

Jean-Paul Damaggio

Charles de Mazade (1820-1893) :  
De Castelsarrasin à Flamarens

Editions La Brochure

82210 Angeville

Juillet 2016

ISBN : 978-2-37451-011-8

Plus de renseignements sur :  
sur <http://la-brochure.over-blog.com>  
<http://viedelabrochure.canalblog.com>



Les plaques sur la tombe de Flamarens. Au-dessus Charles et au-dessous son jeune frère Valentin, ingénieur, né à Moissac et décédé à Flamarens en 1886.



# Sommaire

Introduction  
Détour par le grand-père  
Charles fils de ses œuvres  
Le méridional  
Point de vue critique  
Tout commence par une ode  
Il entre à la Revue  
De Mazade face à Napoléon III  
Charles de Mazade et l'Espagne  
Charles de Mazade et l'Italie  
Charles de Mazade et la Pologne  
Le portraitiste n'oublie pas les femmes  
De Michelet à Lamartine  
Charles de Mazade après 1868  
L'Académie puis le décès  
Conclusion

## **Documents :**

- Une lettre de J-B Mazade à La Convention
- Les deux Jumeaux de Jasmin
- Jasmin et la poésie populaire méridionale (1854)
- De la démocratie en littérature (1850)
- Correspondance avec don Juan Donoso Cortès, marquis de Valdegamas (1849-1850)
- Réception de Charles de Mazade à l'Académie Française : deux présentations par H. de Lironac.
- Préface à l'Espagne moderne, Ch. De Mazade, 1855
- Livres de Charles de Mazade

## **Tableau simplifié de la généalogie de Charles de Mazade**

Jean de Mazade (6-11-1688 - Montech-4 -09-1750?)/  
Isabeau de Raby  
Mariage le 19 mai 1710

Louis (9-10-1716 - Montech- ?)/  
Anne-Marcelle de Pradal  
Mariage le 22 février 1748  
Procureur du roi à Castelsarrasin.

Julien-Bernard-Dorothée (1750-1823) /  
Elisabeth-Amale du Bourg  
Mariage en 1773  
Membre de la Convention

Alphonse (1779-1831) /  
Eulalie de Tartanac ( ?-1852)  
Mariage autour de 1815

-Charles (1820-1893) / Camille Goblet  
Mariage à Paris, 27 décembre 1846  
-Valentin (1828-1886)

# Introduction

Charles de Mazade, né à Castelsarrasin le 19 mars 1820, meurt à Paris à l'âge de soixante-treize ans, d'une broncho-pneumonie, venue compliquer l'influenza dont il souffrait depuis quelque temps.

Après des études au collège de Bazas (Gironde) et son droit à la Faculté de Toulouse, il monte à Paris et débute dans les lettres, en 1841, par la publication d'un volume d'Odes. Il collabore d'abord à *La Presse*, puis à *La Revue de Paris*, d'où il passe à la *Revue des Deux Mondes*<sup>1</sup> en 1846.

**Pendant quarante-sept ans, il ne cesse d'écrire dans la *Revue* dont il est sinon le plus ancien, du moins le plus fidèle et le plus constant rédacteur.**

Combien de livres, écrits à l'étranger, prennent leur source dans la *Revue des Deux Mondes*, où « Charles met toute la droiture de sa conscience et de son jugement » ? Il deviendra une référence.

Il a épousé à Paris le 27 décembre 1846 Camille Goblet et ils ont eu un fils le 18 octobre 1847 : Charles-Auguste-Alphonse-Eulalie.

---

<sup>1</sup> A partir de maintenant, elle sera désignée comme à l'époque du nom simple : La Revue.

Comme le montre la généalogie, Alphonse n'est autre que le prénom du père de Charles, né en 1779 à Montech, procureur du roi puis président du tribunal de Moissac. Il est mort en 1831 ; son fils avait onze ans, et il laisse une veuve Eulalie de Tartanac morte à son tour le 1<sup>er</sup> décembre 1852. Charles était le troisième enfant de la famille. Elise de Mazade était née en 1816, mariée avec Aramin Pagès, elle meurt en 1850. Puis une autre fille, Marie née en 1818 et mariée avec Janus Przewdziecki. Enfin un garçon né en 1828, un futur ingénieur qui a collaboré aussi à la *Revue des Deux Mondes*. Pour lui, j'ai trouvé l'acte de naissance : Moissac, 3 novembre 1828, naissance du fils d'Alphonse de Mazade président du tribunal civil de Moissac demeurant section Saint Jacques et d'Eulalie Tartanac dont le prénom est Etienne Louis Valentin Denis. En présence de Charles de Mazade, chef de bataillon dans le 44<sup>ème</sup> régiment de Ligne, chevalier de l'ordre royal et militaire de St Louis, légion d'honneur 46 ans l'oncle paternel du nouveau né habitant de Castelsarrazin, et de Henry Brunet propriétaire âgé de 51 ans.

Charles appartient à une génération qui, après la révolution de 1830, va largement bénéficier de meilleures conditions que sa devancière, pour s'impliquer dans la vie publique avec une ardeur entière, des espérances moins craintives, une fermeté moins émoussée et une confiance moins susceptible de scepticisme. Penser par soi-même devient un

objectif général. La Révolution a changé le sort, y compris des opposants à la Révolution, qui vont profiter de la liberté qu'eux non plus, ne pouvaient user sous l'Empire et la Restauration.

Charles de Mazade, un conservateur libéral, va, par son action, rendre presque irréversible les nouveautés issues des luttes de 1830 que Delacroix a symbolisé avec sa peinture montrant la liberté guidant le peuple,... luttes de droite comme de gauche ai-je envie d'ajouter.



Comme le dessin de couverture celui-ci vient du journal **Le Voleur illustré** du 4 mai 1893.



## Détour par le grand-père

Le grand-père de Charles, Julien-Bernard-Dorothée<sup>2</sup> est né à Montech le 28 mars 1750 et meurt à Castelsarrasin le 23 mai 1823. Marié dès 1773, et après avoir été reçu magistrat en 1775 à Toulouse, il part exercer cette fonction aux colonies (à la Réunion à partir de 1781, puis à Saint-Domingue).

Auparavant, il a des enfants, Alphonse le fils aîné père de Charles, et une fille née en 1780, qui a épousé le maire de Sèvres, puis s'est remariée en tant que veuve avec M. Despaux de Moissac. Une autre fille suivra, Fanny née en 1782 sans alliance, et deux autres enfants aux dates de naissance inconnue, le dernier étant un garçon dont on sait qu'il a été tué au service de la France en Espagne. Est-ce cette vie à l'étranger, du père et du grand-père, qui incita Charles à se passionner pour les deux mondes ?

De retour en France en 1789, il se fixe à Toulouse : nommé commissaire du gouvernement près le tribunal de Castelsarrasin, il est élu, le 7 septembre 1791, député suppléant de son département à l'Assemblée législative, sans être appelé à y siéger.

Une chance, car les élus à ce poste ne pouvaient se représenter ensuite, aussi le 8 septembre 1792, il

---

<sup>2</sup> Société archéologique 1953, Quatre conventionnels du Tarn-et-Garonne par M. L. Bergès, sources Biographie du dictionnaire des parlementaires français de 1789 à 1889 (Adolphe Robert et Gaston Cougny).

peut devenir conventionnel, le 12<sup>e</sup> et dernier, par 400 voix (661 votants). Il siège au centre, et, dans le procès de Louis XVI, affirme : «Je déclare que je ne me crois pas le pouvoir de juger. Je vote, comme législateur, la réclusion perpétuelle.»

Cette position n'empêche pas son envoi en mission sur les côtes de l'Océan en mars 1793, où il visite les armées de Nantes à Bayonne, et se charge de la surveillance des côtes. Au cœur de la révolte de Vendée, il soutient la République.

Rappelé à Paris en juillet 1793, il ne fait plus guère parler de lui jusqu'au 31 janvier 1795, où il est envoyé en mission en Meuse et en Meurthe pour le renouvellement des autorités constituées.

Réélu, par ses collègues de la Convention (4 brumaire an IV), député au Conseil des Anciens, il demande bientôt un congé, qu'il obtient, pour se rendre à Toulouse ; de cette ville il écrit à l'assemblée pour se plaindre des insultes qu'il disait avoir éprouvées «de la part des prétendus républicains».

Une vive discussion s'engage à ce sujet, et la lettre de Mazade fut communiquée au Directoire.

De retour à Paris, il prête « le serment de haine à la royauté et à l'anarchie », confirme de vive voix ce qu'il avait écrit sur les Républicains de Toulouse, et quitte l'Assemblée en l'an VI. Il revient avocat, et en l'an IX, juge à Castelsarrasin.

Avant de mourir en 1823 il aura le plaisir de voir naître son petit fils Charles, en 1820.

## Charles fils de ses œuvres

Charles va perdre très jeune son père dont on a lu qu'encore en 1828, il était président du tribunal civil de Moissac.

Si par son grand-père paternel, il était lié à la Convention, par son grand-père maternel, il était lié à l'Assemblée législative où Jean Tartanac a été élu, pour le Gers, le 9 septembre 1791. Natif de Flamarens en 1759, c'est là qu'il épouse Marguerite de Saboros. Il devient après la Révolution juge au tribunal d'Agen et il a donc une fille, la mère de Charles, qui naît en 1795 et meurt en 1852. Sa tombe est dans le caveau de famille à Flamarens.

En 1879 sous la plume d'Emile Montégut, la *Revue* publie une longue étude critique sur Charles de Mazade que nous allons largement utiliser et qui rapporte le propos de Charles de Mazade :

*« Mon histoire n'est guère compliquée ; c'est l'histoire d'un homme de travail. Tout ce que je puis vous dire, c'est que ma famille a toujours eu quelque considération dans le Midi. Mon grand-père avait été de la Convention pour la Haute-Garonne. Mon père était un magistrat de la vieille roche, de la haute tradition, qui a laissé des souvenirs d'honneur dans le pays ; c'était l'intégrité même dans la douceur. Il avait été procureur du roi à Castelsarrazin,*

*où je suis né ; il est mort président à Moissac après 1830. Je m'en souviens à peine. Détail singulier, mon père avait été après 1815 à Castelsarrazin le protecteur de M. Troplong, qui n'était alors qu'un petit maître d'études, et il avait contribué à faire sortir de là, le futur président de la Cour de cassation et du Sénat.*

*Ma mère était aussi la fille d'un magistrat qui avait été de la première assemblée législative, puis président de la Cour criminelle à Auch, puis Conseiller à Agen. C'était une femme de grande et simple vertu, très pieuse et très tendre. Veuve jeune encore, elle m'a élevé par la confiance et l'affection plus qu'autrement. Elle m'a laissé des traces indélébiles. Je l'ai perdue il y a déjà vingt-cinq ans. Elle est morte à Flamarens (Gers) où je garde encore la modeste maison de famille. C'est là que j'ai vécu et que j'ai grandi - mon pauvre ami - devant beaucoup à ma mère. J'avais commencé mon droit à Toulouse, très jeune, vers 1840. C'est après cette date que je suis venu à Paris, où je me suis trouvé seul chargé de ma petite destinée, cherchant peu les protections. J'avais écrit vers 1843 ou 44 quelques articles à La Presse. Sainte-Beuve, que j'avais rencontré par hasard, me tira de là et m'appela à la Revue. Il n'y eut pas dix paroles échangées entre Buloz et moi pour mon entrée, et depuis vous savez l'histoire nous avons presque toujours vécu côte à côte. »*

Emile Montégut complète ainsi cette présentation générale :

*« Charles de Mazade est le simple fils de ses œuvres, il s'est fait lui-même ce qu'il est, par la seule force de son mérite et la seule persévérance de son travail. Comment donc ! il a eu un grand-père ayant siégé dans la Convention, un autre ayant siégé dans la première Assemblée législative<sup>3</sup>, et il ne lui est pas venu à la pensée de se faire un titre de ce qui a été pour tant d'autres l'unique shibboleth qui à l'origine leur a ouvert les portes de la fortune et du pouvoir ! Comment ! Ses parents les plus proches ont appartenu à cette magistrature française où l'esprit de corps était naguère encore si puissant, et il n'a pas eu la moindre velléité de rechercher les protections que cette circonstance appelait naturellement. Le tout-puissant président du Sénat sous Napoléon III<sup>4</sup> était l'obligé de son père, et nous n'avons jamais appris qu'il eût réclamé auprès de cet influent débiteur le prix des services passés*

*On trouverait difficilement, même parmi les plus probes, beaucoup d'hommes ayant le courage de se refuser ainsi le bénéfice de leurs antécédents sociaux. Nous le connaissons assez pour pouvoir nommer le mobile qui le guidait en agissant ainsi : c'était l'ambition si digne d'un véritable écrivain, de conserver intacte l'indépendance de son caractère et*

---

<sup>3</sup> Je n'ai pas retrouvé la trace de celui-ci.

<sup>4</sup> Le dénommé Troplong.

*la liberté de ses jugements. Protection appelle naturellement dépendance, patronage accepté implique obéissance subie, qui dit parti, dit discipline, et la discipline ne va pas sans un sacrifice volontaire des mouvements les plus personnels de notre âme, et il suffit enfin de prononcer le mot de coterie pour évoquer l'idée de l'asservissement le plus complet dans les chaînes les plus étroites, ou de l'idolâtrie la moins digne devant les égoïsmes les moins scrupuleux.*

*Tout cela, personne peut-être de notre temps<sup>5</sup>, ne l'a mieux compris que notre cher collaborateur, et c'est pourquoi on ne l'a jamais vu à aucune époque l'homme d'une coterie. Toujours il a su tenir sa pensée exempte de ces exagérations que les partis réclament de nous, triomphants sous la forme d'adhésion sans réserve à leurs excès de pouvoir, vaincus sous la forme d'apologies sans réserve de leurs erreurs et de leurs fautes. Écrivain politique, il n'a jamais reçu de mot d'ordre ; critique littéraire, il n'a jamais éteint son opinion pour ménager une influence chatouilleuse, sûr qu'il était de ne blesser que ceux qui se blesseraient de la vérité. »*

Complaisance que ce propos d'un ami ? L'étude des travaux de Charles de Mazade en confirme l'exactitude. L'intérêt du personnage tient totalement dans cette double capacité : celle de l'indépendance et celle de l'étude.

---

<sup>5</sup> Et en fait de tous les temps....

## Le méridional

Natif de Castelsarrasin il a peu vécu dans cette ville et n'a rien apporté à l'étude de son histoire. Par contre, l'étude de la vie de son père et grand-père pourrait nous éclairer sur l'histoire de Moissac et Castelsarrasin entre 1790 et 1830.

De Castelsarrasin, il est parti pour Flamarens dans le Gers, lieu de sa mère et il a retenu de cet ancrage un engagement méridional qu'il a prouvé en souhaitant se faire enterrer dans le petit cimetière gersois et en écrivant beaucoup sur l'Espagne, l'Italie et la poésie occitane de Jasmin. Emile Montaigut pointera ainsi la marque méridionale :

*« Peut-être aussi est-il vrai d'ajouter que cette indépendance a été bien servie par les instincts qu'il tenait de son origine méridionale, c'est-à-dire une vertueuse indolence qui le laissait sans empressement pour courir après les choses peu dignes d'être poursuivies, et une spontanéité de franchise qui lui interdisait d'abandonner son opinion en face des circonstances ou de la taire en face des personnes. Les méridionaux, en effet, nous leur rendrons cette justice qu'on ne leur reconnaît pas assez, sont par leurs qualités et par leurs défauts à la fois plus naturellement portés peut-être à l'indépendance que les hommes du nord, car, si la violence de leurs*

*passions en a fait de tout temps les séides les plus fanatiques et les plus aveuglément dévoués, leur mélange de lenteur et d'impatience en fait d'un autre côté les caudataires les plus maladroits<sup>6</sup>.*

*Nous ne croyons pas que notre ami Charles de Mazade ne démente la vérité de cette observation. La question des origines est toujours d'une importance considérable pour tout homme distingué, et nous croyons bien que pour Charles de Mazade cette importance, sans être capitale, a été très réelle. Nous serions en effet assez enclin à attribuer à ces origines la forme très particulière de modération qui est propre à son esprit. Quoiqu'il ait perdu ses ascendants de bonne heure, il a recueilli des souvenirs, des traditions lui ont été transmises. L'esprit qui régnait dans le milieu où il est né, nous pouvons sans peine le deviner, était cet esprit à la fois conservateur et libéral qui a toujours dominé dans la magistrature et qui tient à ses fonctions. Quiconque a pris plaisir à observer la diversité des formes que revêtent les mêmes opinions, selon les différentes conditions humaines, aura pu remarquer que les hommes appartenant ou ayant touché à la magistrature sont beaucoup plus sensibles aux nécessités sociales qu'aux intérêts politiques des partis. Plus que les hommes des autres conditions, ils ont le sentiment que le cours des sociétés ne doit*

---

<sup>6</sup> On peut discuter cette vision du Midi d'autant qu'elle embrasse les cas du Sud-Ouest et du Sud pourtant si différents.



*jamais être interrompu, et que cette permanence sociale doit être maintenue même contre les entraînements les plus légitimes ou les espérances les plus voisines de la certitude d'une heureuse réalisation. Un militaire ne redoute pas toujours la suspension de l'ordre général, s'il croit y voir un avantage à venir pour la société ; un ecclésiastique, loin de la redouter, la désirera peut-être, si par ce moyen des intérêts d'ordre moral supérieur peuvent mieux être sauvegardés ; un magistrat n'y consentira jamais qu'avec honte et en se voilant la face. Les magistrats sont donc tenus d'être à la fois libéraux contre les conservateurs et conservateurs contre les libéraux, afin de sauvegarder les intérêts généraux de la société.*

*De là d'ordinaire, chez eux, peu d'entraînement enthousiaste pour les principes absolus et les idées pures, et peu de dévouement aux personnes, princes ou multitudes ; aussi, lorsque leur politique est par hasard passionnée, ce qui se voit quelquefois, ne leur en sait-on que peu de gré, cette passion se portant beaucoup plus sur cet être de raison qui s'appelle l'ordre social, que sur aucun être vivant et aimant pouvant la récompenser.*

*Eh bien! je dirai que notre ami Charles de Mazade me semble avoir beaucoup marqué sa critique et sa littérature politique de l'empreinte de cet esprit-là. A la fois conservateur et libéral, il n'a jamais cherché à être plus conservateur que la société générale ne demandait à l'être, et plus libéral que le temps ne le*

*permettait. Dans les nombreux événements qui se sont succédé devant lui, et qu'il a dû juger et commenter, il n'a jamais vu que des phénomènes qui étaient acceptables ou inacceptables, non selon qu'ils flattaient telles ou telles espérances ou favorisaient telles ou telles doctrines, mais selon qu'ils étaient susceptibles d'être approuvés par la logique et mis en accord avec l'ordre général.*

*Sa modération s'accommode mieux des résultats des choses que de leurs principes : il sera toujours plus sensible à un beau livre qu'à la doctrine qui l'a produit, et plus porté à soutenir une bonne mesure politique qu'à se faire le champion de la théorie d'où elle est sortie. Nous ne l'avons jamais connu très ardent sur les questions de personnes et d'écoles, mais nous l'avons vu maintes fois se passionner pour des questions de situations politiques et littéraires. »*

Il était dans les habitudes de l'époque de dire en même temps, de façon contradictoire, que l'homme était le fils de ses œuvres, et qu'il était le fils de son milieu social et de ses origines. Tout comme le tableau général fait sur personnage, cette référence au côté méridional sera vérifiée.

## Point de vue critique

Vu par son ami Montégut, De Mazade est en tout point un héros. Par avance voici cependant quelques points de vue plus ou moins critique sur le personnage. Ils viennent de journaux relativement modérés : ***Le Gaulois***, ***Le Gil Blas*** et ***Le Monde illustré***.

Son désir d'entrer à l'Académie va faire sortir son nom du seul cénacle des admirateurs.

***Le Gaulois*** du 26 février 1880 nous indique :

*« Habite rue Saint-Jacques, n° 33, appartement au troisième étage. Ameublement sévère et de bon goût. Cabinet de travail qui dénote l'homme d'études, le chercheur, deux bibliothèques bondées de livres : sur la cheminée, des livres, sur les fauteuils, des livres, sur le canapé, des livres, sur les chaises, des livres, sur le bureau, des livres. C'est à peine si deux sièges restent libres. Physionomie pleine de rondeur, respirant l'homme simple, le savant absorbé par les études. Barbe épaisse semée de quelques fils d'argent. Belle carrure. Après avoir fait ses études de droit à Toulouse, M. de Mazade vint à Paris, en 1844, publia un volume de poésies, collabora à la Presse, à la Revue des deux mondes où ses critiques littéraires sont toujours marquées au coin d'un*

*talent incontestable et incontesté, d'observateur. Ouvrages principaux : l'Italie moderne, le comte de Serre, la Guerre de 1870-1871 qui lui a valu les rancunes des hommes dont il a fouillé les actes et flagellé les fautes. Candidat au fauteuil de Saint-René Taillandier. Reste étranger à tous les dessous de cartes des élections, attendant, sans fièvre ni impatience, le vote d'aujourd'hui, et prêt à applaudir au choix de l'Académie portant ses voix sur un autre candidat; quoi qu'il en soit, l'admission de M. Charles de Mazade ne pourra pas être le résultat de complaisances et de camaraderies, mais bien un hommage rendu à son talent et à son caractère. »*

**Le Gil Blas** du 7 décembre 1883 pour l'entrée de Charles à l'Académie en fait une présentation brève :  
*« Il habite 33 rue saint Jacques près du boulevard Saint-Michel. Il porte la barbe grisonnante. Très modeste, très simple, il parle peu, s'exprime avec quelques difficultés. »*

La même question est évoquée par **Le Monde Illustré** :

*« M. de Mazade peut être en public un diseur à la voix sans grand effet, et, j'en conviens, inexpert aux artifices oratoires, aux trucs d'avocat. Mais il se retrouve, la plume à la main et, nous-mêmes, nous le trouvons alors ce qu'il est véritablement, un maître accompli dans l'art d'écrire l'histoire*

contemporaine. Il nous a déjà donné dans cet ordre des livres qui resteront, tels que: le Comte de Cavour, le Comte de Serre, la Guerre de France. »

Auparavant pour l'entrée à l'Académie, **Le Monde illustré** avait écrit :

« M. de Mazade, d'un renom infiniment plus restreint [par rapport à Pailleron élu en même temps que lui], est le type spécial de la notabilité de Revue. Il officie, un peu pontificalement, dans une petite chapelle qui a son petit nombre de dévots. L'Académie autrefois avait un goût prononcé pour ces choses-là. Elle paraît portée à changer d'avis et à vouloir des notoriétés plus larges. Elle n'a pas tort. Aussi la candidature de M. de Mazade était-elle restée discutée jusqu'au bout et quoiqu'il n'y eût guère d'éléments de discussion, puisque les adversaires sérieux faisaient défaut. Talent minutieux plutôt que puissant. Personnalité menue, d'aspect comme de bagage. Un lettré, d'ailleurs. Si sa critique n'a pas apporté un bien gros contingent d'idées nouvelles, elle a su exécuter de correctes variations sur les thèmes connus. Voilà M. de Mazade académicien. Ce devrait être le but de sa carrière. Il a atteint ses colonnes d'Hercule. Appliquons-lui le bénéfice du tout est bien qui finit bien. »

**Le Gil Bas** du 14-12-1883 donne comme pour chaque numéro la parole à Théodore de Banville qui,

en rimes, présente les événements de la semaine.  
Deux strophes évoquent Charles de Mazade :

*Mazade n'a pas lu Nana.  
Son âme, de fiel dépourvu,  
Est profondément chaste. Il n'a  
Jamais aimé que la Revue*

*De Deux Mondes. Il trouve laids  
Tous les vains suiveurs de mantilles.  
En somme, il donnerait tous les  
Rimeurs, pour un plat de lentilles.*

Cette chasteté de l'écrivain se retrouve dans une autre note. Le 28 avril 1888 **Le Gil Blas** évoque l'élection de Meilhac à l'Académie où il donne la réaction de Charles de Mazade après que W... ait voulu détruire la candidature d prétendant :

*« Cela ne suffisait pas à W... Il ajouta avec la même sérénité, que Meilhac mangeait tous ses droits d'auteur avec les filles et qu'il avait gaspillé ainsi deux ou trois millions. Du coup le vieil institut fut remué jusque dans ses fondations : M. de Mazade tressaillit, Maxime du Camp rougit, Taini fit le signe de la croix... Seul Sully Prudhomme osa prendre la défense de Meilhac (il a été élu avec une voix de majorité). »*

Sur la vision des femmes, **Le Monde illustré** du 22 août 1891 apporte une autre anecdote. Nous étions à

un moment où le féminisme, en France comme aux USA ou en Grande Bretagne, est à l'offensive.

*« Mme Gagneur a entrepris de démontrer que l'on se moquait du monde, quand on prétendait qu'en France tout est mené par l'éternel féminin. Elle soutient qu'au contraire, c'est le féminin qui manque le plus à notre langue injustement déséquilibrée. Tout pour les hommes ! Mme Gagneur voudrait donc que l'Académie passât une révision du Dictionnaire, à seule fin de mettre ce recueil d'accord avec le progrès contemporain et l'émancipation de la femme. Dans ce but, elle a eu la patience d'adresser quarante lettres aux quarante membres de l'Académie française : héroïsme qui mériterait à lui seul une récompense. A tous elle demandait : — Des féminins, s'il vous plaît ? Des féminins ? Vingt-sept réponses lui sont parvenues, attestant que la galanterie française compte encore, sous le dôme de l'Institut, de fidèles représentants. En effet, vingt des correspondants ont été favorables à la requête de Mme Gagneur. Sept seulement sont contraires. A ses adversaires l'intrépide novatrice tient tête obstinément. Elle ne houspille pas avec colère ses contradicteurs, elle les persifle doucement. Parmi ceux-ci, MM. de Mazade et Leconte de Lisle. M. de Mazade avait invoqué l'euphonie, trouvant peu harmonieux de dire une écrivaine, une auteuse, une oratrice, une confréresse. — Affaire d'habitude, riposte Mme Gagneur. Et elle ajoute une démonstration scientifique pour prouver que, les*

*organes cérébraux de la femme étant semblables, sinon supérieurs à ceux de l'homme, l'égalité des genres doit être proclamée par l'Académie. Je crois que le meilleur système à suivre serait de conquérir la chose avant de songer à conquérir le mot. Le jour où les femmes entreront à la Chambre des députés, il faudra évidemment confectionner un substantif pour qualifier la fonction. »*

Le **Gil Blas** du 24 mai 1888 évoque un autre aspect du personnage à partir d'une mention de son livre sur Thiers :

*« La mémoire de M. Thiers ne repose pas en paix ! Elle est même fort tourmentée, depuis quelques temps, à ce qu'il semble. Si M. de Mazade a consacré à l'homme politique un ouvrage apothéotique, les travaux infiniment moins louangeurs n'ont pas manqué. »*

Une occasion pour découvrir le mot apothéotique.

Quand José de Hérédia se prépare à faire un discours à l'Académie en hommage à son prédécesseur, **Le Gil Blas** du 1<sup>er</sup> juin 1895 indique un peu comme testament :

*« M. de Mazade ne fit point figure de héros, ni même, simplement, de véritable écrivain. Il appartient à peine à la littérature, en dépit d'une collaboration de quarante années à la Revue des deux Mondes. Mais un vrai poète [De Hérédia] peut-il jamais être embarrassé ? Il trouve toujours en son*



âme la matière qu'il lui faut. Puis, l'estimable défunt s'étant occupé de l'Italie, de l'Espagne, de la Révolution française, de la Restauration, il y avait là des thèmes, sans compter le plus important pour M. de Hérédia, le plus passionnant, celui qui devait exalter son éloquent génie, oui, un livre de M. de Mazade sur Lamartine ! »

Surprise, **La Revue socialiste** de 1903 évoque l'écrivain : « Charles de Mazade a donné quelque part cette définition du publiciste :

« Qu'est-ce qu'un publiciste ? C'est un écrivain, particulièrement des temps nouveaux, un homme qui, sans être exclusivement un historien ou un philosophe, est souvent l'un et l'autre, qui mêle la philosophie, la littérature et l'histoire, rassemblant sous une forme saisissante et rapide tous les éléments des questions à mesure qu'elles se succèdent, condensant parfois en quelques pages la vie d'une époque ou la vie d'un homme, -suivant, d'un esprit préparé par l'étude, les luttes de l'intelligence, les évolutions de la pensée aussi bien que les événements, mettant enfin un art invisible dans cette œuvre toujours nouvelle d'un enseignement substantiel et varié. » »

Cette référence tient au fait que Charles de Mazade, grand critique de la société industrielle, peut aider la Revue socialiste même si la critique n'est pas du même genre !



## Tout commence par une ode

L'époque était à la poésie et admirateur de Lamartine, Charles de Mazade va jusqu'à publier une ode. Emile Montégut évoque ainsi ses débuts :

*« Les intelligences les plus sensées et les plus nettes ont à leurs débuts leur heure d'incertitude et de tâtonnements. Cette heure fut courte pour M. Charles de Mazade : elle a existé cependant. Les lecteurs habituels de cet esprit si judicieux apprendront peut-être avec quelque surprise qu'il débuta en 1843 [en fait en 1841] par un volume d'Odes qui eut l'honneur de deux éditions, et dont nous avons nous-mêmes ignoré l'existence jusqu'au jour où nous avons été appelé à parler de son auteur. Ce volume, recueil de vers bien faits sur des sujets nobles, n'a certainement pas de chef-d'œuvre inconnu à nous révéler, bien que quelques-unes de ces odes soient, comme la première, presque belles par la justesse du mouvement lyrique, ou tout à fait touchantes, comme la pièce intitulée le Vieillard, écho ému et respectueux de la sagesse attristée de l'un ou l'autre de ces deux aïeuls qui avaient traversé la tourmente révolutionnaire; il mérite pourtant d'être mieux que mentionné en passant, car à quiconque a eu la bonne fortune de connaître notre collaborateur, il le montrera tout formé déjà, et avec quelques-uns de ses caractères les plus*

*persistants. Qu'elle est par exemple un vrai et fidèle résumé, par anticipation, de toute la vie littéraire de l'auteur, cette épigraphe au vaillant laconisme qu'il a placée en tête de son recueil, Perseverando! »*

La publication de cette ode lui facilitera-t-elle son mariage qui va intervenir peu après ? La fortune familiale lui évitera-t-elle le service militaire ? Le biographe n'est pas porté sur de telles questions.

*« Persévérer en effet, personne ne l'a mieux su que M. de Mazade, personne n'a jamais moins connu les impatiences et les lassitudes inhérentes à toute carrière littéraire, n'a mieux porté le joug du travail avec une dignité plus calme et trahissant moins la fatigue, ni moins récriminé contre la longueur de la route et la courte durée des relais. Et cette brève préface par laquelle s'ouvrait le volume et où le jeune débutant exposait ses opinions sur la vraie nature de la poésie et la vraie mission du poète, qu'elle donne bien par avance la clé de ses jugements critiques. Selon lui, la poésie moderne faisait fausse route en s'engageant dans une voie personnelle et intime où elle n'avait à espérer le succès que par le scandale de misères morales cyniquement mises à nu, racontées avec une indiscretion frivole ou glorifiées avec une complaisance coupable. La vraie mission de la poésie était au contraire «d'entretenir le culte des choses grandes, des choses belles, qui font souvenir l'homme, de l'image à laquelle il a été créé» en sorte*

*que les sujets du poète devaient être extérieurs à lui, quant à la matière, et libres d'égotisme, quant à l'émotion. Pour répondre à cette théorie, le jeune poète avait fait choix de l'ode, le plus impersonnel des genres lyriques, et lui avait imposé la tâche de célébrer, avec une impartialité qui ne tînt compte ni de ses préférences personnelles, ni des préjugés des partis, les dramatiques infortunes et les augustes spectacles de notre moderne histoire, la fédération, Marie-Antoinette, les Girondins, Charlotte Corday, André Chénier, le roi de Rome, les funérailles de l'empereur. Il y en aurait long à dire sur cette théorie, moralement irréprochable et vraie dans une large mesure, mais qui, selon nous, est loin d'être juste quand elle est posée d'une manière trop absolue. On pourrait répondre à notre ami que toute poésie qui n'a pas sa source dans le cœur même du poète est au contraire toujours menteuse par quelque endroit, que pour cette raison même l'ode, en dépit de quelques illustres exemples, est le plus artificiel des genres lyriques, et, malgré la flamme dont il est convenu qu'elle brûle, le plus pauvre en œuvres réellement inspirées, que les plus grands lyriques qui ont pratiqué ce genre ne contredisent pas cette opinion, car le père même de l'ode, Pindare, n'a toute sa grandeur que lorsque, glissant hors de son sujet, il redevient personnel autant qu'un moraliste ancien pouvait l'être, et que l'originalité d'Horace est précisément d'avoir associé les sentiments les plus intimes et les plus*

délicatement scabreux de son âme aux sujets légendaires ou mythologiques qu'il choisissait. Toutefois, si l'on se reporte à l'époque où ce recueil et sa préface furent composés, si l'on se rappelle le troupeau des sectateurs maladifs de Joseph Delorme, l'armée des byroniens à la misanthropique outrecuidance, la bande turbulente des imitateurs d'Alfred de Musset, on se dit qu'on aurait alors pensé, par réaction, comme le jeune auteur, car il y a une heure où toute théorie est vraie, l'heure où son contraire est effrontément et scandaleusement professé. Sous la tentative poétique, l'observateur attentif et sensé des mouvements de la littérature contemporaine perce donc déjà et se laisse reconnaître. Et cette théorie de l'impersonnalité, ainsi professée dès l'origine, est, si l'on y prend garde, un indice bien marqué de la nature d'esprit qu'il a porté dans la critique et le jugement des choses contemporaines. Si, comme le disait Pascal, le moi est haïssable, nul parmi nos confrères n'a su échapper mieux que Charles de Mazade à ce tyrannique défaut. Cette tentative poétique fut sans résultats fâcheux, je veux dire par là qu'elle n'engagea le talent de notre auteur dans aucune fausse direction. Un esprit aussi judicieux ne pouvait tarder à s'apercevoir qu'en s'obstinant à de telles entreprises il ne s'estimait pas à sa vraie valeur, et que des vers agréables ou faciles ne vaudraient jamais d'excellente prose comme celle dont il se sentait capable. »

## Il entre à la *Revue*

Charles de Mazade commence par écrire dans ***La Presse***. Ses origines castelsarrasinoises ont-elles un rapport avec cette décision quand on se souvient que le patron du journal, Emile de Girardin est alors candidat aux législatives dans cette ville ?

Pour Emile Montégut Charles débute la vie de journaliste par la *Revue des Deux Mondes* qu'on appelait : *La Revue*.

*« Ses véritables débuts se firent donc dans cette Revue même, où il entra en 1846 par un article sur le poète italien Niccolini. Il n'y eut pas, nous a-t-il dit, dix paroles prononcées entre lui et le directeur de la Revue, et rien ne peint mieux que ce petit fait l'homme éminent que nous avons perdu et qui nous a guidés si longtemps<sup>7</sup> ».*

Si la publication de poésies n'eut pas de suites pour Charles de Mazade, constatons que la critique d'un poète fait basculer sa vie. Et comme nous le verrons, qu'il soit Italien n'aura rien de surprenant. Montégut, soucieux de défendre *La Revue* explique :

*« La Revue, disait-on encore, était fermée aux jeunes gens ; or cette assertion était d'une insigne fausseté, nous n'en voulons pour preuve que l'exemple même de M. de Mazade. Voici un jeune*

---

<sup>7</sup> Buloz, le directeur de la Revue.

*homme qui se présente, un jeune homme sans titres, sans précédents littéraires, sans recommandations influentes, un inconnu en un mot, mais le coup d'œil sûr du maître sait distinguer en un instant le sérieux et les ressources d'esprit de cet inconnu, et d'emblée, sans lui laisser faire antichambre, sans le soumettre à un stage quelconque, il lui ouvre les portes de son recueil. Et avec combien d'autres n'avons-nous pas vu le même fait se renouveler Les talents inconnus et les débutants pouvaient d'autant mieux l'aborder que je n'ai pas connu d'homme qui offrît à un pareil degré la garantie de l'impartialité. Rien au monde, absolument rien, ne pouvait influencer la liberté de son jugement. Sans préjugés sociaux d'aucune sorte, l'opulence ou la pauvreté, les blasons ou l'obscurité des écrivains lui importaient peu ; il n'était à cet égard sensible qu'au talent, mais il l'était à un point de délicatesse et de finesse qui étonnait chez une aussi vigoureuse nature. Il passait pour tyrannique, et il l'était en effet terriblement pour les virgules mal placées et les coquilles d'imprimerie ; cependant ce tyran était pour les jeunes écrivains un rare protecteur, car en leur ouvrant les pages de la Revue il ne leur ouvrait pas seulement la carrière, il la leur donnait toute faite dès le premier jour. La preuve en est encore dans notre ami de Mazade, dont la position était si bien établie dès son entrée à la Revue qu'il n'y a jamais eu pour lui nécessité à changer de place, et que toute sa vie littéraire s'est écoulée dans le lieu même qui avait vu ses débuts. »*



Quand François Buloz meurt en 1877, Charles de Mazade publiera un très long éloge qui situe bien *La Revue* : « *Au fond, celui de nos contemporains que Buloz aimait, je pourrais dire de cœur, c'est l'homme illustre auprès de qui il s'est si souvent retrouvé depuis quarante ans et à qui il devait témoigner une sincère, une invariable fidélité jusqu'au bout, dans les dernières, les douloureuses crises de la France, — c'est M. Thiers.* »

Je retiens cet autre passage sur l'homme qui a décidé de la vie du jeune Charles :

« *La vérité est que François Buloz était né avec le génie de ce qu'il entreprenait, génie mêlé d'exactitude, d'âpreté au travail, de sagacité pratique et de dévouement absolu. Il a réussi surtout parce qu'il a eu d'abord la foi, la passion de la Revue, une passion qui ne s'est jamais attiédie ni fatiguée, que les obstacles, les luttes inévitables n'ont fait qu'exciter et qui, aux derniers jours comme à la première heure, est restée entière. Il n'a pas été seulement un directeur ; il s'est dès l'origine identifié corps et âme, de toute l'ardeur d'une forte nature, avec sa création, il a vécu par elle et pour elle. Cet homme aux formes rudes, au fond sensible et droit, avait pour la Revue une tendresse inépuisable et naïve, il s'y était attaché sans réserve comme à un être né de son sang. Il croyait à la Revue, et comme il l'aimait, il en avait l'orgueil. Il n'avait jamais fait assez pour elle ; il jouissait profondément, sincèrement, de ses*

*succès, de même qu'il souffrait de ce qui pouvait lui nuire. Il faut bien se dire que pendant quarante-six ans il n'a peut-être pas passé une heure, à coup sûr pas un jour sans être à sa dévorante tâche, devenue pour lui un besoin, un attrait et un tourment. Rien ne le détournait : habitudes, relations, plaisirs même, se coordonnaient à l'idée unique, à la préoccupation fixe. Tout ce qui l'entourait, — et dès 1835 il s'était créé une famille, — tout ce qui l'entourait, il l'associait et le confondait dans sa pensée avec La Revue.»*

Tout en étant directeur de *La Revue*, François Buloz était le directeur du Théâtre-Français et la Révolution du 24 février 1848 le destitua comme elle destitua Alfred de Musset d'un modeste poste de bibliothécaire que Buloz lui avait obtenu. Aux présidentielles de 1848 *La Revue* se trouva sans personne à soutenir. De Mazade publiera un long article à la mort de Buloz :

*«Ce que La Revue a été avec François Buloz, elle le sera avec son fils, chargé aujourd'hui de la direction, avec le concours de ses collaborateurs anciens ou nouveaux, et si c'est pour M. Charles Buloz une manière de continuer la tradition paternelle, c'est pour nous une manière de rester fidèles à notre passé en servant aujourd'hui comme hier dans La Revue la grandeur et la liberté de la France.»*

## De Mazade face à Napoléon III

Dans les documents de ce livre, son article sur *Démocratie et littérature* permet de vérifier les raisons qui poussent De Mazade à refuser la République de 1848. Ce document est le résumé d'un débat éternel en France : d'un côté la grandeur aristocratique et de l'autre la boue républicaine.

*La Revue* refusa Bonaparte aux présidentielles de 1848 et au coup d'Etat de 1851. L'explication d'Emile Montégut est plus cruciale que jamais :

*« Ce changement soudain de régime fournit à M. de Mazade l'occasion de rendre à la Revue un important service qui a marqué dans sa carrière, car il transforma le publiciste de critique littéraire qu'il avait été presque exclusivement jusqu'alors. A ce moment-là, notre chronique politique était rédigée par M. Alexandre Thomas, dont les plus âgés de nos lecteurs n'ont certainement pas perdu le souvenir, homme de grand et sûr savoir, d'un libéralisme d'une netteté et d'une précision singulières, intelligence altière qui portait dans la défense des idées strictement constitutionnelles la ténacité ardente qu'on n'a coutume de chercher que dans les opinions extrêmes. Un tel homme, qui se rapprochait beaucoup plus du sage stoïque selon Horace, *impavidum ferient*, que du sage ondoyant et divers selon Montaigne, devait manquer du degré*

*de souplesse optimiste nécessaire pour prendre patience en face des événements. Personne en effet ne les ressentit avec une plus violente irritation, car il aima mieux s'expatrier que les subir. Je le vois encore à ce lendemain du coup d'état, descendant d'un pas fiévreux l'escalier de la Revue, rassemblant en toute hâte les honoraires accumulés de son travail, et bouclant pour ainsi dire ses malles afin de partir au plus vite pour cet exil volontaire<sup>8</sup> où il allait, en compagnie du comte d'Haussonville, rédiger contre la politique présidentielle une publication périodique, le Bulletin de l'étranger bientôt arrêtée par la mort prématurée de l'écrivain.*

*Cette fuite soudaine laissait la chronique sans occupant, et il n'était pas facile de pourvoir à ce moment au remplacement du fugitif. Les circonstances exigeaient une extrême prudence, et des écrivains qu'on pouvait appeler à cette tâche difficile, les uns étaient compromis par leurs antécédents politiques, les autres compromettants ou peu soucieux de se charger d'un devoir qu'ils prévoyaient gros de périls. Ce fut alors que le directeur de la Revue eut la bonne inspiration de faire appel au dévouement de ce jeune homme dont il avait éprouvé depuis plus de six ans déjà la sûreté de jugement, la modération sans mollesse, la*

---

<sup>8</sup> Moins célèbre que celui de Victor Hugo.

*fermeté sans obstination, la nature à la fois conciliante et droite. Nul choix ne pouvait être plus heureux, car de toutes les qualités nécessaires pour passer ce difficile moment il n'en manquait pas une seule à notre ami. Il s'agissait pour la Revue de tenir ferme sans le fléchir son drapeau constitutionnel, et, devoir plus important encore peut-être, de maintenir l'indépendance des écrivains sans donner prise à la malveillance de l'autorité, de rester libérale en un mot sous un gouvernement qui suspendait toute liberté. Avec bien de la finesse et de la sagacité, M. Charles de Mazade trouva le biais délicat qui lui permettait de ne rien taire sans éveiller les ombrages de l'Olympe d'alors ; ce biais consista à donner aux affaires extérieures le pas sur les affaires françaises et à introduire dans la chronique un certain élément littéraire et critique qui lui était jusqu'alors resté étranger. Il disait son mot à demi-voix sur les questions intérieures, et achevait sa pensée par le moyen de l'Italie ou de l'Espagne, ou sous le prétexte d'une publication nouvelle ou d'un incident littéraire. Pendant six ans, il fut notre pilote, et par sa prudence nous garantit à nous tous écrivains notre sécurité. Ce sont là de ces services que la plupart ignorent, mais que ceux qui les connaissent ne peuvent oublier. Il conserva cette chronique jusqu'au milieu de 1858, époque à laquelle il l'abandonna à Eugène Forcade, qui la prit dans des conditions de succès autrement favorables que ne l'avait fait M. de Mazade après le coup d'état. A*

*ce moment l'Empire, déjà compromis auprès des partis religieux et conservateurs, s'était relâché de sa rigueur systématique, et se trouvait obligé d'endurer une certaine discussion de ses actes. Le parti libéral sentait qu'il y avait, dans ce pouvoir jusqu'alors si bien crénelé, une fissure qui pouvait aisément devenir brèche : ce fut à l'élargir qu'Eugène Forcade se consacra.»*

Cette description peut se vérifier dans les éléments des sommaires de **la Revue** à partir de 1852.

-Les Fêtes de mai en Hollande, Gérard de Nerval

- La réforme et le ministère whig en Angleterre, L. de Viel Castel

- Lima et la société péruvienne, Max Radiguet

- Scènes de la vie romaine, Paul de Musset

- Poètes et romanciers américains, E.D. Forgues

- Le procès de M. Libri, Prosper Mérimée

- Chants populaires de l'Arménie, Paul de Molène

Emile Montégut de son côté publie, *Le roman abolitionniste en Amérique*, et un article sur *le roman socialiste en Amérique !*

Quant à Charles de Mazade, très prudent, il évoque le Roi Charles-Albert, le Piémont et l'Italie, puis le socialisme dans l'Amérique du sud et surtout Jasmin et la poésie populaire méridionale.

Comment rester à son poste sans se brûler les ailes ? Exercice d'équilibre qu'en effet Charles de Mazade pouvait assumer à merveille. Survivre !

## Charles de Mazade et l'Espagne

Grâce à la correspondance entre DONOSO CORTES et Charles de Mazade que vous trouverez dans les documents nous quittons un temps le point de vue d'Emile Montégut.

Les lettres de Charles de Mazade permettent de découvrir comment il construit sa pensée en ce moment crucial déjà évoqué de la Seconde République. La référence au catholicisme est placée au-dessus de tout, la raison devenant un instrument à mettre en conformité avec les dogmes religieux.

Nous découvrons aussi un homme qui en guise de repli aime revenir au calme à Flamarens, le calme lui semblant plus propice à la pensée que le tumulte.

La dite révolution pousse vers une réflexion capable de discerner entre le futile et l'essentiel.

Et enfin nous découvrons un érudit soucieux de tout lire avant de se lancer dans une étude qu'il veut complète.

Les lettres en question donnent un portrait différent de celui d'Emile Montaigut, un portrait moins «centriste», un portrait moins cohérent d'un Charles de Mazade plus sensible à la maladie, plus allergique au tumulte, à l'orage, plus écoeuré par le monde dans lequel il vit.

Mais ceci étant nous en revenons à l'article de ***la Revue***.

Peut-on, en étudiant le cas de l'Espagne, défendre malgré tout des idées libérales sous Napoléon III ?

Emile Montaigut explique comment De Mazade en arrive à l'Espagne :

*« Pendant d'assez nombreuses années il limita son domaine, se partageant à peu près également entre la critique littéraire courante des œuvres françaises, et l'Espagne, dont il connaissait à fond la littérature et l'histoire, et dont il comprenait le génie non seulement par l'étude, mais par cette sorte d'affinité instinctive du méridional qui s'est plus d'une fois fait jour dans notre histoire littéraire, et qui, au Moyen âge par exemple, rapprocha les races voisines au point de ne permettre qu'une même littérature aux Languedociens et aux Catalans.*

*Le résultat de ces premières années d'études nous est présenté par le volume intitulé l'Espagne contemporaine série d'esquisses séparées, mais issues d'une pensée commune qui leur sert de lien assez étroit pour en faire les divers chapitres d'un tableau général de l'âme espagnole dans notre siècle. La lecture n'en est pas seulement des plus instructives, elle en est des plus attachantes et des plus agréables. Un souffle contenu de jeunesse circule doucement dans ces pages et en tempère la gravité ; on sent que, lorsqu'il les écrivit, l'auteur était voisin des années heureuses. Un sentiment catholique plus vif qu'on ne le rencontre dans ses écrits postérieurs s'y fait aussi remarquer, et ce*



*sentiment n'est pas commandé par la seule nature du sujet, il fixe une époque où le méridional, plus proche des influences de l'éducation, restait en lui plus entier et n'avait pas encore été entamé par les courants du siècle et la longue vie parisienne. Ce livre, dont les matières sont classées avec art, s'ouvre par un récit de voyage, court et substantiel résumé des impressions de l'auteur, sans fantaisie pittoresque, mais riche en observations précises où sont exposées les lacunes politiques, sociales, morales qui laisseront l'Espagne en proie à l'agitation jusqu'à ce qu'elles soient comblées, et se termine par une peinture brillante de la persistance des mœurs populaires et de la résistance inconsciente qu'elles opposent à l'esprit de révolution ; entre ces deux pôles ennemis de l'état moral de la péninsule se présentent les personnalités les plus éminentes de l'Espagne à l'heure où écrivait notre ami : politiques, philosophes, poètes, publicistes, Narvaez, don Jaime Balmès, Donoso Cortès, le duc de Rivas, Breton de Los Herreros, Espronceda, José de Larra. »*

Emile de Montaignut pointe quelques manques à ce livre et en particulier la figure de don José Zorilla. Mais très vite, il atténue ses reproches par des éloges :

*« Notons cependant une exception importante aux observations qui précèdent : le portrait de Donoso Cortès, écrit avec une éloquence affectueuse où se*

*trahit le zèle d'un ami qui est entré dans l'intimité d'une belle âme et a eu part à ses confidences, suffit pour nous prouver que cette neutralité habituelle au peintre est volontaire et qu'il sait l'échanger contre une personnalité plus accentuée lorsque la sincérité et l'équité du juge ne doivent pas en souffrir. »*

Puis les reproches reviennent :

*« Dans l'étude sur le noble et sympathique duc de Rivas, M. de Mazade nous a donné une saisissante analyse du beau drame intitulé Don Alvaro, ou la force du destin, et cependant il l'a jugé avec trop de timidité, faute de se reporter aux exemples de la littérature passée qui en justifiaient la violente excentricité. S'il est une œuvre contemporaine où le génie dramatique espagnol nous paraisse avoir été ressaisi à sa source, c'est bien celle-là, car le scénario en est digne de Calderon même, et en vérité l'inspiration première en sort visiblement. Comment M. de Mazade, qui est si versé dans la littérature espagnole, n'a-t-il pas reconnu que ce don Alvaro, jettatore chevaleresque, condamné par le destin à tuer tous ceux qu'il aime, est, en dépit de sa loyauté, singulièrement proche parent du don Eusebio de la Dévotion à la croix, assuré d'être sauvé malgré tous ses sacrilèges et ses crimes ? Les effets du destin sont inverses dans les deux pièces, mais la donnée fondamentale est la même, le ressort dramatique principal est le même, la morale superstitieuse qui en est à la fois le principe et la conséquence est la*

*même, l'impression d'effroi révolté qui en résulte est le même. »*

Charles de Mazade rassemble des articles plus politiques sur l'actualité espagnole. Emile Montaignut présente ainsi ce livre :

*« Un second ouvrage, les Révolutions de l'Espagne contemporaine est consacré à nous montrer une Espagne moins aimable que la précédente. Dans ce livre, écrit pour la Revue à mesure que les événements se déroulaient, l'auteur suit période après période les déconcertantes évolutions de la politique espagnole entre l'insurrection de 1854 et la chute de la reine Isabelle en 1868. Il a réussi à exposer avec clarté l'imbroglio confus de ce long drame de cape et d'épée qui n'a d'héroïque que le court intermède de la guerre du Maroc, et la tâche n'était point facile, tant cette mêlée étroitement pressée de révolutions sans scrupules et de réactions sans bon sens supporte difficilement d'être expliquée et racontée selon les lois de la logique ordinaire. C'est la marque d'une habileté peu commune que d'être parvenu à nous intéresser à un spectacle devant lequel il est impossible de se prendre d'une sympathie quelconque pour aucun des acteurs. Une monarchie sans sincérité sérieuse, obligée chaque soir à des promesses qu'elle essaie de reprendre chaque matin, une armée sans discipline générale dont chaque régiment n'attend pour menacer la paix sociale que le signal d'un colonel mécontent,*

*des partis qui se conduisent comme des factions, des ministres qui agissent comme des conspirateurs, des volte-face sans vergogne, des ambitions effrénées, instruites dans l'art de provoquer les pouvoirs par le spectacle populaire des combats de taureaux, irritant avec une immorale habileté le gouvernement pour le faire se précipiter sur l'épée dont ils lui présentent la pointe, un peuple qui regarde avec une méprisante indifférence passer au-dessus de sa tête les crises politiques en se disant Ce sont jeux d'ambitieux, tels étaient les éléments du tableau qu'avait à nous présenter M. de Mazade, et l'on conçoit qu'il l'ait peint avec des couleurs quelque peu sombres. Le ton général du livre, en effet, est celui d'une tristesse calme, sans sévérité comme sans indulgence, et c'était bien le sentiment que comportait une histoire trop féconde en épisodes coupables pour ne pas laisser le blâme et trop peu riche en faits sympathiques pour stimuler la louange. L'Espagne contemporaine est généralement peu populaire devant l'opinion européenne, et les libéraux eux-mêmes ne lui ménagent pas les duretés. M. de Mazade ne donne pas dans ce travers, et, tout en déplorant les misères du présent, il ne s'en autorise pas pour refuser, comme on le fait trop souvent, tout avenir à ce noble et malheureux pays. Il n'y a en effet d'ordinaire, à notre avis, ni justesse ni justice dans ces jugements excessifs. Les contemporains ont nécessairement la vue courte parce que leur vie s'écoule entre des limites*

*singulièrement étroites. Une anarchie de quarante années suffit certainement pour expliquer le pessimisme de ceux qui en sont spectateurs, qu'est-ce cependant que ce laps de temps dans la destinée générale d'un peuple ? La longueur d'une telle durée n'est que pour les témoins vivants.*

*L'histoire, même sommairement interrogée, ne nous répond-elle pas que les divers peuples de l'Europe ont souffert maintes fois de crises semblables à celle qui tourmente l'Espagne et qu'ils s'en sont heureusement relevés ? »*

Emile Montégut donne des éléments de l'histoire de France ou d'Angleterre pour relativiser ceux d'Espagne et va conclure son tableau par ce portrait d'un pays que De Mazade aime beaucoup :

*« Parmi les causes très complexes qui maintiennent l'Espagne dans l'état d'anarchie intermittente où nous la voyons, il en est une sur laquelle M. de Mazade insiste judicieusement à mainte reprise, l'individualisme. L'individualisme a toujours été puissant en Espagne. Seulement, tandis que dans le passé il a été le principal instrument de la grandeur nationale, il est aujourd'hui le fléau de la société civile. Tant qu'il a eu le monde pour théâtre et l'étranger pour proie il a produit des miracles d'héroïsme et d'énergie, mais lorsqu'il s'est trouvé refoulé dans l'étroit espace compris entre la mer et les Pyrénées, il s'est vu contraint de faire pâture du pays dont il avait fait la puissance ; aussi, tandis*

*que les héros de l'individualisme ancien s'appelaient Fernand Cortez, Pizarre, Almagro, les héros de l'individualisme moderne se sont appelés Cabrera, Espartero, O'Donnell, Prim. Il a pu d'autant plus aisément se livrer à ses dégâts malfaisants que la société espagnole contemporaine, telle que la décrit M. de Mazade, en cela d'accord avec tous les voyageurs, est trop faible pour lui opposer une résistance véritablement efficace. Une grandesse encore fort respectée, mais très réduite en nombre et en importance, des masses pauvres, ignorantes et violentes, des classes moyennes clairsemées et munies de ressorts d'action insuffisants, un faible commerce et une industrie restreinte impliquant la quasi absence d'hommes ayant un intérêt considérable à faire respecter le fruit de leur travail, il n'y a là ni garanties sérieuses pour la protection d'un ordre régulier, ni éléments de défense générale contre les entreprises des ambitions audacieuses. L'individualisme n'est en soi ni un bien, ni un mal ; il est l'un ou l'autre selon le milieu où il s'exerce. Fléau d'une société faible, il sera bienfaisant au contraire dans une société fortement constituée, parce que, rencontrant partout la contrainte puissante des intérêts et des mœurs, il sera réduit à se mettre d'accord avec ces intérêts et ces mœurs, et à travailler à leur profit. Et voilà comment il se fait que, tandis qu'en Angleterre il produit de véritables miracles de dévouement au bien général, en Espagne il a pu justifier cette parole sévère que prononçait*

*récemment devant nous un de nos plus illustres savants : « L'Espagnol n'a pas le sentiment du devoir collectif. » Eh bien, tout malaisant que soit cet individualisme, nous n'osons trop en vérité le reprocher au peuple espagnol, tant il nous apparaît comme le résultat nécessaire des fatalités de son histoire. Sans doute ce peuple y est enclin par nature, mais il faut songer aussi que par un concours de circonstances vraiment inouï, il n'a jamais subi que des influences excessives, toutes faites à l'envi pour décupler l'énergie de son penchant instinctif. Il en fut ainsi dès l'origine : les historiens n'ont-ils pas remarqué que les lois des Wisigoths accordaient au pouvoir ecclésiastique une autorité que ne lui attribuaient pas les autres codes barbares et contenaient déjà en germe la future inquisition ? Puis vint la conquête arabe qui pendant sept longs siècles établit en face l'une de l'autre deux populations rendues irréconciliables par l'opposition tranchée des religions. Le fanatisme se fit jour et se confondit avec le sentiment de l'indépendance jusqu'à entière identité, et qui ne sait que de toutes les puissances morales, la religion est celle qui favorise le plus fortement l'exaltation de l'âme ? »*





## Charles de Mazade et l'Italie

Emile Montégut va ensuite consacrer un long paragraphe aux liens entre l'Italie et Charles de Mazade. On se souvient que dès le départ c'est un article sur le poète italien Niccolini qui ouvre au jeune journaliste les colonnes de *La Revue*.

*« Justement, en cette année 1858, les destinées de l'Italie commençaient à s'agiter, et M. de Mazade se promit d'être un des témoins de cette résurrection que tant de signes précurseurs dénonçaient alors comme imminente. Il était des mieux préparés à ce rôle. Cette résurrection, il l'avait prévue et annoncée dans divers écrits publiés pendant les années précédentes, notamment dans de beaux et éloquents récits consacrés à la guerre de 1848-1849 entre le Piémont et l'Autriche et à la destinée tragique du noble roi Charles Albert. Voulant se rendre compte par lui-même du jeu des événements, il fit un voyage en Italie, sonda les choses, interrogea les hommes, et revint plus convaincu que jamais de la justice de la cause italienne et plus décidé que jamais à la défendre. Il y avait à cela un certain courage, sûr que l'on était, surtout à la première heure et avant que le destin eût prononcé, d'avoir contre soi tous les partis, les uns par crainte des périls que l'indépendance italienne allait faire courir aux institutions religieuses, les autres par haine du champion*

*couronné qui se proposait comme le libérateur de l'Italie et de la popularité que cette entreprise pouvait lui rapporter. M. de Mazade fut un de ceux qui, se plaçant d'emblée au-dessus des objections égoïstes des partis, ne voulurent voir dans cette question que la revendication du droit le plus légitime pour un peuple, celui de s'appartenir en dépit des convenances d'autrui, et qui estimèrent que l'indépendance italienne était d'ailleurs au moins aussi importante pour la cause de la liberté dans le monde qu'une extension de franchises parlementaires ou une nouvelle immunité concédée à la presse chez telle ou telle nation.*

*Les nombreux écrits consacrés par M. de Mazade à la cause italienne ont été en grande partie recueillis dans deux volumes intitulés l'un l'Italie moderne, l'autre l'Italie et les Italiens. L'esprit et le but sont les mêmes dans ces deux ouvrages ; ils ont cependant chacun leur objet et leur caractère particuliers. Le premier est spécialement consacré à exposer la situation générale de l'Italie pendant les années qui précédèrent la guerre de l'indépendance. Il n'y eut jamais chez aucun peuple de situation plus douloureuse et plus irritante. On me racontait naguère qu'un jeune patricien de Florence ayant trouvé la mort dans je ne sais quelle émeute ou prise d'armes contre les Autrichiens, sa mère, par une de ces inspirations dramatiques dont la race italienne a le secret, descendit s'asseoir derrière la chapelle*

*ardente élevée dans le vestibule de son palais, et resta là, tant qu'y resta le corps, sans larmes et ne parlant que par ses regards où les passants qui se découvraient devant ce grand deuil pouvaient lire tout ce que son âme contenait de douleur et de courroux. C'est dans cette attitude éloquente, avec ces regards pleins de flammes. sombres, que se présentait devant l'Europe l'Italie d'avant l'indépendance, cette Italie que Montalembert, par une de ces expressions qui peignent, appelait un enfer politique et intellectuel, et le plus grand éloge que je puisse faire des études de M. de Mazade est de dire qu'elles en ont ressuscité en moi l'image dans toute sa pathétique vivacité. M. de Mazade montrait l'étranger étendant partout sa main en Italie au mépris des droits des états, plaçant garnison dans les Marches et la Romagne, pesant sur la Toscane et les duchés du centre jusqu'à leur enlever toute ombre d'autonomie, menaçant le Piémont et présentant la liberté récente de ce pays comme une insulte à son adresse, comme une attitude d'hostilité, ne voulant enfin en Italie de princes que complices et de peuples que sujets. »*

Charles de Mazade semble avoir pris un immense plaisir à décortiquer la subtilité de la situation italienne et Montégut tient à bien montrer son originalité :

*« L'originalité de cette défense de la cause italienne, c'est que, tout en se tenant ferme sur le terrain de la*

*justice et du droit, M. de Mazade ne se refusait pas à discuter avec les partis ennemis de l'indépendance, qu'il acceptait leurs arguments, leurs appréhensions, leurs scrupules pour les retourner contre eux-mêmes, et leur démontrer que les intérêts qu'ils prétendaient protéger devaient être mieux servis par la nationalité nouvelle que par l'état de choses ancien. C'est là surtout le caractère du second volume intitulé l'Italie et les Italiens, dont les différentes études, écrites au fur et à mesure que se déroulaient les conséquences du traité de Villafranca, portent beaucoup plus que celles du premier ouvrage la forme de plaidoyers. C'est de l'Italie qu'il s'agit, mais c'est aux partis français que s'adresse l'écrivain, et il ne laisse sans réfutation aucune de leurs allégations. Vous prétendez, disait-il à ces partis, que la révolution italienne est une menace pour les conservateurs, et je vous répons que l'indépendance italienne est au contraire une nécessité pour l'ordre européen, car seule elle peut mettre fin à l'anarchie qui est la conséquence fatale d'une situation détestable. Vous prétendez que la formation d'une nationalité italienne est une entreprise d'utopistes et de rêveurs, et je vous répons que les seuls utopistes sont ceux qui prétendent faire vivre des pouvoirs qui tombent d'eux-mêmes. Comment voulez-vous maintenir ce qui renonce et se refuse à se défendre? Là-dessus, pour appuyer son dire, il racontait les mésaventures tragi-comiques de ce chef carliste espagnol, Borgès,*

qui, s'étant rendu en grande hâte dans le royaume de Naples pour défendre la royauté légitime, ne vit pas venir à lui un seul volontaire, et ne recueillit d'autre récompense de son zèle que d'être affamé, houspillé et dévalisé par les chefs de bandes qu'on lui avait désignés comme les champions de la monarchie et qui n'étaient en réalité que des chefs de voleurs; ou bien encore, il citait ce mot légèrement sceptique du pape Pie IX disant, avec la fine ironie qui lui était propre, un jour qu'on lui montrait certains bataillons de volontaires pontificaux organisés par Lamoricière : « Ainsi donc c'est avec ces hommes que nous allons reconquérir nos provinces ? » Se récriait-on contre l'illégalité et la violence de l'entreprise de Garibaldi sur les Deux-Siciles, vous oubliez, ripostait-il, que de pareilles entreprises ne sont point propres seulement à notre temps et que des gouvernements peu imbus de principes révolutionnaires en ont fait de toutes semblables; n'avez-vous donc jamais entendu parler d'une certaine expédition en Sicile exécutée par son éminence le cardinal Alberoni, ministre de Philippe V et d'Élisabeth Farnèse ? et il racontait l'histoire de cette entreprise médiocrement soucieuse du droit des gens. La révolution italienne, disaient certains optimistes portés au paradoxe, était l'œuvre d'un petit nombre d'ambitieux politiques, les Italiens ne demandaient rien et se trouvaient heureux de leur sort; pour réponse, M. de Mazade retraçait la peinture de quelques-unes des existences italiennes

*de notre siècle, de celle du triste et éloquent Leopardi par exemple, le montrait fatalement victime d'un état social à la fois vulgaire et brutal qui lui refusait la vie morale et ne laissait d'autre aliment à son cœur que celui de la plus vigoureuse misanthropie qu'on ait jamais connue. »*

Charles de Mazade a trouvé en Italie des raisons supplémentaires de lire la réalité du pays dans sa littérature. Son texte sur Léopardi est unique dans la critique française qui a toujours oublié ce génie de l'écriture lui préférant les écrivains russes. Et je me retrouve d'accord avec Montégut pour dire :

*« Si l'Italie n'est pas ingrate, elle devra garder reconnaissance à M. de Mazade, car elle n'a pas eu en France d'avocat qui ait défendu sa cause avec autant de verve sensée, de franchise logique, et une connaissance plus approfondie du dossier politique et historique du grand procès qu'elle a gagné devant l'Europe. Le triomphe assuré, M. de Mazade n'a pas abandonné son illustre cliente, et dans les dernières années il nous donnait une belle étude, riche de faits, plus riche encore de vues sagaces et de fermes jugements, sur le grand ministre qui fut le promoteur et l'âme de ce mouvement italien, destiné grâce à sa haute raison à un succès si complet, le comte Camille de Cavour. Il y avait en vogue, il y a quelque trente ans, une théorie qui, cherchant par un faux sentiment démocratique à rabaisser le rôle des grandes individualités humaines, rapportait*

*aux masses tout progrès politique et social. Si jamais théorie fut promptement démentie par les faits, c'est bien celle-là. Deux fois, hélas! en quelques années les contemporains ont pu comprendre de quel poids pesait une volonté forte dans les affaires de l'humanité, et combien en comparaison étaient faibles cette volonté par association et ce génie coopératif qu'on se plaisait à attribuer aux forces collectives et anonymes. Voyez plutôt l'exemple de Cavour. Il trouve devant lui en arrivant aux affaires une Italie morcelée matériellement, et moralement divisée contre elle-même, à la fois faible et violente, anarchique et irrésolue, et il meurt en laissant une Italie indépendante, libre et une, dont la sagesse et la prudence ont attendu dix-huit années pour se donner un premier démenti. Et qu'on ne vienne pas dire que les temps étaient mûrs, et que tout autre aurait tout aussi bien accompli l'œuvre. Cette histoire est contemporaine, et le témoignage pour ainsi dire de nos yeux contredit cette allégation de la manière la plus formelle. »*

Il n'est pas surprenant de constater que Charles de Mazade a préféré étudier Cavour à Garibaldi et il n'est pas non plus surprenant si en France Garibaldi est plus connu que Cavour, ainsi va l'histoire qui rend encore plus original le cas étudié dans ce livre :

D'où la conclusion de Montégut :

*« La belle étude de M. de Mazade nous fait connaître dans toutes ses nuances ce personnage remarqua-*

*ble, et il nous suffira d'en rassembler quelques traits pour faire apparaître une figure singulièrement originale. Ce fut une nature très simple, mais d'une simplicité fort nuancée, d'une finesse profonde habilement masquée de rondeur et d'une droiture réelle prudemment armée d'adresse. Aristocrate de vieille roche, il eut en lui un certain élément populaire qui se traduisait par une bonhomie toute bourgeoise et qui le rendit capable d'être le chef acclamé d'un mouvement où la démocratie jouait un rôle prédominant; très Italien de fond et de passion, il fut cosmopolite par sa forme d'intelligence, son tour d'esprit, son expérience politique, son langage diplomatique, et sut par là faire accepter son œuvre à l'Europe. En dépit de ses origines, de son éducation, de ses alliances, rien chez ce gentilhomme ne se sentait du passé, il a été vraiment en politique le premier Italien tout à fait moderne. Mâle sans rien d'agressif, fier sans rien de hautain, ferme sans rien de cassant, dominateur sans rien d'arrogant, il sut réussir parce qu'il sut, à l'inverse de la plupart des hommes, n'avoir aucun des défauts de ses qualités. Il eut de l'esprit, et du meilleur, témoin le mot si souvent cité sur les ménagements que méritent les petites cartes, mais il n'eut jamais cette faiblesse qu'on a connue à tant d'hommes éminents d'être puérilement heureux de la séduction facile qu'exerce ce don brillant. Il ne se piquait pas de littérature, quoiqu'il fût, paraît-il, grand lecteur de romans.»*



## Charles de Mazade et la Pologne

Pourquoi partir pour la Pologne ? Parce que la sœur de Charles de Mazade, Marie, née en 1818, était mariée avec Janus Przewdziecki ?

Dans tous les cas il suffit de se souvenir de l'importance de la Pologne dans le cœur de quelqu'un comme Bourdelle pour retenir de l'histoire qu'en cette fin du XIXe siècle, la situation tragique de la Pologne faisait vibrer le cœur des Français.

Et Montégut, comme toujours, brosse le portrait de la situation à grand trait mais avec finesse :

*« On se rappelle ce soulèvement de la Pologne de 1861-62, qui parut si formidable à la Russie que pour le réprimer elle ne craignit pas d'avoir recours aux plus cruels moyens, et qui fit luire aux yeux de l'Europe l'espoir du relèvement de cette héroïque nation. Un instant même on eut l'illusion que les événements forceraient certaines puissances à intervenir et qu'une guerre réparatrice pourrait s'en suivre. Malheureusement pour nous, cette occurrence ne se présenta pas, et il se trouva que la facétieuse sagacité de lord Palmerston avait touché juste lorsqu'elle lui avait fait exprimer la crainte que ce ne fût l'allumette du Holstein plutôt que la torche de la Pologne qui mît le feu à l'Europe. M. de Mazade fut de ceux qui voulurent espérer contre toute espérance et qui prirent spontanément la défense de ce*

*mouvement. Il se mit en campagne comme un véritable volontaire de la Pologne, et tant que durèrent les événements, combattit de sa plume avec une confiance au bon droit où se révélait un cœur resté jeune pour toutes les nobles choses. Si les suggestions amicales de notre éminent collaborateur Julian Klaczko, que M. de Mazade voyait beaucoup alors, ou celles d'une aimable influence aujourd'hui disparue, eurent une certaine action sur son esprit à cet égard, nous ne le savons pas, mais nous croyons qu'il fut peu nécessaire de le presser pour le décider à cette campagne de justice et de pitié. »*

L'homme qui n'a pas supporté la Révolution de 1848 en France vole au secours des peuples d'Europe en lutte pour leurs libertés. L'homme modéré, paisible, centriste en toute chose, sait s'engager totalement pour les causes qu'il pense justes. Avec des échecs à la clef que Montégut pointe :

*« M. de Mazade fut moins heureux avec cette cause qu'avec la précédente; il n'eut cependant pas à regretter de l'avoir soutenue, car elle fournit à son talent élevé l'occasion de révéler un accent nouveau. Jamais il n'a été mieux inspiré que dans les récits réunis sous le titre de la Pologne contemporaine. Soit qu'il décrive l'origine et le cours de ce mouvement si religieusement poétique à ses débuts, si lugubre à son dénouement, soit qu'interrogeant*

*un siècle d'histoire il montre les copartageants embar-rassés de leur proie au point de parler à mainte reprise de lui laisser vie, où l'Europe, tellement déconcertée devant l'énormité de l'acte commis que, toute forcée qu'elle soit d'accepter le fait accompli, elle se refuse à le regarder comme définitif et ne cesse de faire réserves et stipulations, soit qu'il raconte les aventures de la triple émigration du poète Niemcewicz, ou qu'il parcourt les phases diverses de l'illustre amitié qui unit l'empereur Alexandre et le prince Adam Czartoryski, soit encore qu'il peigne les hautes figures de ces deux Polonais contemporains, le comte André Zamoycki et le marquis Wielopolski, toujours quelque chose du pathétique propre à son sujet palpite dans ces études écrites avec une éloquence mélancolique et une émotion contenue où l'on sent pour ainsi dire cette naissance des larmes que provoque en nous le spectacle des nobles malheurs. Le portrait du marquis Wielopolski en particulier est d'un relief saisissant, et s'empare de l'imagination à l'égal d'une figure de drame ou de poème. Rien de plus vivant ne s'est vu depuis longtemps dans le monde des faits que cette conception politique inspirée par une frénésie de vengeance qui fait revivre dans nos jours de mesquines ambitions et de froides intrigues les vigoureux sentiments des âges barbares et héroïques. Par l'originalité et l'intensité des passions, le marquis Wielopolski se présente comme*

*un personnage en chair et en os d'un poème de Miçkiewicz, de Sigismond Krazinski ou de lord Byron, comme un frère de Konrad Wallenrod, d'Irydion ou de Childe Harold, et il est si bien leur frère en toute exactitude que le poète qui serait tenté de s'emparer de ce caractère n'aurait qu'à faire œuvre de réalisme et à le transporter dans le cadre qu'il choisirait sans altérer un seul de ses traits pour doter le monde d'une création poétique égale à toutes celles que nous avons citées. M. de Mazade a produit dans sa vie bien des pages excellentes, il n'en a pas à mon sens produit de plus durables que ces pages sur la Pologne, ni de mieux faites pour lui mériter une estime sans partage et une sympathie sans réserve d'opinions. Il a pu faire quelquefois des mécontents en Espagne, et l'Italie lui a valu en France plus d'un contradicteur ; sur ce sujet de la Pologne, au contraire, je suis sûr qu'il n'a rencontré que des approbateurs et des adhérents.»*

## **Le portraitiste n'oublie pas les femmes**

C'est à propos de portraits de femmes que Montégut évoque un autre aspect de Charles de Mazade :

*« La politique cependant n'a jamais absorbé toute entière la studieuse existence de Charles de Mazade, et à toutes les époques le critique littéraire a aimé à alterner avec le publiciste. La critique occupe une place considérable dans l'ensemble de ses travaux, mais la plus grande partie de ses études reste encore disséminée dans les pages de ce recueil, et il n'en a jusqu'à ce jour été publié que trois volumes, les Portraits d'histoire morale et politique, une longue et belle étude sur Lamartine, et deux portraits en pied de Marie-Antoinette et de Mme Roland, réunis sous le titre de Deux Femmes de la révolution. »*

De Mazade a-t-il voulu jouer à l'anti-Michelet qui, lui aussi, s'est lancé dans de tels portraits ? Vu le portrait qu'il fait de l'historien on peut le penser. Mais voyons d'abord la présentation générale du critique par Montégut :

*"M. de Mazade est du nombre des critiques aujourd'hui trop rares qui font justement passer avant toute autre considération les droits de la*

*morale et les intérêts du bien. Il est de ceux qui, lorsqu'ils ouvrent une œuvre nouvelle, se demandent tout d'abord non pas «l'œuvre est-elle amusante et peut-elle attraper le succès?» mais «quel bien ou quel mal peut-elle faire, quelle influence salutaire ou corruptrice peut-elle exercer, quelle cause peut-elle servir ou ruiner? quels principes moraux affaiblit-elle ou défend-elle? Jamais le dilettantisme n'a fait commettre à M. de Mazade une complaisance coupable, et il est de ceux, j'en suis certain, qui aimeraient mieux s'être trompés sur la valeur littéraire d'une œuvre que de l'avoir reconnue, si pour cela il leur avait fallu faire fléchir certains principes de morale et de goût. Le succès d'une œuvre acclamée ne l'intimide pas, le talent de l'auteur ne le corrompt pas, son jugement ne se laissa ni duper, ni séduire par les opinions plus ou moins complices qui arrivent jusqu'à lui. Ce qu'il pense ou ce qu'il répond en pareil cas, je le sais, et je puis hardiment parler pour lui. « Cette œuvre a du succès, me dit-on, c'est précisément ce qui m'en fâche; elle est amusante, c'est ce que sont aussi, quantité de choses qui ne se piquent pas de littérature, elle est écrite avec talent, qu'importe si ce talent habille des pensées malsaines ou des créations vicieuses ? Il y a nombre de courtisanes qui sont l'élégance même, cette élégance fut-elle jamais par hasard une justification de leurs mœurs?» Personne, à ma connaissance, n'a eu à un degré plus délicat que M. de Mazade ce sentiment de*

*la responsabilité intellectuelle or, comme ce sentiment est peut-être le plus haut qu'un écrivain puisse posséder, il suffit de le nommer pour dire à quel rang M. de Mazade doit être placé parmi les juges des œuvres de l'esprit.*

Pour les femmes faisons juste le détour par le cas de Mme de Gasparin évoquée par Montégut au sujet de l'ironie :

*« De l'ironie, j'en rencontre encore de bien subtile et de bien discrète dans le portrait consacré à Mme Swetchine, de bien gracieuse et de bien enjouée dans les pages consacrées à Mme de Gasparin. »*

C'est justement dans le portrait de Mme de Gasparin, une humoriste protestante, que De Mazade fait observer :

*« Je sais bien un chapitre de notre histoire qui serait curieux à retracer. Ce ne serait ni le chapitre des guerres ni celui des révolutions de pouvoir, ni celui des révolutions économiques ; ce serait le chapitre plus intime des révolutions dans la vie et dans le génie des femmes, depuis madame de La Fayette jusqu'à ses plus brillantes contemporaines, en passant par madame du Deffand, mademoiselle de Lespinasse, madame Roland, madame de Staël, madame de Souza, madame de Duras, et tant d'autres qui jusqu'au moment présent forment comme une tradition ininterrompue d'élégance, de grâce et de supériorité intelligente. »*





## De Michelet à Lamartine

A travers les multiples livres de Charles de Mazade les lecteurs devinent un homme sage qui écrit sans cesse à la gloire de ses références comme Thiers dont il a fait l'éloge. Mais alors pourquoi tracer le portrait de l'historien qui est son antithèse, Michelet ?

Sans doute suite à un moment de colère rentrée qu'il calma par le recours à l'ironie. Emile Montégut dit ce choix avec les éloges qu'on lui connaît à présent :

*« Une fois, une seule, M. de Mazade s'est livré à la muse de l'ironie avec un entier abandon, et il a écrit un petit chef d'œuvre de verve, le portrait de Michelet peint sous les traits du mauvais moine dont l'imagination remplie de pensées impures par les obsessions diaboliques dans la solitude de la cellule devient le jouet de toutes les hallucinations de la chair et enfante un mysticisme de sensualité. Le portrait est partial comme le sont nécessairement tous les portraits tracés par l'ironie, mais il est, dans ceux des traits qu'il met en relief, d'une vérité amusante à nous faire regretter que l'auteur n'ait pas plus souvent recours à cette muse, dût sa modération habituelle en souffrir quelquefois. L'ironie prolongée ou trop fréquente est certainement incompatible avec la véritable critique, parce qu'elle altère l'impartialité du jugement, et, sous*

*prétexte de faire justice, risque de la refuser ; mais elle est, il faut en convenir, une admirable inspiratrice, et M. de Mazade nous en a fourni par ce portrait de Michelet une preuve d'une piquante évidence. »*

Ici nous retrouvons le mot *publiciste* :

*« M. de Mazade est avant tout un publiciste, et chez lui le critique, sans être inférieur à ce premier homme, lui obéit cependant et suit ses inspirations. Cela se sent non-seulement aux préoccupations sévères qu'il apporte dans le jugement des œuvres littéraires, mais dans la nature des sujets qu'il choisit de préférence. Voyez quels sont les noms qui remplissent sa brillante galerie littéraire Guizot, Montalembert, Lacordaire, le père Gratry, Mme de Swetchine, Michelet, ce sont tous noms avec lesquels on est sûr de ne jamais perdre de vue les questions d'intérêt social et qui conduisent forcément le critique à la discussion des choses de la politique et de la religion. Quel que soit le mérite littéraire de ces personnalités éminentes, M. de Mazade ne s'y attarde pas longtemps ; ce qu'il cherche avant tout, c'est la trace de leurs actions dans les affaires contemporaines, ce dont il leur demande compte avant tout, c'est du résultat de leur influence sur les âmes et les intelligences. »*

Charles de Mazade s'efface toujours devant les sujets qu'il traite pourtant il est fortement présent. Son

livre sur Lamartine en est l'exemple le plus éclatant. Il y a eu le Lamartine qu'il a tant aimé et celui qu'il a tant vomé. Et écrire sur cet homme c'était une façon de rechercher sa propre cohérence. Emile Montégut invoque la préoccupation politique mais ne reste-t-il pas à la surface de la question ?

*« Cette préoccupation politique est sensible avec plus d'évidence encore dans l'étude sur Lamartine qu'il écrivit au milieu des cruelles épreuves de la guerre de 1870 et du siège de Paris. Il y eut deux hommes en Lamartine, un incomparable poète et un homme public d'un génie oratoire éblouissant et d'un prestige personnel fascinateur. Sans doute le poète est jugé par M. de Mazade avec sa sûreté habituelle, il a décrit en particulier avec une rare sagacité le caractère de merveilleuse spontanéité de cette poésie jaillissant directement du cœur du poète, sans précédents littéraires, sans appui de doctrines, sans autres rapports avec la tradition que vagues, lointains et effacés ; mais c'est vers l'homme public qu'il se hâte, c'est le secret de l'homme public qu'il veut savoir de préférence, et ce secret, je le crois bien, s'il ne l'a pas absolument saisi, il l'a serré de plus près que personne ne l'avait fait avant lui.*

*Après tout ce qui avait été écrit sur Lamartine, il semblait que tout eût été dit sur ce sujet ; l'étude de M. de Mazade, une des dernières en date, n'en est pas moins d'une curieuse nouveauté. Le critique y développe une idée qui nous avait vaguement frappé nous-mêmes lorsqu'il nous était arrivé de songer à*

*Lamartine, mais qui n'a pris forme nette devant notre esprit que lorsque nous l'avons aperçue dans le miroir que nous présente notre collaborateur. Cette idée, c'est que le désaccord si considérable et jugé monstrueux par quelques-uns, qui a coupé la vie de Lamartine en deux périodes tranchées, où tout est en opposition, principes politiques, croyances morales, sources et mobiles d'inspiration, est plus apparent que réel, et qu'avec une clairvoyance quelque peu subtile il est possible de retrouver l'unité cachée de cette illustre existence troublée.*

*Selon M. de Mazade, le royaliste de la restauration a toujours survécu chez Lamartine à son insu, et c'est ce premier homme qui a provoqué les transformations les plus hardies et les plus inattendues du second. Il vit tomber avec tristesse la monarchie de 1815, mais il ne jugea pas qu'il lui dût plus que ses regrets. Il accepta donc la révolution et le nouvel état de choses sans se rapprocher de la dynastie nouvelle, et ce fut là sa manière de garder fidélité à la dynastie déchue. La délicate situation d'âme et de cœur que lui faisaient les événements lui créa une situation politique à son image. Placé entre un trône brisé qu'il regrettait et un trône nouveau auquel il gardait une aversion déguisée, il passa tout le règne de Louis-Philippe dans une sorte d'harmonieux isolement, séparé de tous les partis d'alors, et s'en rapprochant ou s'en éloignant selon qu'ils lui paraissaient servir ou offenser la liberté,*

*seule puissance qu'il voulut dès lors honorer de son dévouement sans emploi et de son amour sans engagement. Les cœurs trompés une première fois sont terribles dans leurs secondes affections, et ce second amour chez Lamartine fut d'autant plus âpre, plus jaloux et plus exclusif qu'il était grossi de toutes les rancunes secrètes laissées par sa première déception. L'amour de la liberté fut donc à la fois pour lui une passion et une vengeance, en sorte que les scènes parlementaires du 24 février, le cruel refus d'une régence, la proclamation de la république, triomphes apparents du parti populaire, ne furent au fond que la revanche indirecte, mais foudroyante, de la Restauration sur le trône de 1830. A moitié volontairement, à moitié à son insu, Lamartine aurait donc joué à l'égard du gouvernement de juillet un rôle assez analogue à celui que le marquis Wielopolski, dont nous parlions il y a un instant, a joué à l'égard des copartageants germaniques de la Pologne, en poussant les Polonais à se jeter entre les bras de la Russie.*

*M. de Mazade n'est pas tout à fait aussi explicite que nous le sommes, mais force nous est de condenser la pensée répandue dans toute son étude pour la faire apparaître. Le cœur humain, surtout chez les hommes de génie, a d'étranges mystères, et, sans oser l'affirmer absolument, nous sommes fort porté à croire que le secret de la destinée de Lamartine fut en grande partie dans le sentiment que nous venons d'indiquer.»*



## Charles de Mazade après 1868

Le portrait de Montégut s'achevant en 1879 en voici la dernière étape tout aussi élogieuse que les autres :

*« La mort d'Eugène Forcade survenue en 1868 remit M. de Mazade en possession de notre chronique, qu'il n'a plus quittée depuis. Les temps étaient alors bien différents de ce qu'ils avaient été lorsqu'il l'avait prise pour la première fois, et son talent libre désormais de toute contrainte put déployer une toute autre envergure que les circonstances ne lui avaient permis de le faire naguère. Nos lecteurs savent quelle constante élévation et quelle sagesse perspicace il porte dans l'exécution de cette tâche écrasante dont un écrivain peut seul bien comprendre les difficultés et le poids.*

*Ce qui pour nous, distingue avant tout M. de Mazade dans cette chronique, c'est qu'il y réunit deux qualités que l'on rencontre rarement ensemble, l'indépendance et la modération. Il est modéré précisément parce qu'il est indépendant, ce qui devrait toujours être en bonne logique, car où est le bénéfice de l'indépendance si elle ne nous préserve pas des exagérations passionnées, des opinions à outrance et des aveuglements volontaires ? »*

Montégut évoque ainsi une rubrique de **La Revue** qui s'appelle chronique hebdomadaire qui, donc par sa périodicité est un travail énorme qui suppose une attention permanente à tant de publications ! Il insiste sur ce qui ressemble à un portrait global de son héros :

*« Ai-je besoin de beaucoup insister pour faire comprendre comment, en choisissant ce rôle d'indépendance et de modération dont il ne s'est jamais départi, M. de Mazade a choisi la position la plus difficile à maintenir et la moins accompagnée d'avantages. La modération en politique reçoit d'ordinaire moins de flatteries que de sarcasmes et rencontre plus de calomniateurs que d'apologistes. Nombre de choses en ce monde sont mal comprises, mais il n'y en a pas qui le soient plus mal que la politique modérée, car chacun des défauts dont on l'accuse pourrait lui être tourné en louange. Les esprits impérieux l'accusent d'être timorée parce qu'elle n'est pas servile et ne prend pas de mots d'ordre ; les violents l'accusent de froideur parce qu'elle ne s'enflamme pas d'un zèle de séide pour des ambitions particulières ; les dogmatiques et les intransigeants l'accusent d'être hybride parce qu'elle repose sur ce principe irréfutable que dans un monde où tout est contingence, toute politique doit nécessairement aboutir à une transaction. Ces accusations et ces sophismes ne sont point pour effrayer un cœur honnête et ne tiennent pas devant un esprit droit. »*



Mais comment, cette modération, allait-elle vivre les moments terribles des années 1870-1871 ? La période a été racontée dans un livre par un neveu de Charles. Par Montégut, nous apprenons: « 1870 doit marquer pour nous, dans cette étude, la dernière date de la carrière de M. de Mazade. Personne n'a ressenti plus vivement les tristesses patriotiques de cette année, que Victor Hugo a justement nommée l'année terrible, et n'a su faire de ces tristesses un plus noble et plus utile usage. Il en est résulté un très beau livre, consacré à la crise militaire et politique d'où la France est sortie ensanglantée et mutilée sans autre refuge que la liberté. Quantité de récits épisodiques ont été publiés sur ce douloureux sujet, mais **la Guerre de France** de M. de Mazade reste jusqu'à présent le seul livre qui l'embrasse d'ensemble et le présente dans sa cruelle unité. C'est un ample et large récit, aux proportions imposantes, laissant toujours présents, sous l'œil de l'esprit, les vastes horizons de ce champ de bataille qui occupa un tiers de la France, d'une seule teneur et nous dirions presque d'une même haleine, tant du commencement à la fin le ton en est soutenu, égal et où les événements, groupés avec un ordre habile sans rien d'artificiellement méthodique, se déroulent avec un étroit enchaînement, chacun à son rang logique de succession, se tenant tous ainsi d'une seule pièce, et ne s'isolant jamais pour faire épisode à part et troubler l'harmonie lugubre du sujet.»

Quel bilan de ce triste moment ? Charles de Mazade en grand réconciliateur ?

*« La guerre pouvait-elle être évitée ? La révolution qui substitua le gouvernement de la défense nationale au gouvernement impérial fut-elle légitime ? La république eut-elle raison de continuer la lutte après la chute de Napoléon III ? Le défenseur de Metz fut-il coupable de trahison positive ou seulement d'avoir conspiré vaguement, se réservant dans le secret de sa pensée d'être l'arbitre d'événements qui ne pouvaient se produire ? Y a-t-il eu dans la Commune plus de frénésie patriotique que de scélératesse préméditée ? Voilà de grosses questions qui exigent de longues réponses, et le lecteur comprendra sans peine que nous reculions devant une tâche qui, pour être convenablement remplie, demanderait à elle seule un travail d'une étendue égale à celui dont nous achevons les dernières lignes. Sur toutes ces questions, M. de Mazade a émis des jugements avec cette modération qui est une garantie d'impartialité; il y aurait, nous le croyons, peu de choses à y changer pour qu'ils soient aussi les nôtres, et nous les acceptons comme voisins de la vérité. Tout ce que je veux ajouter c'est que la lecture de ce livre consciencieux a été pour moi pleine de surprises consolantes. Au lendemain de la guerre de 1870, nous avons été sévères pour nous-mêmes, nous avons souvent pris pour vérités les injustices que l'amertume de la défaite nous suggérait contre des*

catégories entières de nos concitoyens. De quoi, par exemple, n'avons-nous pas accusé nos malheureux généraux pendant et après cette guerre ? Incapacité, ineptie, légèreté, ignorance, toutes ces accusations ont été formulées, sans compter les superstitieuses accusations populaires, qui dans leur effarement ne craignaient pas de parler de trahison. Eh bien ! la lecture des récits si minutieusement circonstanciés de M. de Mazade ne laisse rien subsister, non seulement des plus graves, mais des plus clémentes de ces accusations. Du premier au dernier, nos généraux ont fait ce qu'ils pouvaient faire dans la position où on les avait placés et avec les éléments qu'on leur avait donnés; ce n'est pas à eux que revient la responsabilité de leurs revers. Autre surprise plus heureuse encore, cette défense du territoire envahi pendant le siège de Paris, bien qu'à l'exception de deux ou trois succès stériles, elle ne compte que des défaites, savez-vous qu'elle fait en définitive fort bonne figure dans le livre de M. de Mazade. En voyant les préoccupations que cette défense donnait aux chefs de l'armée ennemie, les précautions minutieuses qu'ils prenaient pour la couper ou l'empêcher de s'étendre, les mesures cruelles dont ils usaient pour la réprimer, la quantité de troupes aguerries dont ils affaiblissaient leur armée d'investissement de la capitale pour les porter à la rencontre de troupes rassemblées en toute hâte, sans apprentissage militaire, on se dit que dans d'autres circonstances les envahisseurs auraient

*joué très gros jeu en s'aventurant ainsi au cœur de la France, et qu'il n'aurait fallu pour qu'ils eussent à s'en repentir qu'une surprise un peu moins subite et un affolement un peu moins universel. »*

Bref, tant d'efforts de Charles ne méritent-ils pas la récompense classique ? Emile Montégut, comme dans tout bon article, en révèle à la fin le sens profond : demander à ce que De Mazade entre à l'Académie Française. Il écrit en 1879 et l'année 1880 va relayer intensément cette action qui va aboutir en 1883.

*« Une telle vie mérite sa récompense et attend son couronnement. Nous avons applaudi récemment lorsqu'une justice tardive est venue enfin apporter à notre ami cette marque de distinction sociale qui avait attendu si longtemps pour arriver jusqu'à lui, bien qu'elle s'abatte si aisément sur tant de rusés mérites ; mais cette réparation ne nous satisfait pas encore, et nous croyons pouvoir sans trop d'audace en rêver une autre plus éclatante et plus complète. Il est en France un corps illustre, qui a pour fonction glorieuse de représenter la littérature et qui se plaint parfois, dit-on, que ses choix deviennent difficiles. L'homme dont nous venons d'étudier le talent ne montre-t-il pas cependant que ces difficultés ne sont point absolument insurmontables, et que, sans chercher longtemps, ce corps illustre peut aisément se tirer de peine au moins une fois ? »*

## L'Académie puis le décès

Dans le chapitre sur le point de vue critique concernant De Mazade, nous avons évoqué quelques avis sur son entrée à l'Académie. Comme à *La Revue*, il y a travaillé avec ardeur, avec passion et c'est à cette tâche qu'il meurt. Dans les documents vous avez un discours.

Le 11 mars 1893 le journal **Le Temps** évoque la séance de l'Académie française :

*« L'Académie a tenu, hier, sa séance sous la présidence de M. Charles de Mazade, directeur, assisté de MM. Ludovic Halévy, chancelier, et Camille Doucet, secrétaire perpétuel. L'assistance était fort peu nombreuse. En ouvrant la séance, le président a donné lecture d'une lettre par laquelle M. le comte de Cosnac, l'auteur bien connu de nombreux travaux sur le siècle de Louis XIV, pose sa candidature au fauteuil de M. John Lemoine. M. le secrétaire perpétuel a rendu ensuite compte de la lecture, qui venait d'avoir lieu, ainsi que le veut le règlement, devant une commission désignée à cet effet, du discours de réception de M. Lavisse et de la réponse de M. Gaston Boissier, chargé de recevoir le récipiendaire. Après avoir fait part officiellement à la compagnie de la mort de M. Taine, le président a levé immédiatement la séance, en signe d'hommage*

*et de deuil. Ajoutons encore, qu'à l'occasion de cette mort l'Académie française a reçu hier deux dépêches émanant d'universités. »*

Le 7 avril 1893, le journal **Le Matin** rend compte de la séance de l'ACADÉMIE :

*« La séance est présidée par M. F. Coppée, directeur, assisté de M. Camille Doucet secrétaire perpétuel. Il est donné lecture d'une lettre par laquelle M. de Mazade, absent de Paris en ce moment, rend compte à l'Académie de la visite qu'il a faite le lundi 27 mars à M. le président de la République pour soumettre à son approbation l'élection récente de M. Challemel-Lacour. Ce choix a été sanctionné avec empressement et dans les termes les plus flatteurs pour l'Académie et pour le nouvel élu. L'Académie décide que la réception de M. de Bornier aura lieu le jeudi 1er juin. »*

Le 1<sup>er</sup> juin Charles de Mazade sera absent, il décède le 27 avril.

Le **Gil Blas** du 1<sup>er</sup> mai 1893 raconte l'enterrement :  
*« Le cortège est parti de la maison mortuaire, 33 rue Saint Jacques, où les honneurs militaires ont été rendus par un piquet du 103<sup>e</sup> régiment d'infanterie. Sur le cercueil on remarquait l'habit et l'épée de l'académicien et deux grandes palmes vertes traversées par un ruban de soie noire avec l'inscription Revue des deux Mondes.*

*Les cordons du poêle étaient tenus par MM Camille Doucet, François Coppée, Gaston Boissier, Charles Buloz directeur de la Revue des Deux-Mondes, Alexandre de Mazade cousin du défunt, et le colonel Girardel ami de la famille.*

*M. le capitaine d'infanterie De Mazade, fils du défunt, conduisait le deuil.*

*Dans le cortège le président du Sénat Challemel-Lacour, Edouard Hervé, Maxime Du Camp, Pailleron, Lavisse, Ernest Daudet etc...*

*Le service funèbre a été chanté par la maîtrise de Saint Séverin.*

*Après la cérémonie le corps a été replacé sur le corbillard devant lequel des discours ont été prononcés par François Coppée et Charles Buloz.*

*Le corps a été descendu ensuite dans les caveaux de l'église. Il est parti hier soir par la gare d'Orléans pour Flamarens dans le Gers où l'inhumation sera faite.*





## Conclusion

Après avoir tant fait pour l'écrivain Léon Cladel comment en arriver à me passionner pour son antithèse en la personne de Charles de Mazade ?

Après avoir tant fait pour l'écrivain Mary-Lafon, détracteur de Jasmin, comment en arriver à me passionner pour son antithèse en la personne de Charles de Mazade, l'admirateur de Jasmin ?

Charles de Mazade a forcément connu dans les cénacles parisiens le Montalbanais Léon Cladel mais celui-ci ne sera évoqué dans sa revue que par Paul Marguerite dans des souvenirs qu'il y publie en 1919!

Charles de Mazade a forcément connu dans les cénacles parisiens le natif de Lafrançaise, Mary-Lafon, mais celui-ci ne sera évoqué dans sa revue que très marginalement alors qu'il a écrit tant et plus et sur des sujets qui furent ceux... de De Mazade. Jasmin, l'Italie, l'Espagne etc.

Par sa puissance, *La Revue* a fixé le cadre d'un monde acceptable, le sien, et celui d'un monde inacceptable, à oublier. Aujourd'hui encore sur Wiki-source vous pouvez lire des centaines d'articles de **La**

**Revue** et de Charles de Mazade et rien sur les oubliés.

En conséquence, étudier Charles de Mazade permet de mieux saisir l'antithèse quand on découvre la thèse si magnifiquement représentée. Ainsi on découvre que le face à face n'est pas entre ceux qui ont le pouvoir et ceux qui ne l'ont pas, mais entre ceux qui savent servir le pouvoir sans s'en servir, et ceux qui combattent le pouvoir sans le chercher. Le face à face n'est pas entre la modération et l'exaltation mais entre la modération sans dogme et l'exaltation non dogmatique de la révolution, d'où l'union éventuelle des deux courants, quand il faut combattre l'interdiction de penser, d'où qu'elle vienne.

La thèse et l'antithèse ne veulent pas se connaître (ni Cladel, ni Mary-Lafon n'ont évoqué de Mazade) car elles se savent des points communs à masquer : le sens du travail, la quête de vérité, le choc de l'émotion, et les victoires de l'amour.



**Documents**  
**J.-B.-D. Mazade à**  
**La Convention 22 mai 1793**

Lettre du représentant Mazade, commissaire de la Convention près l'armée des côtes de la Rochelle, par laquelle il annonce qu'il est en route pour se rendre dans cette ville et transmet la copie de trois réquisitions qu'il a prises; cette lettre est ainsi conçue :

« Castelsarrazin, le 14 mai 1793, l'an II de la République française.

Citoyens mes collègues,

« Je suis en route pour me rendre à La Rochelle, conformément à votre décret du 30 du mois dernier, que je n'ai reçu à Bayonne que dans la soirée du 7 de ce mois, par la voie du comité de correspondance. J'ai été retenu ici malgré moi par les suites d'une chute qui m'a fait infiniment souffrir. J'ai cru devoir à mon passage arrêter trois réquisitions que j'ai l'honneur de vous adresser. Le style de la dernière n'est pas celui que j'aurais pris, si l'esprit des habitants de ce district, encore attachés aux hochets de la superstition, ne me l'eût commandé. Je vais partir dans vingt-quatre heures pour continuer mon voyage. « Salut et fraternité. « Signé : J.-B.-D. Mazade. »  
Suit le texte des réquisitions annoncées dans cette lettre :

**I**

**Première réquisition relative à la conversion  
des cloches en canon**

« Le représentant du peuple, envoyé aux armées des côtes de La Rochelle soussigné, a été informé, lors de son passage en cette ville pour se rendre à ladite armée, par la société populaire de cette dite ville, que les communes du district de Castelsarrazin qui ont été autorisées par le

décret de la Convention nationale du 23 février dernier à faire convertir en canons une partie de leurs cloches, n'ont point usé de cette autorisation;

« Sur quoi le représentant du peuple, considérant qu'une grande quantité de cloches dans une paroisse est le luxe de la superstition; qu'une grande quantité de canons dans les armées de la République est garante de leurs victoires; que dans ce moment on se plaint universellement dans toutes les armées d'un dénuement de canons qui n'est que trop réel;

« Informé que les curés des diverses paroisses du district professent et propagent une religion éclairée; qu'ils ont la confiance de leurs paroissiens; persuadé qu'ils ne manqueront pas de concourir à l'exécution de la présente réquisition, et qu'ils convaincront les citoyens de leurs paroisses que le culte des chrétiens ne consiste pas dans le son des cloches, mais bien essentiellement dans l'amour de Dieu et du prochain, dans l'amour de la liberté et de l'égalité, dans un zèle vraiment civique pour l'exécution des lois de la patrie, requiert l'administration du district de Castelsarrazin de prendre de promptes mesures pour, en exécution de la loi, faire convertir en canons une partie des cloches des paroisses dudit district, auquel effet il autorise les communes où elles sont situées à passer tous marchés pour le transport desdites cloches à la fonderie de Toulouse et pour la fonte d'icelles, et néanmoins seront lesdits marchés sujets au visa du district et à l'homologation du dé-partement conformément à la loi; charge ladite administration de lui rendre compte à La Rochelle du progrès de cette opération.

« Invite les citoyens ministres du culte catholique qui desservent lesdites paroisses à concourir de tous leurs pouvoirs au succès de cette mesure.

« Invite pareillement les sociétés populaires du district à donner à ce sujet à tous les citoyens les instructions convenables, puisqu'elles ont l'honorable mission de l'instruction nationale et de la formation de l'esprit public.

« Et sera notre présente réquisition enregistrée à l'administration du district de Castelsarrazin, imprimée, lue, affichée partout où besoin sera et adressée aux municipalités et sociétés populaires dudit district, de tout quoi le procureur syndic du district certifiera le représentant de la nation.

Fait à Castelsarrazin, le 13 mai 1793, l'an II de la République française.

«Le représentant de la nation, Signé : J.-B.-D. Mazade. »

## II

### **Deuxième réquisition, relative à la libre circulation des grains pour les armées.**

« Vu par nous, représentant du peuple la commission donnée par le citoyen Rose, préposé des subsistances militaires près l'armée des Pyrénées au citoyen Ferrié de Castelsarrasin, datée de Toulouse, le 27 du mois dernier, en vertu de laquelle ledit Ferrier a acheté une quantité de 300 setiers de blé-froment, mesure de Toulouse, pour la subsistance de l'armée, au bas de laquelle est une invitation aux municipalités et à la force publique d'assurer et protéger le transport desdits blés qui doivent être réunis dans les magasins dudit préposé à Toulouse;

« Vu encore les réquisitions du procureur général syndic du département de la Haute-Garonne tendant à la même fin ;

« Vu enfin les actes faits à la requête dudit Ferrié au citoyen Duran, habitant de Malauze, canton de Moissac, desquels il résulte que les quantités de blé dont il s'agit ont été en effet achetées et que même il a été payé des acomptes sur les prix totaux d'icelles ;

« Instruit que leur transport souffre des obstacles de la part de quelques citoyens peu éclairés des municipalités de Moissac et de Valence ;

« Informé que les officiers municipaux de ces deux communes sont à la hauteur de leur devoir autant par leur civisme que par leurs lumières et qu'il ne manque peut-être à leur bonne volonté de faire exécuter les lois que l'invitation d'une autorité supérieure ;

« Considérant que l'Administration générale de la République donnerait en vain tous les ordres nécessaires à l'approvisionnement des armées si, sous le prétexte de quelques disettes locales les particuliers et même des municipalités pouvaient s'opposer au transport et à la remise desdites subsistances aux lieux où elles sont destinées ;

Considérant qu'ayant été chargé par la suite de notre mission de l'inspection de l'armée des Pyrénées, si nous venons d'en recevoir une nouvelle, si même nous sommes en route pour nous y rendre, rien n'empêche que nous n'assurions l'effet des précautions que nous avons prises à Bayonne pour la subsistance de l'armée, surtout lorsque, comme dans le cas présent, il y a évidemment urgence ;

« Considérant enfin qu'il ne suffit pas à notre zèle de pourvoir à un seul cas particulier, mais qu'il importe au salut de la République que nous prenions à cet égard sous le bon plaisir de la Convention nationale une mesure générale qui prévienne toutes les difficultés de cette nature dans les départements du Lot et du Lot-et-Garonne où sont situées les communes de Moissac et de Valence ;

« Nous, représentant du peuple susdit, délégué ci-devant sur les côtes occidentales de la République et maintenant envoyé à l'armée des côtes de La Rochelle, requérons les municipalités de Moissac et de Valence, sous leur responsabilité respective, de laisser librement passer et même de protéger le transport de 300 setiers de blé-froment dont il s'agit, destinés pour la subsistance de l'armée des Pyrénées ;

« Et pour assurer l'effet de notre présente réquisition, soit dans ce cas particulier, soit dans tous les autres de la même nature qui pourront concerner la subsistance des armées de la République indistinctement, nous requérons les administrateurs du département du Lot et du Lot-et-Garonne, sous la même responsabilité de protéger par tous les moyens qui sont en leur pouvoir les transport et remise des convois de subsistances destinés aux armées, nous réservant d'adresser des réquisitions pareilles dans tous les départements où notre mission nous conduira.

« Fait à notre passage à Castelsarrasin, le 13 mai 1793, l'an II de la République française.

«Le représentant de la nation, «Signé : J.-B.-D. Mazade.»  
(La Convention renvoie ces pièces au comité de Salut public.)





## De Mazade et Jasmin

En 1853 Charles de Mazade se distingue par un article sur la littérature socialiste... en Amérique latine. En janvier 1854 il revient sur *Langue française, langue gasconne*, de Jasmin

Pendant que Jasmin est honoré par *l'Académie française*, Auguste Rozier est poursuivi en 1851, par la police française jusqu'à ce qu'il soit capturé et déporté en Algérie. Auguste Rozier a eu, dans l'Aveyron, les mêmes soucis que Jasmin, pour unir culture populaire et langue populaire, pour que, de l'article du journal, on puisse passer à sa lecture, mais ils travaillaient à des fins différentes. Ils se rejoignaient dans l'amour d'une langue pour se diviser quant à son usage. Et Rozier, comme Mary-Lafon surent en dire quelques mots au génial Jasmin. Je n'écris pas «génial» en trempant ma plume dans une quelconque ironie : l'article de Charles de Mazade est très minutieux pour comprendre ce rendez-vous avec le génie. Je suppose que l'article aura incité quelques autorités à faire preuve d'un peu d'intelligence face au «patois», article contenant le dessin qui finalement représente presque partout... Jasmin. Un dessin de la revue des Deux Mondes dont malheureusement je ne connais pas l'auteur. Si Charles de Mazade révèle Jasmin en retour Jasmin révèle Charles de Mazade qui consacre trois articles au poète d'Agen. En plus des deux qui sont repris il y a : *Du peuple et de la poésie*, 1849 (pp. 42-58).

## Les deux jumeaux<sup>9</sup>

Il y a de nos jours un instinct généreux, élevé, qui pousse les meilleurs esprits à s'attacher au passé avec vénération, à rechercher dans la poussière des siècles tout ce qui a pu avoir un instant de vie, une heure d'éclat. Retour pieux dont l'histoire littéraire profite autant que l'histoire politique ? Les causes vaincues plaisent surtout au génie moderne comme elles plaisaient à la magnanimité de Caton. On aime à remonter le cours des âges pour y découvrir les éléments obscurs qui sont venus se confondre dans nos états nouveaux ; les coutumes provinciales, à mesure qu'elles s'effacent, semblent reprendre un intérêt plus charmant ; les poésies qui peignent ces existences locales, portent le reflet de ces mœurs évanouies ou menacées d'une prochaine destruction, sont avidement, recueillies ; les langues, autrefois florissantes et qui tendent à disparaître, ont l'attrait pour la science curieuse de toutes les variations de l'esprit humain. Dans cet ordre d'études, les travaux de M. Raynouard et de M. Fauriel sur l'époque romane peuvent être mis au premier rang. Or, il s'est trouvé que cette laborieuse et féconde reconstruction d'une littérature de bonne heure arrêtée dans son essor coïncidait avec une manifestation nouvelle de cet ancien génie. Cette langue que l'érudition de son abaissement, discutait comme une chose morte, un homme doué des plus heureux dons, Jasmin, la faisait revivre et lui prêtait une grâce inattendue.

---

<sup>9</sup> Les Deux jumeaux seront publiés à la librairie de Comon, quai Malaquais, où se trouvent tous les ouvrages de Jasmin.

Certes, depuis le temps où chantait Bertrand de Born jusqu'à Jasmin, il s'est accompli des événements qui réduisent l'importance d'un tel fait, qui lui donnent du moins un caractère très exceptionnel. Je ne méconnais pas les altérations, les changements inévitables qu'a dû subir la langue maniée avec tant d'habileté par le poète méridional. L'instrument subsiste toujours pourtant, et rend encore des sons harmonieux. Déchue de sa splendeur, de son droit de cité, pour ainsi dire, cette langue, qui fut la langue des cours, est restée dans le peuple, qui est plus fidèle qu'on ne pense à ses traditions. Dans ce pays de France, qui offre au monde le type de l'unité, on serait étonné peut-être en apprenant qu'il existe des populations pour lesquelles le mot de franciman a un sens équivalent à celui d'anglomane pour nous. Le franciman et le paysan qui se pique d'abandonner les vieilles coutumes et de parler le français, tandis que les masses conservent leur langage traditionnel et semblent n'entendre que celui-là. Faut-il trouver étrange cette persistance ? Jasmin le dit très bien dans la sérieuse et brillante épître à M. Dumon sur les destinées de son idiome. « C'est la langue du travail ; à la ville, dans la campagne, on la trouve dans chaque maison ; elle y reçoit l'homme au berceau, et jusqu'au tombeau l'accompagne... Oh ! dans notre pays, c'est une magie ! Le peuple qui aime à chanter vous jette, sans s'en douter, de grosses poignées de poésie. Aussi garde-t-il sa langue, elle est faite à son allure. Maintenant, vous autres messieurs, franchissez la barrière ! Venez ! plantez un mur d'une triple épaisseur entre les lèvres de la nourrice et l'oreille du nourrisson... » Et il ajoute, en parlant de la petite patrie méridionale, ce vers touchant : « Otez-lui sa misère

et laissez lui sa langue ! » Jasmin résume sa pensée dans une admirable comparaison. « ...Au milieu de notre promenade, dit-il, tous ces vieux ormes qu'Agen a vus grandir ressemblent, en nous tressant une voûte élevée, à des géants alignés qui se donnent la main. Eh bien ! l'un d'eux, un jour d'orage, trembla, se ploya, abaissa son feuillage : le coup d'œil en fut gâté, et aussitôt nos gouvernants d'envoyer pioches et piocheurs pour l'arracher sans pitié. Mais les travailleurs se lassèrent, les outils se démanchèrent, et l'arbre, restant debout, brava hommes, pioches, gouvernants et tout. Oh ! c'est que l'orme avait, malgré ses vieilles branches, autant de racines que de feuilles... Depuis, plus que jamais, on voit son panache verdoyer ; les oiseaux sont revenus y chanter, et, sous l'ombragé de son beau bouquet, tous, chaque été, y chanteront longtemps. Ainsi en sera-t-il de cette enchanteresse, de cette langue harmonieuse, notre seconde mère ?... » Qu'on laisse de côté cette immense question de l'avenir : il sied à Jasmin d'avoir foi en sa langue ; c'est un témoignage de l'originalité, de la spontanéité de son inspiration. C'est ce qui prouve que sa poésie n'est point le jeu équivoque d'un esprit qui s'amure aux mystifications de l'archaïsme.

Jasmin, il y a peu d'années encore, n'était guère connu ailleurs que dans le midi ; lui-même, il redoutait de passer la Loire ; il pouvait craindre que le langage de sa muse naïve ne fût point compris. L'épreuve a été faite cependant, et on sait combien l'issue en a été heureuse. C'est que le talent de l'auteur des Souvenirs n'a cessé de grandir, de se fortifier. Jasmin ne s'est point arrêté qu'il n'eût trouvé sa véritable voie, et il l'a trouvée réellement.

Une maturité féconde de l'intelligence répond, en lui, à la maturité de l'âge. Il eût été indifférent, sans aucun doute, qu'un ouvrier de plus vînt rimer quelques chansons politiques, qu'un pauvre coiffeur d'une ville méridionale torturât sa langue pour lui faire exprimer quelques-unes de ces pensées qui sont devenues le fonds commun de toutes les littératures, mais Jasmin, après avoir d'abord payé ce tribut à l'imitation, a compris bien vite que là n'était point la poésie pour lui : un infallible instinct l'a détourné de ce procédé vulgaire qui n'eût pas été moins fatal à la renommée de l'homme qu'à sa langue même. Vrai fils du midi, enfant du peuple, Jasmin a senti qu'il ne devait pas contraindre sa nature. Il a jeté au vent, pour ainsi parler, ces souvenirs qu'avait laissés dans son esprit quelque lecture faite à la dérobée de Béranger ou de Florian ; et a cherché son inspiration en lui-même, dans ce qui l'entourait. Les scènes de son enfance éprouvée par la misère, il les a rappelées dans un poème qui vivra tant qu'il y aura des âmes délicates capables de goûter ce charmant mélange d'une gaieté heureuse, innocente, et d'une douce méancolie, dans les Souvenirs. Il s'est appliqué à peindre les mœurs populaires méridionales, et il les a peintes à la manière des grands poètes. Sous ces couleurs locales, si vivement accentuées, on sent vivre l'éternelle nature humaine, celle qui est de tous les temps et de tous les pays. Peu de poètes ont au même degré le don de l'émotion ; peu d'écrivains s'entendent aussi bien à surprendre le secret des passions, à analyser un sentiment naïf et énergique. Et ces qualités essentielles, elles existent pour celui qui lit à tête reposée les ouvrages de Jasmin comme pour celui qui l'écoute et se laisse bercer par son enivrante parole. Des plumes excellentes

ont fait connaître les productions successives du poète méridional, l'Aveugle de Castelcuillé, Françonetto, Marthe l'innocente. Jasmin va aujourd'hui ajouter une fleur nouvelle à ce bouquet de poésie ; il persiste dans la route qu'il s'est ouverte. Les Deux Jumeaux sont le fruit d'une inspiration franchement originale et entièrement maître d'elle-même. Ce sera un succès de plus pour cette langue que l'auteur des Souvenirs s'efforce de réhabiliter. Quelle que soit d'ailleurs la destinée future de l'idiome, qu'importe, puisqu'il reçoit aujourd'hui un lustre nouveau ? Toujours est-il qu'il s'est trouvé assez vivant pour suffire à un des plus heureux inventeurs de notre temps, et que, dût-il périr, les commentateurs ne manqueraient pas pour perpétuer le souvenir de cette résurrection imprévue. Ce sera un épisode du plus attachant intérêt dans l'histoire littéraire de cette époque si féconde en essais de tout genre, — épisode où rien ne manquera, car ici la poésie n'est pas seulement dans des œuvres exceptionnelles, elle est dans l'homme en même temps, dans son caractère, dans ses habitudes, dans son passé, dans ses actions de chaque jour.

L'existence même de Jasmin, maintenant qu'elle est sortie de cette ombre de la misère qui a pesé sur sa jeunesse sans la flétrir, cette existence présente, dis-je, est encore un poème plein d'une pittoresque animation. Rien n'est plus varié et, peut-on ajouter, plus richement varié que la vie de ce rapsode populaire. On a pu le voir à Paris, heureux et charmé de l'accueil qui lui fut fait ; il mettait une sorte d'amour-propre national à triompher ; il laissait éclater une joie d'enfant lorsqu'il excitait ce frémissement qui lui révélait que sa muse, bien qu'étrangère, avait des

accents entendus de tous. Mais c'est dans le midi qu'il faut le suivre ; là il est sûr que chaque mot sera compris, que chaque délicatesse de la langue sera sentie ; là, point de traduction préparatoire qui trahisse sa pensée, ainsi que le disait Byron. Il n'a qu'à parler pour qu'on se plaise à l'écouter. Jasmin est le héros de toutes les fêtes méridionales ; il rend à ces fêtes un peu de leur antique poésie. Il va d'une ville à l'autre, de Bordeaux jusqu'à Béziers, et toutes lui envoient des couronnes. Celle-ci qui fut une des métropoles de la gaie science, Toulouse, lui vote une branche de laurier qu'une jeune personne se charge de lui porter ; et, comme il faut que les joies les pus pures se rencontrent toujours avec les douleurs, c'est justement à l'heure où le poète est au chevet de sa mère mourante qu'il reçoit ce don brillant. Celle-là lui décerne une coupe d'or. C'est sous toutes les formes que la sympathie publique s'offre à lui, chacun de ces présents est un trophée et rappelle une victoire, une journée où la gloire populaire de l'auteur de Marthe fût adoptée par quelque cité nouvelle. Rien ne fait mieux comprendre la vie des troubadours d'autrefois. Il y a cependant une différence entre Jasmin et cet antique pèlerin, qui quelquefois soufflait la guerre dans les manoirs féodaux, appelait les chevaliers au combat, et plus souvent promenait son heureuse et vagabonde insouciance, chantait le plaisir, charmait les cours du midi par des vers d'amour, par des disputes poétiques sur tous les raffinements de la passion, par le récit d'aventures romanesques. Les temps ont changé ; ce n'est plus dans une cour d'amour que Jasmin peut venir amuser par ses inventions les esprits inoccupés : ces conditions heureuses n'existent plus, et le poète d'aujourd'hui est fils



de son tems. Il ne discute pas quelque point épuisé du gay savoir ; mais, en donnant à sa poésie un but plus sérieux, plus en harmonie avec l'époque, en passionnant le public méridional par l'intérêt de ses vives compositions. Il fait tourner à l'avantage de toutes les misères les sympathies qui l'accueillent. Il y a dans tous ses succès une part pour les pauvres ; c'est la muse qui vient tendre la sébile pour soulager ceux qui ont faim et ceux qui ont soif. Jasmin est, à vrai dire, le troubadour de la charité ; les sommes qui ont été recueillies pour les malheureux avec son secours sont considérables. Croirait-on que par le prestige de son talent il a fait ramasser de quoi bâtir une église dans un pauvre hameau du Périgord qui attendait vainement un bienfait ? L'inspiration servant à élever un temple à la foi religieuse, n'est-ce point la poésie la plus pure mise en action ? Aussi Jasmin est-il recherché et fêté. Ce sont ces motifs qui rendent plus dignes et plus touchantes les ovations dont il est l'objet.

Qu'on ne pense pas cependant que cette vie qui est bien sérieusement la vie d'un homme de nos jours, avec ses accidents, avec sa variété, ait rien enlevé au caractère primitif de Jasmin. Qu'on ne se figure pas voir en lui un héros de soirées à bénéfice ; qu'on ne croie pas que l'habitude du succès ait altéré son heureux naturel. L'auteur de l'Aveugle est resté ce qu'il était, et ce n'est pas sa moindre gloire ; il travaille, il fait des vers, il voyage, va des plus pauvres demeures dans les salons élégants, et c'est toujours le même homme, franc, simple, naïf, plein de saillies étincelantes, sensible comme un enfant, toujours à sa place parce qu'il est toujours naturel. Si, en arrivant à Agen, près de cette voûte de feuillage formée

par des arbres séculaires qui porte le nom du Gravier, vous l'allez voir dans sa boutique, où rien n'est changé, vous pourrez croire que c'est la une ostentation particulière à ceux qui se sont élevés par le génie au-dessus d'une condition obscure, que c'est une scène apprêtée dont le but est de piquer la curiosité par la comparaison de la gloire présente de l'homme avec son humble origine et ses premiers travaux ; il n'en est rien ; en connaissant Jasmin, je ne me figure pas qu'il fut autre, le jour où il allait à Neuilly présenter au roi sa muse gasconne, qu'il n'est habituellement dans son foyer familial. Cela, en vérité, suffisait bien d'ailleurs, car Jasmin, dans son naturel, est plein de délicatesses charmantes ; il a un tact peu commun à l'aide duquel il fait aimer sa pétulance méridionale ; il a une élévation de cœur qui le met au niveau de tous les hasards de la vie. Je ne saurais oublier la joie que ressentait un homme dont le souvenir est aussi cher que sa place fut grande dans la littérature contemporaine, Nodier en écoutant Jasmin, en suivant chacun de ses mouvements, en surprenant les richesses de cette organisation d'élite. Ce qui le frappait, outre les signes incontestables de la poésie, c'était le développement de cette libre nature, c'était l'originalité franche et indélébile de ce caractère plein de saillies imprévues. L'un des premiers, l'auteur de Thérèse Aubert avait deviné de loin et salué le poète dans Jasmin ; il trouvait l'homme au moins aussi étonnant. C'était un sentiment de sollicitude enthousiaste qu'avait conçu Nodier, car son affection même se mêlait de quelques craintes ; il tremblait de voir ces heureux instincts s'atténuer, se corrompre au contact de Paris ; il ignorait encore qu'une des qualités distinctes de Jasmin, dans son

exaltation méridionale, c'est un admirable bon sens qui le guide à travers les écueils où il pourrait se heurter, qui lui révèle très bien notamment que son vrai théâtre est le midi, que son plus beau trône est dans cette humble boutique où son génie s'est formé, où il a vécu où il a rêvé, et dont il a fait l'asile inviolable de sa muse populaire.

S'il fut jamais vrai que le poète s'explique par la connaissance de l'homme, c'est certainement de Jasmin que cela se peut dire. Il n'est pas un de ces traits qu'on peut noter en lui, qu'il ne soit facile de retrouver dans ses vers. Dans cette existence hier malheureuse, aujourd'hui prospère, n'aperçoit-on pas le secret de ce mélange de larmes et de sourire qui distingue sa poésie ? On dirait que cette vie accidentée qu'il mène se reflète dans son talent, qui aime à mettre en action les moindres pensées. Jasmin, est un éminent poète lyrique ; mais une de ses tendances, en même temps, c'est de tout réduire en drame. Certes, peu de morceaux égalent, pour la richesse des couleurs et des sentiments, sa pièce de la Charité (la Caritat) ; on ne m'en voudra pas d'en citer un fragment dans l'original même :

... La grandou de Diou. non luzis enpenado  
Qu'en fan la caritat, dambé soun soureillet,  
De la calourado  
De soun halenado,  
A la terro aymado,  
L'hiver quand a fret ;  
Ou d'une plejado  
De sa foun sacrado,  
L'estiou quand a set !

Que l'homme fasque atal : y'a de penos cruelos  
Que se sarron pertout entremièy dios parets ;  
Qu'angue las derrouqua dins lous crambots estrets ;  
Et qu'aoulot de counta lous astres, las estelos,  
Ah ! que counte aci bas lou noumbre des paourets !

...La grandeur de Dieu ne luit tout entière  
Qu'en faisant la charité, avec son soleil,  
D'une bouffée  
De sa chaude baleine,  
A la terre aimée,  
L'hiver quand elle a froid ;  
Ou d'une ondée  
De sa fontaine sacrée,  
L'été quand elle a soif !  
Que l'homme fasse ainsi ; il y a des peines cruelles  
Qui se cachent partout entre deux murailles ;  
Qu'il aille les déterrer dans leurs chambres étroites,  
Et qu'au lieu de compter les astres, les étoiles,  
Ah ! qu'il compte ici-bas le nombre des pauvres !  
Voyez à côté, cependant, ce petit poème, le Médecin des  
pauvres, dont l'idée n'est point différente. Ici, ce n'est  
plus la riche effusion lyrique, c'est un récit tout simple,  
tout émouvant, c'est un drame sur la charité, sur la  
bienfaisance. Jasmin met en scène un homme qui est la  
providence des pauvres et qui a vécu bien véritablement à  
Agen, — car l'auteur de Françounetto ne fait ainsi le plus  
souvent que poétiser la réalité. Deux jeunes filles se  
rencontrent, l'une gaie, souriante, heureuse, l'autre triste,  
chagrine et les yeux en larmes. Il se trouve que la  
première doit son bonheur au médecin des pauvres, qui a  
ramené la prospérité dans sa famille, tandis que l'autre à

son frère qui meurt dans l'abandon et le dénuement. Toutes deux courent alors vers la maison du bienfaiteur des malheureux ; mais, hélas ! elles ne trouvent, en arrivant, que le convoi funèbre de cet homme ; dont la vie fut consacrée à la charité. Ce n'est là qu'une sèche et courte analyse de ce poème d'un si dramatique intérêt ; il faudrait le lire dans l'original pour en goûter les pures et sérieuses beautés.

Le même naturel, qui se manifesté avec tant de grâce dans la personne de Jasmin, brille au plus haut point dans ses ouvrages. Rien n'est forcé, rien n'est prétentieux ; tout est simple et vrai. C'est sans effort qu'il est poète ; il ne cherche point certes à mêler une inspiration d'emprunt à son inspiration populaire ; il est assez riche sans cela. Qu'on ne lui parle pas de classique ou de romantique : ce sont des mots qu'il ne comprendrait pas, et dont il serait bien capable de rire, tant il est peu respectueux envers cette souveraine logomachie. Son unique conseillère, à lui, c'est la nature. Et ce qui n'est pas moins surprenant, c'est que livré à lui-même, sans aucune étude, n'ayant d'autre guide que son propre instinct, il a poussé l'art jusqu'à la perfection. Nul, mieux que lui, ne mesure la convenance de l'expression ; il n'est pas de poète plus riche et plus concis en même temps ; dans ses œuvres, on trouverait difficilement un mot à ajouter, un mot à retrancher. Chacune de ses compositions est achevée et a ce brillant relief qui est le secret du génie. On peut toujours compter sur la délicatesse du poète dans le développement de ses inventions. Soyez sûr qu'un tact infailible l'avertira au moment où il risquerait de se laisser aller à quelque

peinture vulgaire. Je me souviens des craintes d'un homme de goût en entendant Jasmin lire l'Aveugle de Castelcuillé. La pauvre aveugle qui a tout perdu, qui se débat tristement dans sa nuit éternellement noire, forcée de dire adieu au jour et à l'amour qui est la lumière du cœur, veut assister au mariage de son infidèle fiancé ; elle s'est promis toutefois de ne pas survivre à ce cruel abandon ; et elle cache un couteau sous le mouchoir qui couvre son sein pour aller se tuer dans l'église même. C'était cette scène qui apparaissait comme une redoutable épreuve pour le talent du poète : ce suicide semblait déparer l'ensemble de l'œuvre ; ce couteau allait dénouer l'action comme un mélodrame vulgaire, mais, au moment fatal, ce n'est plus le couteau, c'est la douleur qui tue la jeune fille. Un ange vient. Arracher son âme vierge à ce corps souffrant pour l'emporter au ciel. Mystérieuse et poétique fin où la fatalité, aveugle d'ordinaire, se montre clémente, intelligente, en tranchant des jours qui ne pourraient plus connaître le bonheur ! C'est là le mérite de Jasmin, de multiplier ces scènes touchantes dont l'intérêt reste toujours, élevé et pur.

Il y a dans les œuvres du poète méridional toute une partie, entièrement personnelle qui égale les plus beaux essais, de poésie intime. Jasmin excelle à développer quelque circonstance de sa vie, quelque sentiment qui lui est propre ; c'est un procédé qui lui est commun avec de grands écrivains de notre temps. Cependant sa poésie intime conserve un caractère original ; elle est triste sans amertume, comme elle est railleuse sans méchanceté ; c'est une philosophie douce et consolante qui se répand sur toutes choses, qui repose et qui émeut et fait vibrer

tour à tour toutes les cordes de la nature humaine. On a pu remarquer dans Jasmin, en lisant quelques-unes de ses pièces, un peu du Gaulois Marot ; ce ne serait pas trop dire souvent que de le comparer à Horace, — un Horace populaire qui se peint tout entier avec délices dans ses écrits. Il a surtout du poète romain cet art merveilleux de condenser la pensée de décrire avec précision, sans oublier un seul trait dans ses peintures, et il en a aussi le sentiment. C'est ce qui fait que sa poésie intime à des couleurs et des accents particuliers. Cette portion de ses œuvres commence aux Souvenirs, où revit toute sa jeunesse ; elle se continue dans plusieurs épîtres d'une haute valeur, notamment dans celle à un agriculteur de Toulouse qui lui conseillait de venir faire fortune à Paris. Oh ! que Jasmin est mieux inspiré et qu'il répond victorieusement en faisant un retour sur lui-même ! « . Sitôt, dit-il, qu'on entend dans l'été — ce joli zigo ! ziou ! ziou ! — de la sautillante cigale, — le passereau s'échappe et déserte le nid - où il sentit pousser des plumes à ses ailes. — L'homme sage n'est pas ainsi ; — il aime toujours la vieille maison — où on le berça dans le jeune âge. — Il aime, quand il voit tout verdoyer, — homme fait, d'aller rêver - sur le gazon moelleux qu'il foula tout enfant. »

... L'homme sagé n'es pas atal ;  
Aymo toutjour lou biel oustal  
Oùn lou bresseron al jouyne atgé.  
Aymo, quand bey tout berdeja,  
Home fèy, d'ana saouneja.  
Sul gazoun tout mouflet que traouillèt tout maynatgé.

Une pièce récente de Jasmin et qui n'a reçu encore qu'une demi-publicité est le plus beau fruit peut-être de cette inspiration. Je veux parler d'un morceau adressé à une dame, et intitulé Ma Vigne (Ma Bigno). Le poète agenais n'envisage pas le sujet comme l'eût fait sans doute Anacréon. Qu'on ne s'effraie pas du titre qui sent le caveau, Cette vigne existe bien réellement. Jasmin l'a achetée à Agen avec un peu de cet argent que la poésie a amené dans sa boutique ; et, comme il le dit, sa muse s'est faite ainsi propriétaire, — fazendèro, mot qu'on ne peut rendre. — Elle est bien petite ; il en faudrait cent comme cela pour faire une lieue ; telle qu'elle est pourtant, il la rêva vingt ans ; elle est sa joie ; il compte les arbres, les ceps de vigne, il vante les fruits surtout, et de là il arrive à faire la plus riche description du pays :

... Dins lo nord abès de grandes caouzos,  
De gleizos de palays que mouton haou, bien haou,  
Et lou trabal de l'homme ès may bel chè bous-aou ;  
Mais benès fa quatre ou cinq paouzos  
Sus bors de la Garono ; as bès jours de l'estiou,  
Beyrès que lou trabal de Diou  
En lot n'es tan bel coumo aciou !  
Abèn de rocs bestits en belours que berdejon,  
De planos que toutjour daouregon,  
De coumbos oun bebèn un ayre sanitous ;  
Et quand nous passejan, partout traouillan de flous !  
La campagno à Paris, a bé flous et pelouzo  
Mais és trop grando damo, es tristo, droumillouzo ;  
Aci, milo oustalets rizon sul hors d'un riou ;  
Nostre ciel es rizen, tout s'amuzo, tout biou !  
Dunpey lou mes de may, quand lou bel ten s'atindo,



Penden sies mes dins i'ayre une musico tindo ;  
A milo roussignols cent pastous fan rampeou ;  
Et touts canton l'amou, l'amou qu'es toutjour neou ;  
Bostre gran-opera surprés fayo silenço  
Quand lou jour de la nèy esquisso lou ridèou,  
Et que debat un cièl que s'alumo talèou,  
Escoutat del boun diou, nostre councer coummenço !  
Quas refrins ! quinos bouès ! tenè, sy fan aney ;  
Un canto pel la costo ; un aòtre pel barèy.  
Aquellos mountagnos  
Que tan haoutos soun  
M'empachon de beyre  
Mas amous oun soun,  
Bay cha-bous, mountagnos,  
Plànos, haousa bous,  
Perque posqui beyre  
Oun soun mas amous.

El milo bouès, atal, brounzinan dins lous ayres,  
Ban a trabès lous rideous blus  
Fa rire lous angés lassus ;  
La terro embaoumo lons cantayrès ;  
Lous roussignols, sus brens en flou,  
Canton may fort à qui millou ;  
Tout bay justé, et pourtan digun bat la mesuro ;  
Et per entendé tout, tan que lou councer duro,  
Ma bigno es un sieti d'aounou,  
Car plani de sul tap oun ma groto s'entrouno,  
Sul paradis d'Agen, la coumbo de Berouno.

J'ajoute une traduction, la plus littérale possible :

« ... Dans le Nord, vous avez de grandes choses, — des églises, des palais qui s'élèvent bien haut, et le travail de l'homme est plus beau chez vous ; — mais venez faire quatre ou cinq pauses sur les bords de la Garonne, aux beaux jours de l'été, — vous verrez que le travail de Dieu - nulle part n'est plus beau qu'ici ; — Nous avons des rocs revêtus de velours qui verdoient, — des plaines qui sont toujours dorées, — des combes où nous buvons un air salubre, - et, quand nous nous promenons, partout nous foulons les fleurs. — La campagne, à Paris, a bien des fleurs et des pelouses, — mais elle est trop grande dame ; elle est triste, somnolente. — Ici, mille petites maisons s'égaient sur le bord d'un ruisseau ; — notre ciel est riant, tout s'amuse, tout vit ! — Depuis le mois de mai, quand le beau temps arrive, — pendant six mois dans l'air une musique vibre. — A mille rossignols cent bergers font concurrence, — et tous chantent l'amour, l'amour qui est toujours nouveau. — Votre grand Opéra, surpris, ferait silence, quand le jour de la nuit déchire le rideau, — et que, sous un ciel qui s'enflammée aussitôt, — écouté du bon Dieu, notre concert commence ! — Quels refrains ! quelle voix ! tenez, — l'un chante le long de la côte, l'autre dans les guérets : — Ces montagnes, — qui sont si hautes, — m'empêchent de voir - où sont mes amours. — Baissez-vous, montagnes, — plaines, haussez-vous, — afin que je puisse voir - où sont mes amours. — Et mille voix, ainsi, résonnant dans les airs, — vont, à travers les rideaux bleus, — réjouir les anges là-haut. — La terre embaume les chanteurs ; — les rossignols, sur les branches fleuries, — chantent à qui mieux mieux. — Tout est juste, et pourtant personne ne bat la mesure. — Eh bien ! pour tout entendre, tant que le concert dure, — ma vigne est une

place d'honneur, — car je plane, du haut du tertre où j'ai ma grotte, — sur le paradis d'Agen, le combe de Berouno... »

N'y a-t-il, dans cette poésie, avec des développements nouveaux, quelque chose de semblable à ce tendre sentiment qui faisait dire à Horace : « Ce coin de terre me plaît au-dessus de tous les autres ! » Certes, le pays qui inspire de pareils vers est digne d'être aimé, digne d'être préféré de ceux qui y vivent ; il mérite bien aussi que ceux qui en sont éloignés par le hasard tournent toujours vers lui un regard d'envie et de regret, comme on dit que les Mores chassés de l'Andalousie se souvenaient en rêvant de Grenade, comme la pâle Mignon, dans les brumes du Nord, chantait encore la contrée où les citronniers fleurissent.

Tout ceci ne m'éloigne pas autant qu'on le pourrait croire du nouveau poème de Jasmin ; j'y reviens au contraire naturellement, après avoir résumé les qualités du poète, après avoir essayé de montrer son talent tel qu'il est, tout à tour lyrique et dramatique : c'est ce double caractère qui se retrouve encore dans son nouvel ouvrage. Les Deux Jumeaux (lous dus Bessous) ne sont pas peut-être aussi considérables que Françounetto : le poème compte à peine deux cent cinquante vers ; mais il porte la même empreinte que les compositions antérieures de Jasmin. Dans les proportions que l'auteur lui a données, c'est la même alliance de naturel et d'art ; c'est la même facilité d'invention, le même éclat précis de langage, si l'on peut ainsi parler, et il y a aussi cette variété de tableaux où le poète aime à se jouer. Jasmin, en effet, est un des

hommes dont les œuvres pourraient fournir le plus au pinceau d'un peintre de genre. Il y a un sentiment moral, élevé dans les Deux Jumeaux : c'est la mise en action du dévouement fraternel ; c'est l'histoire de deux existences qui se développent parallèlement, qui, au lieu de se partager le bonheur, sont destinées à se heurter et se sacrifient volontairement l'une à l'autre sans bruit, sans ostentation, sans cette hypocrite vanité de la vertu, mais non sans de secrets déchirements. L'idée au fond, n'est pas neuve, peut-on dire ; les frères ennemis sont une vieille histoire : oui, sans doute ; mais ce qui est moins usé, c'est le spectacle de deux cœurs jeunes, pleins de feu, subitement agités d'une même passion et en qui l'amour ne tue pas l'amitié, qui ne songent pas seulement à se haïr, et, se passant pour ainsi dire la coupe du sacrifice, goûtent l'un après l'autre la volupté amère et douce du dévouement.

Jasmin a dédié les Deux Jumeaux à M. De Salvandy, grand maître des savants, comme il dit. Il a répondu en poète au ministre qui sait honorer les poètes, qui aime à rendre aux lettres ce qu'elles firent pour lui Rien n'est gracieux d'ordinaire comme les dédicaces du rapsode méridional ; c'est comme le prologue du drame. Cette histoire d'amour qu'il va redire, c'est une pauvre vieille qui la lui conta un soir dans sa petite maison, tandis que la feuille tombait en gémissant, et elle lui fit venir les larmes aux yeux. « Aussi bien aujourd'hui, ajoute-t-il, le tomber de la feuille s'harmonise avec les douleurs. »

... Lou tumba de la feillo

S'abarejo dan las doulous.

Le temps est propice donc pour chanter les tristesses ; c'est le moment où la veille est assez longue pour répéter

les ballades, les récits mélancoliques et tendres, et Jasmin n'y manque pas. Le drame des Deux Jumeaux se passe en 1804, comme si le poète s'était plu dans le contraste de la solennité de l'époque et de la naïveté d'une histoire d'amour. Il y a dès le début une fraîcheur qui repose, et qui, certes, rejette l'esprit loin des scènes du couronnement. Il est difficile d'ailleurs de mieux entrer dans son sujet.

Dins uno coumbo ayréjado, poulido  
Touto Claou fido  
De frut, de flous,  
Pret d'uno may de bouno houro abeouzado  
Abion grandit al ben fres de la prado,  
As caous poutous  
Dus frays bessous.

Homes, abion coumo del ten maynatge  
Memo bizatge  
Et memo corp ;  
Soun ressemblens coumo soun dios estelos  
Dios pimparelos  
Dus pimpouns-d'or.

Ebé ! Del co, se semblon may enquero  
Ço q'un atten l'aoutré tabé l'espéro  
Ou l'esperèt.  
Cadun d'es, per soun fray, mouriyo sans regret,  
Des jotz et pes plazes ban sul la mèmo routo ;  
L'un acos l'aoutre en tout : quan nasqueron sans douto  
L'amo de fet  
Quié per un debalèt  
Se partatget !

« Dans une vallée aérée, jolie, — toute farcie - de fruits, de fleurs ; — près d'une mère de bonne heure aveuvée, — avaient grandi au vent frais de la prairie, — aux chauds baiser, — deux frères jumeaux. — Hommes, ils avaient, comme du temps enfant, — même visage - et même corps. — Ils se ressemblent comme font deux étoiles, — deux marguerites, — deux boutons d'or. — Eh bien ! du cœur, ils se ressemblent plus encore. — Ce que l'un attend, l'autre aussi l'espère, — ou l'espéra. — Chacun d'eux, pour son frère, mourrait sans regret ; — pour les jeux, les plaisirs, ils vont sur la même route ; — l'un, c'est l'autre en tout : lorsqu'ils naquirent, sans doute, — l'âme de feu, — qui pour un descendit, — se partagea. »

Ces deux jumeaux, ce sont André et Paul. Leur mère était fière de tant de jeunesse et de beauté, et, tandis que tout le monde se méprenait en les voyant séparément, elle seule pouvait les reconnaître. Je me trompe : il y a quelque chose d'aussi clairvoyant que la sollicitude maternelle, c'est l'amour, lorsqu'il naît dans le cœur d'une jeune fille. André était aussi reconnaissable pour Angéline que pour sa mère. Les cœurs des deux jeunes gens se nouèrent, dit le poète, et il est aisé de deviner tous les ravissements de cette passion naissante et encore enveloppé de mystère ; mais le bonheur est difficile à cacher, surtout, hélas ! lorsque le désespoir doit en résulter pour un autre. Oh ! alors, il se trahit plus vite encore. En voyant l'amour briller dans les regards d'André et d'Angéline, Paul, qui aime aussi la jeune fille ; devient silencieux, triste lui qui nourrissait secrètement l'espoir d'épouser Angéline dès qu'il aurait échappé à la conscription, il voit tout à coup son rêve brisé ; il languit

désormais, il meurt de cette cruelle maladie d'amour ; ses joues pâlissent, sa vie s'éteint. Vainement sa mère pleure, prie, et « de son prier si triste, ainsi que le dit le poète, fait un instant reculer la mort. » Paul, emportant son secret, va périr, lorsque dans la fièvre il laisse échapper un nom, — le nom d'Angeline. Aussitôt l'œil d'André luit d'un feu étrange ; un sourire angélique effleure ses lèvres ; il voit un instant la jeune fille, puis la ramène au chevet de son frère en lui disant : « Frère, guéris, Angéline t'en prie ; regarde-la, tu verras son sourire, elle t'aime de cœur. Toute cette année, chaque jour, n'osant pas te le dire, comme une sœur elle me le disait. » L'agonisant revient à la vie, en effet, il rouvre les yeux à la lumière et retrouve insensiblement la santé. Angéline lui laisse tout croire ; se dévoue, elle aussi, et lui livre sa main, tandis qu'André, la gaieté sur le front et la mort dans l'âme, prend un habit de soldat, et va au-devant de la mitraille, ce qui n'était guère difficile à rencontrer en ce temps-là. C'est ici que finit la première pause. Ce chant, je dois le dire, me paraît le meilleur du poème ; cette action, qui semble si peu de chose, Jasmin l'a rendue saisissante par les traits de passion qu'il y a semés, par les vives couleurs dont il a revêtu ces peintures. Ce drame si simple prend de la grandeur. Le dévouement d'André, payant de son bonheur la vie de son frère, laisse dans le cœur je ne sais quelle émotion généreuse qui le trouble et le satisfait en même temps. L'un des jumeaux a accompli son sacrifice ; pour réaliser la pensée du poète, ce sera bientôt à Paul d'accomplir le sien.

Le second chant des Deux Jumeaux montre André, non pas mort, comme il l'espérait, mais sombre, impassible,

toujours prêt à braver le péril, au milieu des soldats de l'empereur. « En ce temps, dit le poète, l'empereur, qui intronisait la guerre, obscurcissait le nom des plus fameux soldats, faisait plier les rois, bouleversait la terre, et ensuite lui jetait la paix... » André est un des soldats de cette garde immortelle qui était la digne escorte du nouveau triomphateur ; cependant il ne cesse de tourner les yeux vers le village. Blessé, la pensée qui l'occupe encore pendant la nuit qui précède un grand combat, c'est le souvenir d'Angéline, et dans le silence du camp endormi il laisse échapper un chant d'amour en contemplant le ciel avec supplication. C'est un chant pareil à celui des Hirondelles dans Marthe ; mais ici ce sont les étoiles qui sont les confidentes de l'amant :

Estelo  
D'Angelo  
Ses belo  
Aney.  
La ney  
Es claro ;  
La beyras toutaro  
Sul sieti qu'ey fey :  
Perqu'es un crime de lli'escrionure  
Digo-li que toutjour Andrè saguet l'ayma  
Que nou pot l'oublida per bioure,  
Que bay mouri per l'oublida !

Mais s'elo m'oublido  
A peno aouras bis.  
Ma bito escantido ;  
Luts del paradis,



Estelo  
D'Angelo  
Pla belo  
Sayos  
Sé cado tantos  
Toutjour li dizios :  
Andrè nou dibet pas t'escrourè.  
Mais el aoumen saguet ayma :  
Nou pousquet t'oublida per biouré  
Et mourisquet per t'oublida !

« Etoile. — d'Angèle, tu es belle - ce soir. — La nuit - est claire ; — tu la verras tout à l'heure - sur le siège que je lui fis. — Puisque c'est un crime de lui écrire ; — dis-lui que toujours André sut l'aimer, — qu'il ne put l'oublier pour vivre, — qu'il va mourir pour l'oublier !

« Mais, si elle m'oublie, — à peine auras-tu vu - ma vie éteinte ; lumière du paradis, — étoile - d'Angèle. — bien belle tu serais - si chaque soir — toujours tu lui disais : — André ne dut pas t'écrire, — mais lui, au moins sut t'aimer ; — il ne put t'oublier pour vivre, — et il mourut pour t'oublier ! »

On comprend combien une traduction doit donner une faible idée de l'harmonie de ces vers, combien il est impossible de remplacer la mélodie de ce rythme, qui produit la même impression que certaines strophes de M. de Lamartine. — Ainsi chante André tandis que le combat se prépare. Dans sa vallée natale, cependant, que se passe-t-il ? Paul est-il heureux désormais ? Non, « le malheur d'André, le malheur d'Angéline, n'ont pas fait son bonheur. » Trompé d'abord par le sacrifice de la jeune fille, il découvre bientôt la vérité ; son triple

bandeau tombe... et alors il sent quel martyre il a imposé, sans le savoir, à Angéline, à son frère. Paul dit adieu, lui aussi, au village, pour aller mourir à la place d'André. Il arrive assez tôt pour prendre part à la bataille ; il se jette au milieu du feu, et, au moment où il est frappé, Paul retrouve son frère. « Frère ! frère ! qu'as-tu fait ? dit celui-ci. — Mon devoir, il le fallait : depuis un an, tu as pris ma place, et je suis venu prendre la tienne. » Puis il ajoute les mêmes paroles que lui avait autrefois adressées André : « Frère à ton tour, guéris ; Angéline t'en prie ; elle n'est plus ta sœur ; tu verras son sourire ; elle t'aime de cœur. Toute cette année, chaque jour, n'osant pas me le dire, son œil mourant me le disait... » Paul meurt en disant ces mots.

« ... André revint à la triste demeure ; — Angéline pleura... ensuite elle ne pleura plus ; — mais la mère ne put changer comme la jeune femme ; — celle-ci - n'en aimait qu'un, la mère en aimait deux ! »

Jasmin finit son poème par ce derniers vers d'une sensibilité si touchante, qui fait la part de l'éternelle douleur, même à côté des joies renaissantes des deux amans. Il peint en un mot cette plaie inguérissable de la mère qui a perdu un enfant et qui ne veut pas être consolée. Je n'ai point dissimulé que la première partie des Deux Jumeaux me paraissait préférable à la seconde. Ces simples héros se perdent, en effet, dans ces batailles, et il faut un peu de bonne volonté pour qu'ils se retrouvent au milieu de ce choc gigantesque d'hommes et se donnent le dernier baiser fraternel. Il ne m'en coûte pas d'entrer dans ces détails avec Jasmin, parce que je

sais le prix qu'il attache aux remarques sincères, parce que c'est un droit qu'on ses amis d'être jaloux de la perfection de ses œuvres.

Cela dit cependant, on pourrait ajouter que dans ses portions vraiment inattaquables, le poème des Deux Jumeaux décèle encore un progrès, car la constance dans une voie excellente produit par elle-même un incessant progrès. L'esprit y gagne chaque jour plus de sûreté, à mesure qu'on se familiarise avec la nature, on l'aime davantage, on en surprend mieux les secrets, on aperçoit plus clairement ses aspects divers et infinis. L'étude des vrais penchants de l'âme, des éternels sentiments humains, rajeunit sans cesse le talent ; telle est la source féconde de la poésie de Jasmin. Aussi ce vif instinct du vrai lui dicte plus d'une parole qui pourrait avoir de l'autorité, pour tous : « la franche poésie maintenant est comprise et revient, dit-il dans une épître à un de ses compatriotes ; des hommes à grand renom, pour ne ressembler à personne ; du vrai, du naturel franchirent la borne, et le monde entraîné la sauta à pieds joints Mais là-bas, qu'ont-ils trouvé ? Au lieu de feu, de la fumée, une laide et fausse nature, un ciel sans robe bleue, un soleil sans chaleur, de gros épis sans blé et des fleurs sans parfum. — Aussi, voyez la foule ! elle revient dans la bonne route. Ah ! fleurissons-la chaque jour pour qu'elle y vienne plus vite et qu'elle y puisse rester... » C'est en persévérant dans cette route que Jasmin, ainsi que le lui a dit M. de Salvandy en acceptant la dédicace des Deux Jumeaux, ne cessera de nous faire goûter ces délices incomparables d'une poésie harmonieuse qui de l'oreille arrivent si profondément au cœur et à la pensée.

Charles De Mazade

**Revue des Deux Mondes janvier 1854**  
**Jasmin et la poésie populaire**  
**méridionale**

**Charles de Mazade**

I - *Langue française, langue gasconne*, poème de Jasmin

II - *Li Prouvençalo*, poésies provençales recueillies par J. Roumanille

Il y a dans l'histoire des œuvres de l'esprit, à toutes les époques et dans tous les pays, un chapitre auquel Disraéli, le père du spirituel orateur anglais contemporain, a donné un nom, c'est celui des curiosités littéraires : nom plein de charme pour ceux qui aiment à pénétrer tous les secrets du travail des intelligences et du monde de la pensée. Il ne s'applique point exclusivement à tout ce qu'une curiosité érudite et critique peut découvrir de détails obscurs, de dates oubliées, de traits altérés ou méconnus. N'est-ce point le nom le mieux trouvé pour désigner tout un ensemble de recherches, de révélations singulières, de nuances ou de faits piquants, en un mot tout ce qui a l'attrait de l'inattendu et de la nouveauté en dehors des voies battues et explorées ? La civilisation intellectuelle se développe avec une simplicité apparente, en droite ligne, si l'on nous permet ce mot ; elle a ses lois génératrices, ses conditions fixes, son

expression acceptée et saluée, son type unique auquel se rapportent toutes les œuvres et tous les talents dans leur originalité même. Sous cette simplicité cependant, à travers ce triomphe de certaines tendances générales, de certaines influences qui semblent laisser sur tout leur empreinte, voici les manifestations les moins prévues, les faits qui tranchent avec les théories, les diversions mystérieuses de l'inspiration et du talent ; voici les génies qui se réveillent, les langues dépossédées qui font encore écouter leurs accents dans le bruit des langues dont la civilisation a consacré l'usage : variété étrange et puissante, qui se produit, non pour protester essentiellement contre le cours général des choses, non pour reformer le travail des siècles, mais pour montrer comment la vie n'est point aussi simple qu'on le pense parfois, combien au contraire il a en elle d'éléments complexes, — inépuisable aliment de l'esprit d'investigation ! Quel épisode aurait mieux sa place dans cet ordre de curiosités littéraires que l'histoire de ces idiomes populaires qui restent comme l'expression originale et survivante d'un génie local qui ont leur destinée spéciale et leurs traditions, leurs éclipses et leurs caprices de renaissance ? Le génie poétique de l'Angleterre suit cours et se développe de Shakespeare à Milton, de Milton à Pope, de l'Ope à Byron ; mais à côté fleurit dans l'idiome écossais toute une poésie qui commence au roi Jacques, auteur de *l'Église du Christ au milieu de la pelouse* qui s'est réveillée au dernier siècle avec Allan Ramsay, et qui a été continuée de nos jours par Robert Burns. Au près de Goethe et de Schiller, Hebel, l'auteur des *Poésies Alémaniques*, chante la Wiese et décrit les scènes champêtres de l'Oberland badois dans le

dialecte de sa contrée natale. Enfin dans l'éclat même de la poésie française contemporaine ne s'est-il pas produit une sorte de rajeunissement de l'idiome méridional, dont Jasmin reste, sinon la seule, du moins la plus brillante expression ? De toute cette poésie rustique et populaire, on pourrait dire ce que Burns dit d'Allan Ramsay dans son fragment de la *Poésie pastorale* : « Avance, honnête Allan!... tu peins la vieille nature dans tes doux vers calédoniens... C'est dans des vallons de pâquerettes que coule ton ruisseau, où de jolies filles blanchissent leur linge... les amours champêtres sont la nature-même : nul débordement de galimatias ampoulé, nulle idée confuse, mais la douce magie de l'amour!... »

Poésie populaire, poètes populaires ! quel est le vrai sens de ces mots ? quelle application trouvent-ils aujourd'hui ? Notre temps, — et en cela il a offert moins de nouveauté peut-être qu'on ne l'a cru, — notre temps a vu des laboureurs, des forgerons, des bergers, des coiffeurs, — se révéler tout à coup poètes, quelques-uns poètes dans l'acception la plus large et la plus élevée du mot. L'expression de leur génie est-elle cependant ce qu'on peut proprement appeler la poésie populaire ? N'y a-t-il point au contraire une nuance sensible et curieuse à observer ? Dans l'histoire de l'inspiration humaine, le caractère le plus frappant de la poésie populaire, c'est d'être profondément naïve et spontanée; elle jaillit de l'âme d'une race comme une flamme d'un foyer invisible. Sous une forme simple et ingénue, c'est le résumé de l'existence d'un peuple, de ses luttes, de ses malheurs, de ses exaltations, de ses instincts les plus vivaces, de ses sentiments les plus chers. La poésie populaire est commue l'idéalisation de la vie nationale et domestique

par les événements qu'elle raconte, par tout cet ensemble de mœurs, de croyances et d'usages qu'elle reproduit dans des chants répétés au grand jour des réunions publiques ou le soir dans le foyer ; mais comment naît-elle ? quelle est sa manière de se manifester ? Le mystère plane d'habitude sur son origine, presque toujours elle est anonyme, et rien n'est plus difficile que de retrouver le nom de quelqu'un de ces rapsodes qui puisa un jour son inspiration dans la conscience populaire. Sans nul doute, dans leur conception première, ces chants passionnés et simples sont l'œuvre de quelque imagination particulièrement douée ; mais à peine sont-ils nés, l'auteur qui leur a donné la première forme disparaît, la tradition s'en empare, les conserve, les popularise, les propage — jusqu'à ce qu'il vienne un instant où ces fragments recueillis et fixés se trouvent être, en même temps qu'un vaste dépôt poétique, les éléments les plus précieux pour aider à l'intelligence de tout un pays et de toute une époque ; c'est par là que la poésie est vraiment populaire, c'est-à-dire qu'elle est tellement imprégnée de l'esprit et de la vie morale d'une race, qu'elle semblerait dictée par le génie volé de cette race elle-même. Tel est le *Romancero*, épopée de la vie guerrière et chevaleresque de l'Espagne ; tels sont les chants populaires de la Bretagne dans leur dramatique et naïve simplicité. Le même caractère se révèle dans les chants de la Grèce moderne, fragments longtemps dispersés et répétés à Scio, à Samos, dans les solitudes du mont Olympe. En est-il ainsi de l'œuvre nouvelle de ces rapsodes qui peuvent passer à bien des titres pour représenter la poésie populaire contemporaine ? Ils sont du peuple par leur origine, par les habitudes de leur vie, — ce qui ne les

range point heureusement dans ces catégories de poètes ouvriers si singulièrement créées de nos jours, comme s'il y avait de la poésie d'ouvriers et de la poésie d'hommes qui ne sont pas ouvriers. Les scènes qu'ils décrivent, les mœurs qu'ils dépeignent, les sentiments qu'ils expriment le plus souvent sont du peuple ; c'est du peuple encore qu'ils reçoivent leur instrument, leur langue, une langue rustique et imagée. Rien donc ne semblerait leur manquer en apparence ; il y a seulement dans leurs vers quelque chose de plus que dans la poésie populaire : l'empreinte individuelle, la marque de l'homme qui trouve en lui-même les secrets d'un art délicat et recherché. C'est une poésie qui a un nom : elle s'appelle Burns en Écosse, elle s'appelle Jasmin dans le midi de la France. Aussi faut-il bien s'entendre quand on parle de ces aimables inventeurs. Ce qui les caractérise moralement, c'est que, nés dans la condition la plus humble, ils ont pu s'élever jusqu'aux sommets les plus lumineux de l'inspiration. Ce sont des poètes comme tous les poètes dans les langues reçues, quand on considère leur art et les procédés de leur esprit ; ce sont des poètes populaires uniquement par la source où leur imagination va puiser, et par les dialectes dont ils se servent. A ce dernier point de vue surtout, ils sont le phénomène exceptionnel et saisissant de contrées où il y a eu lutte entre divers idiomes, soit par suite de la conquête, soit par suite de la fusion obligée des races, et où le mélange ne s'est point tellement accompli ; que quelque chose du passé ne survive encore et ne cherche à se produire.

Un des faits les plus curieux de notre temps, c'est ce réveil ou cette persistance de certains idiomes, restés populaires, et que rien jusqu'ici n'a pu faire disparaître.



On appelle souvent ces idiomes des patois comme pour leur imprimer un sceau de dérision ou de vulgarité. Ce ne sont nullement des patois dans le sens vulgaire de ce mot, — du moins quelques-uns. Ce sont des langues qui n'ont point eu la fortune pour elles, mais qui ont vécu et qui ont gardé assez de leur sève première pour servir de temps à autre d'instrument à quelque inspiration inattendue. Au milieu du cours éclatant et si différent de la civilisation intellectuelle, pourquoi n'y aurait-il pas un intérêt particulier dans ces éclairs qui jaillissent parfois de l'obscurité où sont tombées ces langues ? Ce n'est pas seulement au point de vue littéraire que cet intérêt peut exister; l'histoire y trouve ses lumières, les plus délicats problèmes en ressortent. Comment ces langues se sont-elles formées, et quelle a été leur destinée ? Par quels mystérieux et intimes rapports se lient-elles au mouvement général de la civilisation ? Que représentent-elles dans l'ordre littéraire aussi bien que dans l'ordre de la politique et de l'histoire ? — Ce qu'elles représentent littérairement ? Elles sont à coup sûr une forme spéciale et distincte d'une certaine inspiration populaire. — Ce qu'elles représentent historiquement ? Débris des idiomes locaux mêlés à la langue latine, l'idiome parlé encore aujourd'hui dans le midi de la France est le dernier témoignage de toute une époque, et cette époque, c'est celle de ce monde intermédiaire auquel on a donné le nom de monde roman.

Si c'est une assertion extrême de supposer qu'il a existé un monde de ce nom complètement constitué, défini et limité, ayant une langue unique, il n'est point douteux du moins qu'il s'est essayé quelque chose dans ce sens. Politiquement autant que littérairement, il y a eu

l'ébauche confuse et vague d'un monde roman qui s'étendait à la Catalogne, à une partie du nord de l'Espagne, à tout un côté de l'Italie, à une grande portion de la France actuelle, et qui avait une langue identique dans le fond, au milieu de la variété même de ses dialectes.

Qu'est-il résulté de ce travail à l'issue du moyen âge, au lendemain du XIII<sup>e</sup> siècle et des luttes des Albigeois, qui mettaient en présence le génie du Nord et cette précoce civilisation méridionale ? Il en est résulté la prépondérance définitive de la langue française et la défaite de cette langue romane, déjà illustrée par la poésie des troubadours. Comprimée dans son essor et dans son développement, elle est restée un ensemble de dialectes ; exilée dans le peuple, elle n'a plus été que la langue de la chaumière, de l'atelier, du paysan, du laboureur, — et, même dans ces conditions populaires, elle n'en a pas moins eu de siècle en siècle ses traditions. Chaque dialecte a eu ses poètes. Pour ne citer que les principaux, — dans la Provence c'est Nicolas Saboly, l'auteur des naïfs et populaires *Noëls provençaux*; dans le Languedoc, au XVII<sup>e</sup> siècle, c'est Goudouli, qui, un peu différent de notre contemporain Jasmin, vendait sa vigne pour boire, et qui n'en a pas moins consacré à la mort d'Henri IV des vers que Malherbe n'égalait point. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans le Béarn, c'est Despourrins; le gracieux et piquant poète pyrénéen. Telle qu'elle a été, avec son passé et les grâces de son premier épanouissement, même en périssant dans sa fleur comme idiome littéraire, cette langue n'a-t-elle point eu son influence ? Elle a communiqué quelque chose de son ingénieux éclat aux poésies modernes, et encore au XVI<sup>e</sup> siècle, Montaigne, en abeille industrielle,

faisait passer dans sa prose si colorée et si nourrie quelques-unes de ses expressions les plus familières, lorsqu'elle n'était déjà plus qu'une langue populaire et rustique.

Qu'on ne croie pas d'ailleurs qu'il ait suffi d'un jour pour décider la lutte entre les deux langues, pour créer cette distinction qui existe aujourd'hui, d'un idiome employé par certaines classes sociales, dans certaines circonstances, dans tous les actes de la vie publique, et d'un idiome parlé uniquement par le peuple ou dans la vie familière. A l'époque du traité des Pyrénées, la langue française était encore une langue étrangère pour toutes les classes dans le Roussillon, et ce n'est qu'à la fin du XVIIe siècle que l'autorité de Louis XIV parvenait à la faire admettre soit dans les actes civils, soit par des prêtres dans les prédications religieuses. Il y a moins de cent ans que les académiciens de Marseille avouaient qu'ils pensaient en provençal. Un des dernières et des plus singulières fortunes de la langue méridionale au siècle passé était la représentation à la cour d'un opéra languedocien : étrange contraste, on en conviendra entre les grâces rustiques de la muse languedocienne et les grâces peu naïves du temps. C'était en 1754 ; l'opéra s'appelait *Daphis et Alcimadure*. Grimm, l'universel chroniqueur des faits littéraires, note dans sa *correspondance* cette représentation et il se livre même à toute une dissertation des plus imprévues. Il se demande ce qui fût arrivé, s'il eût pris fantaisie à Henri IV de transporter la capitale de la France sous le ciel du midi, ce que la langue française eût gagné ou perdu à s'imprégner davantage des émanations de ce ciel et des traditions méridionales, si elle n'eût pas été «plus mesurée, plus

sonore, d'une prosodie plus marquée et par conséquent plus susceptible de musique et de poésie.» Rejetée complètement dans le peuple, pressée de toutes parts par la langue française, considérée tout au plus par moments comme une curiosité, - quelle épreuve plus rude la langue méridionale pouvait-elle avoir encore à subir que la suppression systématique et violente de l'ancienne vie provinciale, l'action de la centralisation moderne, le mélange de toutes les populations françaises accompli d'abord par les guerres de l'empire, puis par la facilité et la promptitude des voyages ? Et cependant il s'est trouvé qu'elle a eu ses poètes contemporains, non seulement dans l'Agenais, où Jasmin s'est révélé le premier, mais dans la Provence, ce foyer le plus ancien et le plus brillant de la poésie romane. Ici même c'est bien plus encore : il y a des grammairiens, des linguistes, des critiques, qui viennent se joindre aux poètes pour chercher à faire revivre le génie familier du pays natal.

Le dialecte gascon, en un mot, a piqué d'émulation le dialecte provençal, et un homme studieux, M. J. Roumanille, a recueilli les vers de ces poètes modernes de la Provence dans *Li Prouvençalo*. Issu du peuple, modeste ouvrier dans une imprimerie d'Avignon, poète lui-même, M. Roumanille semble l'âme de ce mouvement. Comme Saboly il a fait des noëls, dont l'un, les *Deux Pigeons*, s'est rapidement popularisé. Homme de son temps, il a écrit dans un charmant morceau sur les *Crèches* des vers d'une inspiration toute moderne, d'une couleur douce et chrétienne, et les petits poèmes *li Sounjarello*, *la Part dau bon Dieù*, ont eu leur gracieuse fortune dans le Comtat. Esprit intelligent et sérieux, ayant l'amour et le goût du prosélytisme de sa langue, ne

se servant de son talent que pour apaiser, épurer et élever l'âme du peuple, comme il l'a fait dans quelques brochures durant ces années de révolutions, M. Roumanille groupe autour de lui toutes ces muses de bonne volonté dont les œuvres forment *li Prouvençalo*. L'un de ces poètes, M. Aubanel, chante *les Faucheurs* dans une poésie franche et rustique, ou bien il peint avec une sombre énergie *le Neuf Thermidor*, représentant le bourreau lassé et hébété de sang humain et finissant par périr sous son couteau même. Un autre, M. Glaup, est une sorte de Teniers provençal, comme l'appelle M. Saint-René Taillandier dans une sympathique étude sur toute cette poésie. Singulière renaissance, variée dans ses manifestations, issue au fond de la même pensée, qu'elle se produise dans la Provence ou dans l'Agenais, -et-dont le génie de Jasmin reste toujours l'expression la plus vive et la plus connue ! On n'a point oublié les divers morceaux du poète méridional, tous ces fruits d'une inspiration saine et charmante, *l'Aveugle de Castel-Cuillé*, *les Deux Jumeaux*, *la Semaine d'un Fils*, et cet autre poème de *la Vigne*. Jasmin a déjà toute une carrière, il est sorti du demi-jour des renommées locales. Paris a eu plusieurs fois l'occasion de l'entendre, et il n'est point jusqu'aux États-Unis où un talent distingué, M. Longfellow, a traduit un de ses poèmes, *l'Aveugle*. L'Académie enfin, l'Académie française l'a couronné, et cette étrange rencontre de la vivacité méridionale et de la gravité académique, Jasmin l'a célébrée dans des vers, — *Langue française langue gasconne*, - où ce que cette situation avait de piquant va se confondre dans une idéale et spirituelle apothéose des deux langues, qui réussit, je crois bien, à tout donner à l'une et à ne rien

ôter à l'autre. Or comment s'est formée cette nature originale qui tranche si vivement avec notre temps ? L'homme, le poète, l'acteur, l'idiome, tout se mêle, tout se confond et ne fait qu'un dans cette vie qui a bien sa réalité sous le prisme de la poésie et des succès enivrants.

« Vieux, et cassé, l'autre siècle n'avait qu'un couple d'ans à passer sur la terre, quand au recoin d'une vieille rue, dans une maison où plus d'un rat vivait, le jeudi gras, derrière la porte, à l'heure où l'on fait sauter la crêpe, d'un père bossu, d'une mère boiteuse, naquit un enfant, et cet enfant,... c'est moi. » Ainsi parlait -Jasmin il y a vingt ans. Il faut savoir qu'en parlant ainsi, il se vieillissait un peu, — il était jeune ! Toute poésie à part, Jasmin est né en mars 1799. Son père était un pauvre tailleur qui, tout renommé qu'il fût dans l'art des charivaris, n'en professait pas moins l'opinion que l'étoffe d'esprit ne vaut pas une autre étoffe. Sa mère était une bonne femme du peuple. Quant à la maison où il était né et où il grandissait, l'inventaire n'en eût pas été difficile à faire. « Une vieille chambre ouverte aux quatre vents, trois lits en guenille avec six vieux rideaux de toile,... un buffet souvent menacé des recors, quatre ou cinq assiettes recousues, un cruchon, deux jarres fendues,... un établi,... un chandelier tout résineux, un miroir sans cadre et enfumé, attaché au mur avec trois petits clous, quatre chaises défoncées, une besace suspendue, une armoire sans clé..., » voilà ce qu'il y avait dans le ménage, et tout cela pour neuf personnes ! La réalité de cette vie première de Jasmin, rien ne pourrait mieux la peindre que ses Souvenirs, le premier de ses poèmes où il ait été vraiment lui-même. Ce sont les *Souvenirs* qui le montrent enfant gai et déjà songeur par moments, insouciant et

impressionnable à la fois, menant cette simple vie populaire, allant l'été dans les ilots faire sa brassée de bois en chantant la romance, *l'Agneau que tu m'as donné*; l'hiver, allant à la veillée, au milieu des fileuses, à la lumière d'un vieux lampion, entendre « les contes vieux qu'une vieille disait. » Seulement, à côté de chacune de ces allégresses de l'enfance, la misère est là. Une fois, tandis que Jasmin joue avec d'autres enfants et qu'il est roi, roi en chapeau de papier gris, — au milieu de la bande joyeuse tombe un sinistre convoi, c'est celui de son grand-père qu'on porte à l'hôpital. Quel contraste plus vrai, plus naïf et plus émouvant que celui de cet enfant qui est roi et de ce vieillard qui s'en va vers la demeure des pauvres en disant : « C'est là que les Jasmin-meurent- !- » Une autre fois, dans la maison, l'heure du dîner est venue, l'appétit est prêt à coup sûr, mais il n'y a point de pain ; la mère pleine d'angoisses sort tout à coup, revient bientôt avec le pain attendu, et l'enfant attentif s'aperçoit qu'elle n'a plus au doigt son anneau d'épouse. Mais Jasmin a-t-il tout dit dans ses *Souvenirs* ? N'a-t-il point réservé plus d'un de ces épisodes où se peint ce mélange de vivacité et d'attendrissement, et qu'il raconte encore volontiers, — qui ne sont rien par eux-mêmes, et sont tout par l'expression.

Supposez donc que Jasmin a treize ou quatorze ans. Tous les soirs, dans le quartier il court aux réunions des enfants de son âge, et il est le roi de ces réunions; il a appris à lire et à écrire; il raconte des histoires sans que la mémoire lui fasse défaut, et si elle lui manque, il ne continue pas moins l'histoire à sa guise. Il n'est plus enfant déjà pourtant, et il sent s'allumer en lui les

flammes de l'adolescence ; aussi une jeune fille de ces réunions occupe-t-elle une certaine place dans ses rêves naissants. On va vite dans la vie populaire et même ailleurs, et bientôt entre les deux enfants il n'est question de rien moins que de se marier. Mais quoi ! la jeune fille est riche, c'est-à-dire que sa mère fait un petit commerce, et elle est la demoiselle du quartier. En attendant, les beaux soirs passent. Un seul jour de la semaine, Jasmin manque d'habitude aux réunions familiales. Ces absences suffisent pour éveiller les soupçons, surtout de la jeune fille, et on décide de surveiller et de surprendre le délinquant. On le suit en effet un soir tandis qu'il se hâte dans un quartier voisin; il tombe tout à coup au milieu de la troupe bruyante qui s'empare de lui, et que voit-on glisser de dessous son habit, à la clarté de la lune? Un morceau de pain. Toute la troupe aussitôt se tait. On s'aperçoit qu'il y a là quelque mystère de pauvreté et d'aumône; la jeune fille elle-même rougit. C'est qu'en effet tous les vendredis l'enfant allait, la nuit venue, frapper à la porte de deux sœurs du quartier, *las Martinos* — il a conservé leur nom, — pour recevoir le pain de la charité. « Le vendredi, dit naïvement Jasmin, était un jour néfaste pour moi. C'était un vendredi que mon grand-père mourut à l'hôpital ; c'était le vendredi que je voyais toujours pleurer ma mère ; c'était toujours le vendredi que finissait notre miche, et que le pain nous manquait. » Aussi, avec la vivacité d'un souvenir personnel; a-t-il stigmatisé ce vendredi dans *la Semaine d'un fils*, ne faisant en cela, sans s'en douter, que mettre plus de fidélité dans l'expression des mœurs et des traditions populaires.



Toujours est-il que c'est au sortir de ces scènes que Jasmin devenait bien et dûment coiffeur, — garçon coiffeur toutefois d'abord, — pour finir par avoir sa boutique où allait se lever pour lui une nouvelle vie éclairée de poésie et de bien-être. Franchissez quelques années maintenant : Ce n'est plus l'enfant pauvre allant recevoir, la nuit, le pain de la charité. Partout il est reçu avec éclat; les villes le fêtent et lui envoient des couronnes ou-des coupes d'or ; il aide à bâtir des églises ; il a la renommée pour lui. Et cependant c'est toujours la même nature vive et mobile, passionnée et ardente, mêlant la gaieté et l'émotion, le sel gaulois et l'attendrissement, raffinée sans doute par une sorte d'éducation spontanée, mais restant avec ses saillies, avec ce premier fonds populaire ; et tirant une originalité nouvelle du contraste perpétuel du passé et du présent. Il y a quelques années, dans une réception que lui faisait une ville voisine d'Agen, Aiguillon, son premier souvenir fut qu'un jour, aux approches de sa première communion, vers 1811, il n'avait pas de souliers. On demanda un commissionnaire pour porter une lettre à Aiguillon, au prix de quatre francs; c'était le prix de ses souliers. Il partit aussitôt gaiement, et peu avant d'arriver, il s'arrêta sur le bord d'un fossé pour manger son morceau de pain et boire un peu de l'eau limpide et fraîche qui coulait du rocher. Or c'était justement l'endroit où, trente ans plus tard, on venait le recevoir, et la bouffée de la jeunesse revenait d'elle-même à son imagination.

Ainsi s'est formée et développée cette nature, apprenant au spectacle de la misère de son enfance à se contenter d'une médiocrité facile, et au spectacle de son heureuse fortune, à ne point mettre dans la misère un levain de

haine et d'envie, — restant populaire en élevant sa condition, et prodigue d'elle-même jusqu'à l'enthousiasme.

Ainsi s'est formé l'homme; mais comment s'est formé le poète ?

La poésie, en réalité, chez Jasmin n'est autre chose que l'émanation de cette vie pleine de contrastes ; elle en reproduit l'originalité intime, la saveur, les accidents, les nuances fugitives, qu'elle fond dans une expression nouvelle. Tout vit, tout agit dans la poésie de Jasmin ; il n'est point une idée, il n'est point une impression qui ne devienne un drame. Dans ce drame à mille scènes, les tableaux se succèdent, les souvenirs parlent, la réalité populaire s'éclaire d'un jour idéal, l'émotion palpite, la gaieté éclate, et la langue se plie à tous les mouvements de cette pensée flexible et colorée qui n'est jamais plus inventive que dans les détails. Seulement est-ce donc que Jasmin est arrivé tout d'un coup à cette expression des choses morales et des choses naturelles ? Le premier obstacle pour lui était la langue même, dont il a depuis fait un si délicat usage. Quand il a senti s'éveiller le souffle de la poésie, qu'était cette langue ? Elle n'était plus écrite depuis deux siècles; c'était en quelque sorte un idiome flottant, sans règles dans le peuple, exposé au sort de tous les idiomes qu'une culture incessante n'entretient plus. D'un côté il semblait que ce qu'elle eut de mieux à faire, c'était de se rapprocher de notre langue; de l'autre, elle ne semblait plus propre qu'à exprimer certaines jovialités populaires. Elle était entre deux dangers, celui de se dénaturer et celui de se corrompre encore davantage ; elle risquait de devenir française à demi ou de rester uniquement la langue des privautés et des

grivoiseries du peuple. De là une phase singulière pour un poète comme Jasmin, - phase où il devait nécessairement sentir les influences du milieu dans lequel il vivait ! Puis un jour il s'est dit qu'autour de lui on souffrait, on sentait, on aimait, et que ces émotions, ces souffrances, ces déchirements avaient, eux aussi, leur expression dont on ne se rendait pas compte, mais qui n'en était pas moins vraie et éloquente dans sa simplicité, sans être ni française ni vulgaire.

Là était pour l'auteur de *l'Aveugle* toute une révélation; il était sur la voie d'une poésie simple, naturelle et vivante. Lui-même n'a-t-il pas laissé percer quelque Chose de se mystérieux travail intérieur ? « En 1834, disait-il, un incendie éclata de nuit dans Agen. Un jeune enfant du peuple bien doué, mais qu'une demi-éducation avait rendu maniéré, fut témoin d'une scène déchirante, et comme nous arrivions sur les lieux, quelques amis et moi, palpitant et plein d'émotion encore, il nous la raconta. Je ne l'oublierai de ma vie; il nous fit frémir..., il nous fit pleurer... C'était Corneille ! c'était Talma ! Je parlai de cette métamorphose le lendemain dans des familles intelligentes ; on le pria de raconter le fait... Mais la fièvre de l'émotion s'était éteinte ; il fut phraseur, maniéré... Alors je compris que dans nos moments d'émotion et de fièvre, parlant et agissant, nous étions tous laconiques et éloquents, pleins de verve et d'action, vrais poètes enfin *lorsque nous n'y songions pas*, et je compris aussi qu'une muse pouvait, à force de patience et de travail, arriver à être tout cela *en y songeant...-»* Si l'on veut connaître le vrai mérite, la véritable originalité de Jasmin, c'est d'avoir pressenti le secret de cette éloquence naturelle, c'est d'avoir épuré sa langue des imitations françaises et des

vulgarités en l'élevant jusqu'à exprimer, sans cesser d'être elle-même, les émotions les plus douces et les plus vives de âme humaine. C'est ce qui fait la différence entre les morceaux de Jasmin écrits dans les premiers temps de 1825 à 1835, — le *Trois, mai, le Charivari*, — et cette tradition de gracieux poèmes qui a son point de départ dans les *Souvenirs* et qui s'est continuée par *l'Aveugle de Castel-Cuillé* (1836), *Françonnetto* (1840), *Marthe* (1845), *les Deux Jumeaux* (1846), *la Semaine d'un Fils* (1849). — Après cela, à bout d'explications, demanderez-vous à Jasmin comment il s'est senti réellement poète, à quelle époque il a commencé de faire des vers? Il vous répondra : « Je n'en sais rien, je ne me souviens pas d'avoir commencé. » Merveilleuse manière d'exprimer ce qu'il y a de spontané, d'insaisissable dans cette éclosion du sentiment poétique ! On peut bien dire quand tel poème, quand tels vers ont été écrits ou ont vu le jour; mais l'inspiration elle-même ! Il en est de la poésie comme de l'amour. Qui a pu noter jamais le moment où la flamme naît dans le cœur, où l'inspiration s'allume dans l'imagination ? S'il en était autrement, ce ne serait point la poésie, ce ne serait point l'amour; ce serait la versification, qui est à la poésie ce que la galanterie est à l'amour.

Quand nous disons qu'au moment où Jasmin commençait de se produire dans le midi, sa langue n'était plus écrite, et était par conséquent d'autant plus difficile à fixer de nouveau comme langue poétique, cet abandon même n'a-t-il pas contribué à développer un des côtés les plus saillants de cette souple et vive organisation ? Jasmin, on le sait, n'invente pas seulement ses poèmes, il les joue, c'est-à-dire il les récite avec un accent singulier

qui va parfois jusqu'au pathétique. Qu'on voie là un souvenir des troubadours, il y a quelque chose de bien plus réel, il y a un trait curieux, un détail caractéristique de plus à l'origine. Jasmin venait de faire une romance langoureuse et tendre,— *Me cal mourir,— Il me faut mourir*, -qui avait eu du retentissement dans le midi ; mais ce n'était qu'une édition orale encore. Peu après, il récite un autre petit morceau dans une réunion, et le journal d'Agen insère le morceau. Que fait alors le poète? Le soir, il va rôder autour d'une maison voisine où il savait qu'on recevait le journal, et il se pose haletant sur le seuil, prêt à jouir de son triomphe. Mais, ô déception ! dès qu'on arrive au morceau, l'un déclare que c'est du latin ; à ce mot, un érudit, se réveillant en sursaut, s'empare de la feuille et constate l'authenticité d'un incompréhensible patois. Le poète n'y tient plus et il entre, — c'était chez un horloger, — sous le spécieux prétexte de demander l'heure pour régler sa montre, bien que la montre, hélas ! fût parfaitement absente.

On lui donne volontiers l'heure et on le questionne sur cette énigme. Jasmin ne se fit pas prier, on le comprend : il lut les vers et il intéressa. « Mais dit-il j'avais saisi le défaut de ma cuirasse, la difficulté de la lecture. Il fallait apprendre au public à lire du patois qu'il n'avait jamais lu, et commencer par le lire moi-même adroitement et dramatiquement. » Ce soir-là, Jasmin courut tous les lieux où il savait qu'était le journal, cafés et boutiques. Partout il se présentait sous un prétexte aussi plausible que celui de demander l'heure : chez le marchand, il venait acheter; chez le cafetier, il demandait de l'eau-de-vie qu'il n'aimait pas. Ce fut une soirée ruineuse, mais partout il avait fait comprendre ses vers. « Ainsi j'ai fait,

dit-il, pendant cinq années, toutes les fois que le journal publiait quelques-uns de mes vers.- »

De là est né pour Jasmin ce besoin de lire lui-même. Là est la source de cette-fièvre d'action qui surprend quelquefois. Le théâtre s'est agrandi pour lui : de la boutique et des cafés il est passé dans les salons, dans les réunions immenses, et tout d'abord il a commencé par mettre sa muse au service de toutes les œuvres de bienfaisance : puis il est devenu le héros obligé de toutes les fêtes d'un caractère en quelque sorte national ou public. Que Béziers érige une statue à Riquet, Jasmin est là pour chanter en vers énergiques et sobres celui qui créa le canal du Midi ; que la ville d'Alby élève un monument semblable à Lapérouse, Jasmin arrive encore et est reçu au milieu des ovations. Ce ne sont point du reste des lectures à huis clos : c'est souvent en présence de trois ou quatre mille personnes que le poète comparât. A Toulouse, il s'est trouvé au milieu de réunions considérables d'ouvriers ; il-lui est même arrivé de dire ses vers en plein air, dans une prairie. Et à mesure que le théâtre s'agrandissait pour le poète, à mesure que lui-même il avait à se multiplier pour concourir à toutes les œuvres, sur tous les points, à Toulouse, à Bordeaux, à Bayonne, à Tarbes, à Pau, dans tout le midi, il redoublait aussi de verve et de ressources pour captiver un auditoire qui variait avec les villes, — si bien que cette représentation est devenue un des éléments de sa nature. Il aime, quand il est dans un salon, à combiner son auditoire, à disposer la scène, à graduer les effets; il a son espèce de trépied sibyllin. A peine sa récitation commence-t-elle, ses traits accentués s'animent, sa physionomie méridionale, caractérisée et mobile, telle

qu'on la peut voir reproduite, se transforme et réfléchit toutes les impressions, la gaieté et les larmes. Il est tellement pénétré, qu'il s'émeut, il se passionne, il s'enthousiasme lui-même et est tout prêt à s'applaudir. Chacune de ses pièces a son histoire, sa légende, et le commentaire égale la fable. C'est ainsi que l'acteur se mêle au poète chez Jasmin. Il fait de sa poésie tout un drame dont il est à la fois le héros, l'inventeur et le premier admirateur, car pourquoi ne point dire aussi que Jasmin aime le doux aiguillon des sympathies ? Quelque enivrants cependant que soient-ces succès de l'homme accoutumé à être toujours en scène, de l'acteur, Jasmin est trop intelligent pour ne pas savoir que s'il n'était que cela, il ne serait qu'un objet de curiosité, et que les plus réels comme les plus durables succès sont ailleurs. Ils sont dans les vraies, sérieuses et justes émotions qu'éveille une poésie sincère et touchante. Or ces émotions ne s'expriment pas toujours avec bruit; c'est le cœur qui les sent, c'est l'esprit qui les goûte. Il y a beaucoup de mélodrames vulgaires qui ont fait pleurer plus que ne fit jamais pleurer une ode d'Horace sur la fuite du temps, et l'ode du poète latin n'en reste pas moins avec son charme immortel. C'est à ce genre de succès que l'auteur de la Vigne doit, non pas prétendre aujourd'hui, puisqu'il y est arrivé plus d'une fois, mais tenir, — parce que seuls ils naissent de l'esprit et du cœur satisfaits. Ce que nous voulons dire, c'est que si l'acteur est rare chez Jasmin, il ne doit jamais éclipser le poète, qui est plus rare encore.

Ce qui distingue profondément Jasmin comme poète, c'est qu'avec un idiome populaire qu'il s'efforce même de ramener à sa simplicité et à sa naïveté premières, il est

arrivé à un art savant et délicat. Avec un instrument pour ainsi dire borné et restreint, il est parvenu à exprimer des vérités universelles de l'âme humaine. Soit, qu'il raconte la passion pure et malheureuse de *l'Aveugle* et de *Marthe*, soit qu'il peigne la coquetterie, bientôt prise elle-même d'amour, dans *Françounetto*, ou le double sacrifice de deux frères qui s'immolent l'un à l'autre leur amour et leur vie, comme dans les *Deux Jumeaux*, soit enfin que dans ses épîtres ou dans ses morceaux familiers il fasse vibrer les cordes les plus intimes du cœur, et laisse respirer le parfum du jeune âge ou de la plus aimable sagesse, le côté humain, vrai, se fait sentir dans *Jasmin*. Presque toujours il prend une donnée empruntée à la réalité populaire, et cette donnée se développe à travers une succession de tableaux brefs et rapides, de peintures saisissantes, de traits descriptifs, de scènes rustiques finement observées, comme celles du pain bénit ou des dévideuses dans *Françounetto*. Le fait d'une jeune fille idiote, — *innocente*, selon le mot naïf du peuple, — que tout le monde a connue à Agen, à qui les enfants criaient : *Marthe, un soldat!* ou dont on disait : *Marthe sort, elle doit avoir faim !*, — ce fait seul est une inspiration à l'inventeur méridional, et l'aide à reconstruire tout un poème de sacrifice, d'abnégation et de passion.

Qu'est-ce donc que cette jeune fille idiote ? Quel est le mystère de cette folie, de cette *innocence* qui lui fait ouvrir de grands yeux vagues à la raillerie des enfants impitoyables ? C'est en 1798. Tout s'agite, tout est en mouvement dans une petite ville que baigne le flot clair et rapide du Lot : c'est le jour du tirage au sort. Parmi les jeunes gens, combien devront quitter la maison paternelle ! Parmi les jeunes filles, combien se



demandent avec anxiété si elles vont garder ou perdre à tout jamais peut-être leur fiancé ! L'une d'elles surtout, la plus gracieuse et la plus belle, «*damette* parmi les paysannes,» Marthe, attend, le cœur serré, dans sa maisonnette cachée sous les ormeaux ; elle se dit qu'elle mourra si son fiancé Jacques lui est enlevé. Une de ses compagnes, Annette, vient la trouver. Autant Marthe est sérieusement inquiète et émue, autant Annette reste souriante et vive. « Va, dit-elle, j'aime Joseph : s'il part, je pourrai m'affliger, je pourrai laisser tomber quelques larmes ; mais tout en l'aimant, je l'attendrai sans mourir. Nul garçon ne meurt pour une fille. Ce n'est que trop vrai : *personne ne perd plus que celui qui s'en va!* » Et en attendant, les deux jeunes filles se mirent à tirer les cartes avec une curiosité naïve et croissante. Tout annonce d'abord joie et bonheur, lorsque survient comme un mauvais présage une fatale dame de pique. Au moment même, le tambour bat, le cœur des jeunes filles se gonfle. Le sort a prononcé : qui a-t-il épargné ? Le fiancé d'Annette, Joseph, est parmi les favorisés. Jacques au contraire, le fiancé de Marthe, a pris le numéro 3 ; il est conscrit, il faut qu'il parte. Jacques, il est vrai, n'a ni père, ni mère, Marthe est son seul lieu, mais ce lien est puissant pour lui, et en partant, il promet à sa fiancée, si la guerre l'épargne, de revenir se consacrer à elle. Ainsi s'ouvre le poème. Annette est la jeune fille légère qui prend facilement la vie, Marthe est le cœur sérieux et passionné qui d'avance se sent atteint du Mal de l'absence et peut-être de l'abandon, — Jacques est le jeune homme qui voit devant lui se lever l'inconnu et qui s'en va avec une fidélité à garder.

Un peu de temps se passe, et Jacques n'écrit point; on n'a rien su de lui. Le mois de mai-revient embaumer le pays, et il trouve Marthe indifférente à ses premiers rayons, déjà frappée de ce mal de l'absence qu'elle pressentait. Les hirondelles qui viennent faire leur nid sous le toit de la jeune fille n'éveillent plus sur ses lèvres qu'un chant mélancolique et doux: « Les hirondelles sont revenues, je vois mes deux au nid là-haut; on ne les a pas séparées, elles, comme nous deux. Elles descendent, les voici, je les ai presque dans la main. Qu'elles sont luisantes et jolies ! Elles ont toujours au cou le ruban que Jacques y attacha pour ma fête, l'an passé, quand elles venaient becqueter dans nos mains unies les moucherons d'or que nous choisissions ». La pauvre Marthe dépérit, la fièvre use son corps, si bien que tout le monde s'apitoie sur elle et que le curé du village la recommande aux prières de tous, — lorsqu'un matin un vieil oncle qui a surpris son secret lui dit un mot à l'oreille : aussitôt Marthe est sauvée, le feu rentre dans son œil terni, « son sang court et se rafraîchi sous sa blanche peau. » Elle veut travailler. Marthe se fait marchande, et comme elle est attrayante et bonne, chacun veut acheter chez elle. Elle a un autre amour désormais, l'amour de l'argent, du gain. Pourquoi donc Marthe a-t-elle cet amour de l'argent ? C'est qu'avec ce qu'elle gagnera et ce que lui a promis son vieil oncle, elle espère arriver à racheter Jacques. Déjà elle est tout près du but quand un autre malheur survient : l'oncle meurt, et Marthe est de nouveau livrée à elle-même; mais alors elle vend tout, sa maison, sa boutique, ses meubles, pour arriver à réaliser la somme nécessaire, et quand elle a tout vendu, elle s'en va : « Tenez, dit le poète, regardez-la! Joyeuse et couverte de deuil, elle semble, en quittant sa

petite maison, l'ange de la douleur qui reprend sa volée vers le bonheur qui vient de lui sourire un peu. » Marthe, en effet, avec le produit de tout ce qu'elle a vendu, va chez le curé du village pour le prier de rechercher Jacques et de lui envoyer l'argent qui doit le ramener vers celle qui l'aime. Une fois son œuvre de dévouement accomplie, la jeune fille se sent plus à l'aise : elle n'a plus un riche trousseau, de tout ce qu'elle avait il ne lui reste plus rien, — rien « qu'un escabeau, un dé, un étui, un rouet. » Il faut qu'elle travaille obstinément pour vivre. Elle est heureuse pourtant, et « sa pensée tresse autant de jours sans nuages que sa bobine prend de tirées de laine, que son aiguille fait de points. » Elle n'a plus qu'à attendre Jacques. Déjà le jour est fixé, c'est un dimanche que Jacques doit arriver. Il revient en effet, mais il n'a point deviné l'origine de cet argent qui a servi à le rendre libre, et en outre il est accompagné d'une autre femme. « Quelle est donc cette femme ? dit le curé d'une voix forte. — La mienne... Je suis marié, » répond Jacques honteux, baissant la tête comme un criminel et n'osant regarder Marthe. -- Quant à la pauvre Marthe, elle ne soupire pas, elle ne se plaint pas, seulement elle pousse un cri, puis tout à coup elle fixe sur Jacques un regard étrange et doux, et elle rit comme une folle. « Hélas! ajoute le poète, elle ne pouvait plus rire autrement. » Voilà la tragédie de l'amour dans un cœur simple.

*Marthe* peut donner une idée de ce genre d'invention créé par le poète méridional. Ce ne sont point de vastes conceptions taillées dans des blocs gigantesques, et Jasmin lui-même n'en a pas la prétention. Comment définit-il ses poèmes ? « Une statuette, dit-il. Au premier plan, deux yeux, une bouche, deux bras, deux mains : rien

de plus, rien de moins. Au second plan, un cœur palpitant et les quatre artères que l'on voit battre, donnant à l'œuvre le mouvement et la vie; puis dans le fond les mille petites veines qui parfois se laissent voir et toujours se laissant deviner.... » Il s'ensuit que dans ces proportions le poète ne peut mettre rien de trop, nul détail inutile. Là où d'autres décriraient une scène d'amour dans tout ce qu'elle a de plus poignant, il la laisse entrevoir et la peint en un vers mystérieux : «Un orage d'amour sur eux avait passé ! » Mais dans tout cela, ce qui circule, c'est la vie, de même que dans les œuvres d'une inspiration toute personnelle c'est un souffle de poésie douce, ingénieuse et humaine. C'est par cet ensemble de qualités que Jasmin est un poète à la fois populaire et élevé comme l'Écossais Burns.

Jasmin et Burns se ressemblent par leur origine ; tous deux ils se sont servis d'un dialecte populaire, ils ont un même instinct des conditions sérieuses de l'art, leur poésie est vraie et humaine; mais que de contrastes encore plus frappants entre ces deux hommes ! Toute la différence du ciel de la race, de la nationalité éclate dans leur inspiration, dans leur existence et dans leur génie. Voyez ces deux hommes en effet : tout a souri à Jasmin, la vie et la poésie, l'idéal et le réel. Ce n'est pas que le succès soit venu tout seul, mais il l'a trouvé en le cherchant, et avec la renommée facile le bien-être et l'inspiration de tous les jours. Jasmin a connu la pauvreté, il n'a pas connu le malheur, ce malheur qui s'attache à un homme pour déranger tous ses plans et contrarier tous ses rêves. C'est peut-être l'homme le plus heureux qui existe, — heureux de tout et de rien, heureux

de son coin de terre, de ses fruits, de ses vers, fils de son imagination facile. Aussi sa poésie se ressent-elle de ce bonheur : même quand elle peint les luttes du cœur et de la passion, elle émeut sans attrister, elle touche sans laisser de traces douloureuses, elle laisse toujours apercevoir quelque coin de ce ciel souriant et éclatant. C'est la poésie d'une nature heureuse. Que manquerait-il à Jasmin ayant la considération, le succès, le bien-être, sans compter ce don merveilleux de tout voir sous le prisme de son imagination ? Il n'en est pas de même de ce pauvre Burns, qui n'eut jamais de chances dans sa vie. Qu'y a-t-il de surprenant qu'il ait trouvé parfois des accents plus déchirants pour peindre ce qu'il sentait si bien ? Fils d'un fermier de l'Ayr, il prend sa part du rude travail de famille. Doué d'une organisation ardente, il aime une jeune fille et devient père avant de pouvoir nourrir son enfant, avant même de pouvoir épouser celle qu'il aime. Puis, quand il l'a épousée, le dénuement n'en subsisté pas moins ; il prend une ferme, et comme les spéculations ne sont point son fait, il a encore la chance contre lui, et le voilà en fin de compte réduit à un petit emploi de jaugeur. Par malheur encore Burns aimait un peu trop quelquefois la taverne et le whisky. Le seul éclair de sa vie, c'est le premier succès de ses vers, et ses vers sont comme sa vie. Le poète chante les femmes et le whisky, il chante la pauvre brebis Mailie ; mais son inspiration devient la voix même du génie écossais quand il chante la *Calédonie*, quand dans le *Samedi soir dans la chaumière* il peint la veillée rustique où les paysans prient en lisant la Bible et répétant ensemble : « o Écosse, mon cher sol natal, puissent longtemps tes robustes enfants, adonnés aux travaux rustiques, jouir de la santé,

de la paix et du doux contentement» Il y a ici évidemment une inspiration bien différente de celle du poète méridional, et qui semble jaillir de l'âme populaire de l'Écosse comme la ballade de *Jean grain d'orge*.

Et Burns, lui aussi, avait eu à passer par tous ces pièges qui se retrouvent souvent dans la vie de tout poète du peuple. Il s'était rendu à Édimbourg, où on l'appelait *l'Ossian de la plaine*. Là, les écrivains les plus renommés l'avaient attiré à leurs banquets. Les salons des grands se le disputaient; les lords admiraient l'originalité de ses saillies, et les fières ladies s'émerveillaient de sa naïve éloquence. La duchesse de Gordon, l'invitant à souper, prenait son bras pour aller à table. « Il fut fêté, adulé et caressé, » dit l'historien littéraire Allan Cuninghame. Burns resta près d'un an à Édimbourg : il n'était plus déjà la nouveauté, on avait cessé de l'admirer. Le plus sage était celui qui lui avait dit dès le premier jour : « Retournez au village, retrouvez vos sillons et vos prairies, et sauvez votre indépendance. » Et de fait, qu'iraient chercher ces poètes populaires sur un autre théâtre ? qu'y trouveraient-ils qui ne leur fût étranger : monde, habitudes, préoccupations ? Leur génie a besoin de l'atmosphère natale avec laquelle il s'accorde et par laquelle il s'explique. C'est ce que Jasmin sentait si bien, lorsqu'un jour, avec un rare bon sens, il demandait à quelqu'un de l'aider de bonnes raisons, pour résister à des amis enthousiastes qui lui donnaient des conseils en *grand* et l'engageaient à venir se faire éditer à Paris : « Dites-moi, ajoutait-il, qu'il faut que cela parte d'Agen comme nos prunes. »

Il y a dans Jasmin et dans Burns, si différents sous d'autres rapports, un trait essentiel commun : c'est que,

poètes du peuple, ils n'ont ni l'un ni l'autre cherché à peindre les côtés haineux et vulgaires du peuple. Il semble aujourd'hui que pour être un poète populaire il faille envenimer les plaies du peuple, irriter sa misère, enflammer son envie, renouveler avec lui la tentation satanique, en le mettant au plus haut sommet et en lui disant : Tout ce que tu vois est à toi ! — Et à quoi arrive-t-on ainsi ? A mettre en vers des déclamations toujours les mêmes, les éternels lieux communs de l'esprit de révolution. Ce n'est point là le caractère des poètes vraiment populaires, tels qu'ils peuvent exister de notre temps. Ceux-là peignent le peuple dans sa vie simple et rude, dans ses labeurs, dans ses joies comme dans ses souffrances; ils pénètrent dans son âme non pour lui souffler la colère, mais pour l'épurer et l'aider à garder « à l'abri du mal sa belle page blanche, » selon le mot de l'auteur de *l'Aveugle*. La langue de Jasmin d'ailleurs heureusement ne se prêterait guère aux destructions, elle qui se flatte de son ancienneté et qui y tient: Des souvenirs de sa pauvreté et de sa condition première, le poète méridional n'a tiré qu'une inspiration sympathique et généreuse, disant aux pauvres : Voyez la charité du riche ! et aux riches: Secourez ceux qui souffrent; « la grande couvée des pauvres se réveille le rire à la bouche quand elle s'endort sans avoir faim ! » Aussi, quant à lui, est-il toujours prêt à partir au premier appel pour concourir à cette œuvre. Il n'est point de ville où il n'ait élevé la voix pour les pauvres, et il y a vingt ans déjà que cette vie dure : charité active, ingénieuse, qui jette une sorte de lumière morale sur ses pérégrinations.

Un jour, le curé d'une petite paroisse du Périgord, du village de Vergt, voit son église tomber en ruines, le souci

du bon pasteur est de savoir comment il la relèvera. L'idée lui vient d'appeler Jasmin à son aide, et tous deux aussitôt ils commencent leur pèlerinage; ils parcourent le midi, s'arrêtant dans chaque ville, le poète récitant ses vers, *le Prêtre sans église, l'Eglise qui tremble, L'Eglise découverte* ; — le prêtre quêtant à la suite du poète. Bientôt cependant le but est à demi atteint, une église nouvelle s'élève et le jour où elle doit être bénite en présence de six évêques, de trois cents prêtres, et de toutes les populations des environs, qu'arrive-t-il ? Au moment où l'un des prélats va prêcher sur l'infinité de Dieu, il entend milles morceaux de Jasmin, le *Prêtre sans église*, et en entendant ces vers touchants, il laisse de côté le sujet de son choix pour prendre l'idée que vient de lui suggérer le poète. Une autre fois, c'est en 1846, l'hiver sévit, la misère est grande et universelle; partout on redoute les cruels emportements de la faim, mauvaise conseillère. Jasmin part encore et se multiplie, tendant la main en faveur des malheureux, fortifiant le pauvre dans son honnêteté, éveillant de tous côtés la charité féconde, et exprimant cette pensée de conciliation généreuse dans une de ses pièces les plus remarquables, *Riche et Pauvre ou les Prophètes menteurs*. Il suffit de rappeler ces scènes singulières et touchantes qui se renouvellent tous les jours.

En aidant à construire des églises et en faisant de la bienfaisance une muse, Jasmin est vraiment un poète populaire dans le sens moderne et élevé de ce mot, parce qu'il exprime le sentiment religieux des masses et qu'il contribue à ôter à la misère du peuple son aiguillon, — la haine. Si c'est là, dans la réalité, un des épisodes les plus touchants de la vie de Jasmin, littérairement il a été pour



lui la source de toute une poésie du sentiment le plus rare. Tout ce qu'il a écrit sur la charité sous les formes les plus diverses composerait une sorte de poème de la pitié et de l'attendrissement humain. C'est une inspiration qui renaît d'elle-même. Il y a quelques mois encore, en accourant à Bordeaux pour coopérer à l'œuvre de Saint-Vincent-de-Paul, l'auteur de Marthe ne trouvait-il pas des accents nouveaux ? « Quand sur le bateau siffleur (sisclayre) je descendais comme un éclair, disait-il, à ses balancements, je pensais : Ma muse est vieille dans Bordeaux, et pour plaire il faut être nouveau ! — Cette noire pensée, aussitôt mon arrivée tint longtemps au sol ma muse enchaînée. — Il se fit nuit, devant moi je voyais se remuer au sommet de Saint-Michel une superbe étoile (Lugra). Tout d'un coup cette étoile se détache, et, perçant la brume, vient droit à moi tout enflammée. Elle se déploie, grandit, prend un corps, un visage; de loin c'était un joli enfant, de près c'est une femme au cœur riche en pitié - je la connais,- qu'elle est belle ! c'est la charité ! ... Enflamme-toi, me dit la vierge affectueuse, etc. » Et la vierge finit en lui disant : « Qui m'est utile est toujours neuf. » — C'est là, pour un poète comme Jasmin, la meilleure et la plus sûre manière de se mêler aux choses de notre temps. Toute autre politique est trop sujette aux déceptions et a souvent des pièges déguisés sous les fleurs, s'il y a des fleurs dans la politique. Au milieu des fluctuations d'un temps comme le nôtre, où les spectacles se sont si fréquemment renouvelés, qu'irait faire la poésie de chercher à suivre les événements, de se transformer avec eux ? Et s'il est en elle par hasard quelque mystérieux souvenir, quelque attache première, c'est encore par une dignité naturelle qu'elle peut honorer

le mieux qui la protège. On ne saurait mieux définir, en un mot, ce devoir délicat et élevé de la poésie que ne le faisait un jour Jasmin en disant qu'on pouvait comme homme aider plusieurs gouvernements à faire le bien, qu'on ne pouvait *dignement* comme poète en chanter qu'un. Tout est là.

Quand donc l'Académie française, par une dernière distinction, a couronné l'auteur de la Charité et de Marthe après tant de succès obtenus par lui dans son Midi, qui est son domaine et son royaume, a-t-elle fait une chose si surprenante et si insolite ? Si l'Académie eût eu à couronner un morceau de poésie dans la langue de Racine ou un morceau d'éloquence dans la langue de Bossuet et de Pascal, la langue gasconne eût été sans doute un lauréat un peu imprévu. A quoi s'adressait en réalité la couronne académique ? A l'influence bienfaisante, à l'action utile et moralisatrice d'une œuvre, d'une poésie. Cette influence heureuse, cette action juste et efficace, Jasmin ne la résume-t-il pas sous une forme originale dans sa vie comme dans ses ouvrages ? Il chante, il est vrai, dans la langue gasconne: n'est-ce point cependant la langue de tout un peuple ? Et ne pourrait-on même ici ajouter une observation ? Il y a dans notre pays de nombreuses populations qui appartiennent à la France par l'âme, mais enfin dont la langue n'est point la langue de la France. Il n'y aurait nulle exagération à dire que beaucoup l'entendent à peine; un plus grand nombre ne s'en sert point usuellement et la réserve pour les fêtes caractérisées, si l'on nous passe le mot. Il s'ensuit que c'est dans leur langue que pensent ces populations : il y a un naturel accord entre leur idiome et leurs travaux, leurs

peines, leurs joies, leur manière de vivre et de sentir. La poésie française la plus éclatante, la plus morale risquera peut-être de rester sans effet parce qu'elle leur sera trop étrangère. La poésie de Jasmin, par la nature de son inspiration, par le caractère de son dialecte comme par ses délicatesses savantes, n'a-t-elle point au contraire le double mérite de pouvoir en même temps éveiller les émotions les plus saines dans l'âme de ces populations et leur faire goûter quelques-uns des charmes de la vie de l'esprit, contribuer à leur éducation morale et à leur éducation intellectuelle, —de telle sorte que le prix académique se trouverait avoir un sens doublement utile? Ce qu'il y avait de piquant et d'inattendu dans cette entrevue de la muse méridionale et de l'Académie de Richelieu, le poète, on le pense, n'a point tardé à le chanter dans des vers sur *la langue française et la langue gasconne*. --« Gerbe choisie, gerbe grainée et-fleurie n'aura jamais pour vous assez de blé ni de parfum; mais avec des fleurs et des rameaux on paie une partie, — amour, reconnaissance font le reste.» Ainsi parle Jasmin dans une spirituelle dédicace à M. Villemain, en envoyant ses vers « aux quarante noms fameux dont le vôtre est l'aîné, » dit-il. La première pensée du poète ne devait-elle pas être en effet pour M. Villemain, qui avait salué en lui, « non plus l'écho retrouvé des anciennes chansons du Languedoc, » mais « la voix même, la voix vivante de son enfance et de son peuple... sous une forme agrandie ? » Il y a du reste dans un tel sujet, au mille de l'effusion personnelle, un côté élevé qui ne saurait échapper au poète et qui se dégage naturellement, on va le voir.

## LANGUE FRANÇAISE; LANGUE GASCONNE

« Quel bruit dans Agen se répand ? Quel bourdonnement dans la prairie ? La muse des champs baptisée par les quarante savants de Paris ! o mon berceau, d'un concert fête mon oreille; rossignol, chante fort; bourdonne fort, abeille; Garonne, fais résonner ton flot riant et pur, — des ormeaux du Gravier je dépasse la cime, non de gloire, mais de bonheur.

« Un jour, au matin de ma vie, à l'heure où la joie nous quitte, je songeais seulet; un ange vint vers moi, il était fleuri de chèvrefeuille, et d'une voix flûtée, il me dit affectueusement : - L'honneur du Midi t'y convie, chante, fais reluire notre langue obscurcie. Cette langue qui te plaît a quitté le château, le palais, mais elle garde la maison; la petite famille. Qu'elle peigne la joie et les larmes : dans le peuple, elle deviendra plus jolie encore. Elle embaumera toute l'année comme le mois de mai. La langue de Paris, — du trône où tant elle brille, — un jour baptisera son génie qui renait. Langue de fleurs, de miel, ne doit mourir jamais; — des troubadours elle est la fille et d'Henri IV elle est la mère.

« Il se tut, et aussitôt dans mon cœur je sentis le baiser de la muse, et mon sang s'alluma, et le cri d'amour que je poussai se trouva être un refrain qui au loin retentit. — Et depuis trente ans, partout, l'âme fiévreuse, — j'ai dit la pauvreté joyeuse; pour l'église j'ai toujours brûlé mon grain d'encens, et troubadour du peuple, attristé ou riant, de Toulouse à Bordeaux, de Marseille à Toulouse, j'ai chanté langueur amoureuse, joie, chagrin et tristesse. J'ai peint dans l'été nos champs pleins de fruits (*frutejaires*), étincelière (*bouluguero*) de travailleurs. — Quand sur eux du malheur pleuvait le nuage, — je les disais

souffrants,- mais jamais menaçants. — Ma muse toute de miel n'effraya personne. — Aussi, dans mes chansons qui embaumaient les airs, le riche de ma langue respira le parfum.

« Ainsi la muse en pastourelle plut mieux qu'autrefois quand elle était demoiselle. Ainsi elle put glaner dans le monde touché les fleurs d'or d'honneur qui étoilent son front. - Paris même a mes chansonnettes se souvint des musettes; il écouta, fêta la muse des guérets, — et sans trop écouter le bruit des trompettes, ma muse alla chanter jusques dans le palais du roi. - Oh! certes alors je compris que l'ange que j'avais vu, et que depuis plus je ne revis, était prophète en me parlant. — Pourtant il ne l'était pas tout à fait encore. — Après le roi de la patrie, — il me fallait, pour avoir un triomphe complet, *les quarante rois de l'esprit et de la poésie*. Je les cherchais des yeux, surpris, à demi couronné, — je criais pour qu'ils m'entendissent. — Hélas ! dans Paris il fallait qu'ils ne fussent pas, — autour de moi il n'en vint aucun. — Sans doute ils étaient sur la *sainte montagne*, ils moissonnaient des lauriers nouveaux... ou peut-être pour le moment, redevenus simples mortels, ils se promenaient tous dans la verte campagne !

« Mais aujourd'hui quel bruit se répand ! quel bourdonnement dans la prairie ! La muse des champs baptisée par les quarante savants de Paris ! o mon berceau, d'un concert fête mon oreille; rossignol, chante fort; bourdonne fort, abeille; Garonne, fais résonner ton flot riant et pur; des ormeaux du Gravier je dépasse la cime, non de gloire, mais de bonheur !

« Maintenant de ce bonheur tous les rameaux fleurissent; le dernier les vaut tous, aussi je m'en pavane ; nos vieux

parchemins du Midi reluisent. — Cela est signé... timbré, par les princes du savoir. — Reine à la bouche d'or, langue française aimée, langue si fine, si habile, glorifie toi dans ta bonté, il est beau de caresser qui l'on a détrôné, — surtout quand dans son berceau celle qui perd la partie, toute vieille, demeure et gracieuse et jolie, et en cela ma langue a le double rameau. — Elle joue de l'orgue en parlant ; pour ses chanteurs elle a des milliers de mots doux et sonores (*tindinayres*) qui peignent tout à fait le tableau — Toi tu es riche aussi, bien plus qu'elle peut être ; — mais les reines qui nous maîtrisent, pétries de richesses, empruntent plus d'une fois. Or, quand tu voudras chanter, si tu cherchais un mot un de ces mots qui *musiquent*, notre langue est à toi, prends-le-lui, elle peut te donner sans s'appauvrir. — Dans mille ans, elle mourra peut-être à forte d'âge... En attendant, s'il le fallait, tu pourrais prendre d'avance un peu de l'héritage ; notre langue s'y prêterait, car si elle est gasconne par le langage, elle est toute française par le cœur. Son honneur, tu l'as fait tien, et ta gloire est la sienne.

« Son vieil honneur qui brille par éclairs, hélas ! dans les prés riants n'a qu'un ciel qui s'étoile ; mais ta gloire aux yeux voyants depuis trois cents ans, a l'éclat de l'or (*daourejo*), et trônant sur les changements, elle a toujours malgré l'envie ses *quarante* soleils luisants. — Sous le temps qui chemine aussitôt que l'un s'éteint, un autre naît et s'illumine et glorieusement luit et l'œil fixé sur Paris aveuvé de poésie, tout un monde à ta magie s'allume et se réchauffe — C'est plus : ta pensée hardie, dans l'univers répandue, fait cacher le mensonge, éclairer maisons et palais. Les méchants rentrent dans l'ombre,

les deux mondes se réunissent, et les canons s'éteignent, et les peuples deviennent frères.

« Langue du ciel, langue aimée, ton triomphe est béni. Sauve la terre mise à mal, *adroitis* l'âme et l'esprit, grandis les choses nouvelles sans mettre en morceaux ce qui est vieux, devine dans les étoiles les mille secrets du ciel — fais naviguer dans les airs, fais voler l'homme sur la mer; fais les peuples *voisineurs* avec tes chemins de fer; guéris toutes les misères, fais partout primer la croix; apaise les colères et fais le bonheur de tous, — comme tu as fait celui de ma muse.

« Alors, en te bénissant, je trouverai ma double excuse à répéter plus fort encore mon refrain : — o mon berceau, d'un concert fête mon oreille; rossignol, chante fort; bourdonne fort, abeille; Garonne, fais résonner ton flot riant et pur, Des ormeaux du Gravier je dépasse la cime, car le bonheur de tous vient tripler mon bonheur! »

C'est ainsi, c'est avec ce mélange de grâce caustique, de vues ingénieuses et de poésie, que Jasmin fait la part de tout et résout, quant à lui, cet étrange problème de la destinée ou de la simultanéité des deux langues. A l'une il donne tout, comme nous le disions, sans rien ôter à l'autre. La langue française est la reine, la dominatrice, la sympathique conquérante des esprits; la langue gasconne a pour elle la petite maison, la petite famille, la prairie, le labour. La première a l'avenir, la seconde a le passé. A chacun son théâtre et son rôle. Et au milieu de tout cela, si l'Académie devient un composé de « quarante soleils » dans le langage de la muse gasconne, c'est que, bien entendu, elle représente tout ce que la France a d'éloquence et de poésie, le génie français en un mot, — ce

génie que le poète salue en finissant dans des vers qu'il faudrait pouvoir lire dans l'original pour saisir l'incomparable mélodie dont s'enveloppe une pensée pleine d'élévation :

Lengo del ciel, lengo aymado  
Toun trioumphe es benezit !  
Saoubo la terro empenado ;  
Adretis l'amo et l'esprit;  
Grandis las caousos noubelos  
Sans brigaille ço qu'es biel ;  
Debino dins las Estelos "  
Lous milo secrets del ciel !

Ceux qui trouvent que ce n'est là que du français traduit n'ont point remarqué tous ces mots qui abondent dans la poésie de Jasmin, *brounzina*, bourdonner, - *tindinayres*, sonores, et...ce mot de *bouluguero*, étincelière, foyer d'étincelles, — appliqué aux champs où fourmillent les travailleurs pendant l'été. Mais quoi encore !-et les statuts académiques, dira-t-on, et le scandale de couronner du patois, et la loi progressive et humanitaire ! Qu'aurez-vous à répondre à ceux qui vous opposeront la civilisation, le progrès, l'unité française ? Rien sans doute, si ce n'est qu'il est des esprits toujours prêts à tomber dans ce piège singulier de remuer les plus grosses questions à propos des choses les plus délicates et les plus légères, et de vouloir enfermer un rayon de soleil dans leur alambic. Pourquoi irions-nous imiter ces braves patriotes qui revenant de Bretagne, peu après 1830, s'indignaient de n'y avoir trouvé qu'un inintelligible patois, et adressaient des pétitions au gouvernement pour le supplier très humblement « de répandre dans ces



malheureuses contrées la langue de Voltaire et de Rousseau? » Oui, que le génie français accomplisse son destin ! qu'il redresse l'âme et l'esprit, comme le dit le poète! qu'il réunisse les peuples! Mais tâchons de ne point faire de l'unité un amalgame, du mouvement des peuples une confusion, de la communauté de leur vie et de leurs intérêts une promiscuité où disparaissent toutes les physionomies, toutes les originalités locales. Assez d'atteintes sont portées à la loi qui fait de la variété une des conditions des choses humaines. Si les chemins de fer traversent nos campagnes,— de même qu'ils sont bien forcés de respecter le ciel et le caractère indélébile de la nature, pourquoi ne laisseraient-ils pas vivre les populations avec leurs mœurs, leurs usages, leurs traditions, leur langue même, qui a bien aussi sa poésie parfois ? « Otez-lui sa misère et laissez-lui sa langue ! » disait Jasmin, il y a dix ans, en parlant du peuple. Tout ce qu'on pourrait ajouter, aujourd'hui n'égalerait pas ce vers simple et d'une si morale élévation adressé au génie français : « Grandis les choses nouvelles sans briser ce qui est vieux ! »

S'il est juste d'ailleurs de laisser place à ces diversités intellectuelles dont la poésie méridionale n'est qu'un exemple, il est aussi plus d'un écueil à éviter pour ces poètes eux-mêmes écrivant dans une langue qu'ils sont en quelque sorte obligés de se créer. Cèdent-ils à une simple « fantaisie d'artistes, » comme le disait récemment l'un d'eux au sujet d'une réunion de poètes provençaux ? Alors ce ne serait plus qu'un travail artificiel, un archaïsme d'un genre particulier. Il ne faudrait pas moins se garder d'attribuer un sens trop général, trop scientifique pour ainsi dire, à cette efflorescence actuelle de l'esprit

méridional. C'est là peut-être le danger de la pensée qu'a eue M. Roumanille d'arriver à une sorte d'unité de langue. L'auteur de *li Prouvençalo* cède à une illusion; il croit qu'avec de la bonne volonté on crée une unité de langue, même l'unité d'orthographe. La réalité est que la seule manière de se produire pour cette poésie, la seule manière d'avoir encore sa saveur et sa grâce, c'est de prendre la langue telle qu'elle est, avec sa variété de dialectes, et d'en faire l'expression sincère de la vie et des mœurs du peuple qui la parle. En un mot, s'il n'y a point de recette pour faire revivre scientifiquement une langue il n'y a qu'une inspiration rare pour retrouver ses ressources, pour faire briller encore sur son déclin le rayon de la jeunesse, pour lui arracher le secret de toute une poésie nouvelle, émanation charmante du génie local au milieu des invincibles développements de la civilisation universelle. Ainsi a fait Jasmin. Né de ce réveil contemporain des génies locaux et populaires, parvenu à une renommée exceptionnelle par le privilège d'une nature merveilleuse, le premier aujourd'hui en France de ceux qui peuvent passer pour les interprètes poétiques du peuple dans une langue du peuple, —qu'il se montre encore, comme il s'est montré en tant d'occasions, heureux des bonheurs faciles de l'homme et du poète, s'honorant à la fois par l'emploi de sa vie et de son talent, et exprimant sous une forme originale et piquante ce que le Midi a de plus spontané et de plus vif.

## **Revue des Deux Mondes 1850** **DE LA DEMOCRATIE EN LITTERATURE.**

I. — Les Mystères du Peuple par M. Eugène Sue.

II. — Etudes sur les Hommes et les Mœurs au XIXe siècle, par M. Ph. Chasles.

Nous sommes engagés, chacun en a le sentiment invincible, dans une de ces épreuves du feu d'où il faut que le génie de la civilisation sorte épuré et rajeuni, s'il ne doit y manifester sa corruption et s'y consumer. Et ce qui la caractérise, ce n'est point seulement cette contrainte où s'est trouvée une société, qui croyait à son avenir, de se mettre sous la sauvegarde de la force, d'aller camper tout entière, la main sur le mousquet, à la lueur des étoiles, incertaine du lendemain ; c'est bien plutôt la profonde subversion morale qui prépare le tragique enchaînement de ces convulsions extérieures ; c'est le désordre effréné des esprits, l'égarement des âmes, l'altération des sentiments et des idées ; c'est cette immense plaie de l'anarchie enfin, que l'incertitude entretient et envenime, qui s'aggrave par sa durée même, et finirait, en se prolongeant, par livrer un peuple usé à la fatalité des éruptions périodiques. Dans ce bilan de nos misères et de nos anxiétés, ne faut-il point compter aussi cet état compliqué où sont tombées les lettres elles-mêmes, état d'incohérence et de décomposition où elles se débattent, attendant un peu d'air salubre qui ne vient pas ? Oui, pour tout homme qui réfléchit, cette défaillance du principe intellectuel est un des éléments de la crise que nous traversons à grand'peine ; mieux encore, elle

l'exprime, elle en est l'image. Je n'énoncerai point une vérité nouvelle en rappelant quelle intime connexité existe entre le développement de la pensée littéraire et le développement social, de telle sorte que tout ce qui se produit dans la littérature, — progrès, stagnation, excès hideux ou décadence, — est l'infaillible indice de ce qui fermente au cœur même de la société. Appliquez cette vérité à notre temps : deux ans sont passés depuis que le tourbillon d'un jour d'hiver nous a livrés à l'inconnu ; — où avez-vous pu signaler quelque'une de ces manifestations spontanées et éclatantes qui rendent témoignage d'une vitalité nouvelle ? Fécondité de l'art, vivacité de goût, puissance saine de l'imagination, vigueur ou élégance de la raison virile, — tous ces signes d'une société cultivée et heureuse, qui nous les rendra, qui les fera de nouveau surgir à notre horizon ? qui rendra la certitude et le courage aux esprits qui les ont perdus ? où sont les talents qui, attendaient ce jour pour naître ? C'est un des spectacles les plus saisissants qui puissent, s'offrir à la clairvoyance humaine.

Une révolution surgit : ce n'est point la confiance orgueilleuse en elle-même qui lui manque, sans doute vous le croyez ; elle va produire ses orateurs, ses écrivains, ses poètes, comme une émanation propre de son génie ; elle va engendrer des caractères et des talents, comme tous les mouvements, profonds et justes. Détrompez-vous ! ce qu'elle traîne au grand jour de la scène populaire, c'est l'impuissance arrogante et querelleuse, la médiocrité jalouse, la sottise venimeuse qui se plaît au chaos pour y régner ; c'est un composé de caractères déprimés et d'esprits malfaisants ou vulgaires, occupés à rechercher dans les curiosités révolutionnaires

du passé quel personnage ils rajeuniront, quelle figure visible ils devront prendre. Elle va recruter un à un, sous nos yeux, les chevaliers errants du paradoxe littéraire, usés déjà dans cette démagogie anticipée qu'ils avaient introduite dans l'art. Incompréhensible régime de stérilité malade, d'indigence furieuse, de passions basses plutôt que profondes, d'inventions niaises et de langage barbare! Que peut prouver cette manifeste impuissance de l'esprit révolutionnaire depuis deux ans? C'est qu'il faut bien, apparemment, qu'il porte en lui quelque chose qui flétrisse la nature morale, la nature intellectuelle; c'est qu'il faut bien que, dans l'atmosphère créée par lui, il y ait quelque chose d'incompatible avec le développement régulier et sain des facultés humaines puisque les intelligences s'y énervent, s'y dissipent ou s'y abrutissent. Et quels sont aujourd'hui, au contraire, les hommes qui nous apparaissent comme les dépositaires de la pensée et de l'éloquence dans notre pays, qui grandissent même sous notre regard? Ne sont-ce pas ceux qui luttent contre cette domination, qui s'en font les glorieux rebelles, et signalent chaque jour, avec l'indignation de l'honnêteté révoltée, les progrès de l'envahissement révolutionnaire dans l'ordre politique, comme dans l'ordre moral, comme dans l'ordre littéraire? L'intérêt profond et actuel de l'heure où nous vivons, c'est de savoir comment le vrai, le bien et le juste auront raison de cette conjuration du sophisme, des idées perverses et des passions serviles, par quelle série de combats ces éléments, qui sont l'âme même de la civilisation, retrouveront leur action naturelle et légitime au sein de la société pour la vivifier. Ce sont là les véritables opprimés de l'esprit révolutionnaire. Ils ont été

vaincus en février surtout ; ils l'ont été bien avant. Ils ont été vaincus le jour où, par une pente insensible, la certitude et la foi morale, l'idée du respect, le sentiment élevé et simple du devoir et même ce culte du beau, charme ineffable et sévère des natures d'élite, ont commencé de s'effacer devant je ne sais quel idéal amoindri, je ne sais quels stimulants grossiers, je pesais quelle interprétation matérialiste de la vie humaine, enseignant à l'homme qu'il n'a que des droits, préconisant la divinité du bien-être et la légitimité du succès. Et qu'on suive maintenant cette altération des notions supérieures, ce désastre des vérités sociales dans leurs conséquences positives, palpables, contemporaines. Ah ! je voudrais qu'il se trouvât un de Maistre pour rudoyer un peu les optimismes de toutes les nuances et de toutes les sectes, pour gourmander les infatuations de notre temps en les ramenant impérieusement à la réalité qui nous opprime. À ceux qui disent : *Nous élevons l'édifice des destinées nouvelles !* la réalité répond par l'accumulation des ruines ; à ceux qui disent : *Nous poursuivons le bonheur, nous aspirons à son règne !* elle répond par la misère, par la tristesse qui envahit les âmes, par une sorte d'abâtardissement même dans ce qui nous reste de jouissances ; à ceux qui disent : *Nous émancipons l'esprit humain, nous lui rendons le sceptre, nous le mettons en possession de la puissance !* elle répond par l'appauvrissement du génie intellectuel, par le morcellement des facultés littéraires, par la dépression intérieure du talent. Extrême et douloureuse situation pour des hommes que celle où ils se sentent ainsi frappés dans tout ce qui les fait vivre, dans leur foi sociale ébranlée, dans leurs intérêts qui n'ont plus de

sauvegarde, dans leur pensée obscurcie qui ne sait plus où les conduire, dans leur imagination qui ne peut plus même arriver à les charmer, et qui s'amuse à les corrompre !

Quel est, en littérature, ce mal inconnu qui se traduit chez le plus grand nombre en dépravation, en inconsistance, en frivolité ambitieuse, en spéculations éhontées, qui s'insinue parfois jusque dans les meilleurs esprits et les abaisse, et dont la trace se laisse apercevoir dans les applications les plus sérieuses de la pensée ? C'est une question d'un ardent intérêt, soulevée dans un livre récent de M. Philarète Charles. *Les Études sur les hommes et les mœurs au XIXe siècle* sont une vive analyse des tendances contemporaines. L'auteur y jette un coup d'œil scrutateur sur les mille nuances intellectuelles, et morales de son siècle. Observateur singulier, qui, comme dernier trait caractéristique, n'est point sans porter lui-même l'empreinte de quelques-unes de ces influences qu'il décrit, et sans laisser apparaître quelques-uns de ces faibles pour lesquels il a une ironie qui ne porte pas toujours où il voudrait et, qui s'égaré quelquefois ailleurs qu'il ne pense ! Le mérite de M. Charles, c'est de travailler à mettre à nu les origines de ce mal mystérieux dont je signalais l'existence dans la littérature, et qui s'est révélé sous tant d'aspects différents. Les uns l'ont nommé l'industrialisme ; d'autres y ont vu surtout l'ardeur brutale du scepticisme moral ; chaque difformité, chaque déviation a été observée. L'ensemble de ces vices littéraires contemporains ne s'éclaire-t-il point aujourd'hui, à vos yeux, d'un nouveau jour ? n'y reconnaissez-vous pas les faces diverses d'un mal unique, plus profondément inhérent à la condition

générale de notre temps : le despotisme dissolvant et corrompateur d'une fausse idée démocratique ?

La démocratie est la loi invincible du XIXe siècle, dit-on, elle pénètre notre société par tous ses pores, elle triomphe même des barrières qu'on lui oppose. Soit : le fait frappe assez tous les regards. Il est seulement à craindre qu'elle ne triomphe avant de posséder cette règle idéale, ce frein puissant, cette pensée supérieure destinée à féconder son action. La démocratie elle-même le sent bien lorsqu'elle se met à la recherche d'un ressort nouveau, d'un idéal nouveau qu'elle ne peut trouver, et, en attendant, ce qui apparaît d'elle, comme l'éclair d'une lumière lugubre, c'est une passion furieuse et aveugle de nivellement ; une énergie effrayante et malheureusement victorieuse de dissolution ; elle abaisse et elle décompose ; elle déploie la force destructive d'un élément révolutionnaire, et rien de plus. Mesurez son action dans la politique : elle a fait voler en poussière les méthodes éprouvées, les combinaisons de la maturité humaine ; elle a dissous les idées et les traditions, et de cette poussière des traditions et des grandes idées politiques, vous voyez ce qui naît : la réhabilitation du vice et de la passion famélique, la haine distillée, en doctrine, la théorie de l'anarchie, la déprédation et la promiscuité érigées en système, — tout ce qui a fait frémir et reculer l'humanité, en se levant devant elle comme une vision sinistre dans ses heures de crise ! Observez les mœurs à leur tour : là aussi, ne sentez-vous point vivre et agir la même fureur inexorable de décomposition ? La démocratie a dissous les mœurs, à proprement parler, par la puissance de l'envie et de la jalousie qu'elle a fait germer entre les



hommes, entre les classes, en énervant l'esprit de famille au profit de je ne sais quel sentiment d'une communauté supérieure, et même qu'elle émousse et éteint l'esprit national au profit de je ne sais quel cosmopolitisme humanitaire. En jetant cette confusion funeste dans les mœurs, sait-on ce qu'elle a détruit ? Elle a détruit la base même où s'appuient les caractères, le milieu où ils se forment, où ils se retrempe sans cesse et où ils peuvent contracter quelque originalité et quelque grandeur. Il est resté cette vie contemporaine sans profondeur et sans fixité, asservie au fait, brisée et dispersée au vent des surexcitations quotidiennes ; théâtre mobile où se promènent des fantômes, où s'agitent de quasi-hommes publics, de quasi-orateurs, de quasi-tribuns, occupés à envelopper la société, désarmée et surprise, dans les réseaux de leurs habiletés frauduleuses ! Et, dans le domaine intellectuel, quelle condition inévitable et impossible la démocratie a-t-elle faite à la pensée littéraire ? Celle de vivre et sans la spontanéité individuelle, qui périt dans la déification absolue du nombre, sans la conscience, cette portion morale de l'homme, opprimée et étouffée sous la domination énervante d'un matérialisme qui éteint une à une toutes les inclinations supérieures, sans le goût, cette vertu délicate de l'esprit, qui subit la dépression commune et disparaît dans le naufrage de toutes les distinctions ! Là, comme dans la politique, comme dans les mœurs, si vous jugez de haut ; vous verrez l'esprit de démocratie par une action incessante, souvent furtive et inavouée, briser les liens de la discipline intellectuelle, émanciper les ambitions illégitimes, affaiblir l'autorité de l'idéal, scinder les facultés humaines, isoler l'imagination de la

conscience, dissoudre, en un mot, dans leur source même, l'inspiration et la moralité littéraires, et préparer ce régime sans nom de vulgarités ou d'excès, de violences et de défections, dont nous sommes les témoins attristés. Cherchez bien, calculez et pesez toutes les causes qui expliquent à vos yeux l'affaissement contemporain ; il n'en est point qui ne se rattache à celle-ci : le développement inintelligent et brutal, dans les idées comme dans les faits, d'une fausse notion de démocratie. C'est la raison d'être de cet esprit d'impuissance et d'avortement qui plane tristement sur notre époque. Comprenez-vous maintenant comment il se fait que ce mouvement de février, dernière et gigantesque explosion de l'instinct démocratique livré à lui-même, n'ait produit ni une grande idée, ni un caractère éminent, ni une œuvre littéraire digne d'être remarquée ; pourquoi il n'a donné le jour qu'à des destructeurs, des sophistes et des incapables, sans doute pour vérifier le mot rajeuni par M. Proudhon : « Les bêtes elles-mêmes ont parlé ; » pourquoi aussi, dans les lettres, il n'a fait naître rien de saillant, rien de victorieux, et est réduit encore aujourd'hui à trouver sa plus fidèle expression dans des œuvres telles que le livre nouveau de M. Sue les Mystères du Peuple ; — où je ne sais ce qui est le plus absent, de l'originalité, de la droiture morale ou du goût !

Serrons de plus près, si l'on veut, ces symptômes intellectuels de notre temps, en les rapprochant de leur source. Que résulte-t-il, en effet, pour la littérature, de ces conditions nouvelles issues d'une malfaisante idée démocratique ? La première conséquence visible, c'est que l'instinct du beau, la cession du vrai, le respect des choses sacrées de l'esprit, ne dominent plus et ne

fécondent plus la vie intellectuelle. La pensée et l'imagination cessent d'avoir la conscience de leur but idéal et de leur moralité si elles n'ont plus en vue, comme par le passé, d'éclairer les hommes et de les élever en les charmant. Elles se réduisent à ce rôle méprisable de flatter, d'entretenir ou de surexciter tout ce qu'une série de révolutions ont pu éveillée d'instincts avilis, de curiosités versatiles et de fantaisies irritées ; elles se font les complaisantes et lâches auxiliaires de cette fièvre de jouissances et de connaissances superficielles qu'on veut bien appeler, je ne sais par quelle ironie, un des signes de notre grandeur, et qui n'est qu'une des faces de la corruption de l'intelligence moderne. N'avez-vous point vu, sous vos yeux l'inspiration et la science s'amoindrir et se morceler dans mille applications équivoques, dans mille manifestations sans puissance et sans durée ? ' Et peu à peu, dans cet entraînement universel, les qualités viriles de l'esprit se dégradent, la force intellectuelle s'énerve, le niveau général des idées et de l'art s'abaisse jusqu'à un degré où toutes les notions se mêlent et se confondent, où il ne reste qu'un mobile et une mesure à tous les efforts, le succès, et où se dévoile comme un pandémonium vivant de toutes les impuissances, de toutes les médiocrités de tous les corrupteurs et les trafiquants vulgaires de la pensée. C'est le demi-talent enivré de lui-même, qui cherche l'originalité et aboutit souvent au cynisme et à la barbarie raffinée du langage en se proclamant l'enfant de la fantaisie ; c'est celui qui épie le vent des caprices populaires, qui a toujours une œuvre prête sur le sujet qui devient actuel, et prétend, sur toute chose, à la priorité ; c'est celui qui parle de tout et de rien, — espèce assez commune de nos jours ; — celui qui fera

de la philosophie, si vous y tenez, de l'histoire, s'il le faut, de la politique, si vous l'aimez mieux, mettra même en roman nos révolutions, pour peu qu'on l'en sollicite, et concourra à toutes les encyclopédies, à tous les dictionnaires, à tous les almanachs, qu'il plaira à une spéculation fiévreuse d'imaginer. La médiocrité apparaît sous mille formes, sous mille aspects, envahissant le domaine avili de la pensée, croyant à sa légitimité, à son droit de vivre littérairement, prenant ses vices mêmes pour des titres à la gloire, et laissant sur tout ce qu'elle touche sa triste et vulgaire empreinte. C'est un phénomène sensible dans notre époque : plus nous avançons, plus il est vrai que la vie littéraire perd de ses conditions de travail, d'élévation et de moralité, plus il est certaines qualités intellectuelles qui pâlisent et s'effacent, — le goût, le bon sens, la simplicité vigoureuse, la rectitude de l'inspiration, l'éclat d'un sentiment pur, l'honnêteté et la grâce féconde de l'imagination ! Et, tandis que le véritable esprit littéraire se dissout dans cette atmosphère, comme une fleur dans un air malsain, vous voyez grandir un autre esprit, plein des vices des décadences, qui contracte le goût dépravé et frivole, l'amour des corruptions secrètes, le culte du faux éclat, l'impuissance d'un tact émoussé et l'étourderie dans la confusion. Cet esprit a son armée, je l'ai dit dans cette masse de la médiocrité, jetée en conquérante par l'instinct de démocratie dans l'enceinte démantelée de l'intelligence, et il a aussi ses héros, que j'appellerai les Catilina de l'imagination. Pourquoi ne le dirait-on pas hardiment de ceux qui oublient si aisément parfois leur qualité d'écrivains, et ne s'en souviennent que pour

s'éditer eux-mêmes et tenter le public par l'amorce de leur vieille renommée ?

Il n'est rien de plus douloureux peut-être, pour un esprit juste et sincère que de voir cette triste et fatale loi de décadence trouver son application dans une de ces intelligences qu'on s'était accoutumé à invoquer comme une vivante image de la poésie, de sentir se briser une de ces admirations qui vous relèvent vous-même. N'est-ce point un sentiment de ce genre que fait naître M. de Lamartine, quand on mesure les ravages faits dans cette âme par le souffle de tous les scepticismes et de toutes les malfaisantes influences contemporaines, quand on calcule la distance qu'il y a entre *le Lac ou le crucifix* et les *Confidences ou Raphaël* ? N'êtes-vous point frappé, chez l'auteur de la *Chute d'un Ange*, de cette simultanéité d'abaissement du tact moral et du tact littéraire, dont ses derniers ouvrages, fruits d'une imagination épuisée et qui se surexcite elle-même, sont le vivant témoignage ? L'inspiration morale et le talent marchent du même pas dans cette voie de dégradation, et l'auteur en vient à penser à sentir et à parler comme un héros de décadence. Non certes, ce n'est plus l'admiration qu'inspire aujourd'hui M. de Lamartine ; ce n'est point la haine non plus, qu'il en soit sûr ; c'est une impression d'une autre nature qu'il éveille, une impression que je ne qualifierai point et dont on ne peut se défendre en voyant cette intelligence naufragée réunir tous les dieux dans le panthéisme grossier de ses appréciations historiques et philosophiques, — le dieu de son enfance et les dieux infimes de la démagogie, — et, faire d'elle-même le

sanctuaire banal de toutes les contradictions, de toutes les adorations et de toutes les sensualités.

C'est avec une sorte de candeur de cynisme que l'auteur des *Confidences* et de *Raphaël* s'obstine à dissiper les illusions que nous avons pu nous faire, et à nous dévoiler d'impurs amollissements, de précoces corruptions, de malsaines inquiétudes dans ce lointain, où nous n'apercevions que l'amant de l'idéal, le chantre des nobles mystères du cœur. N'éprouvez-vous pas comme un serrement, en voyant ce poète, qui fut aimé de tous, s'enivrer aujourd'hui d'une phraséologie mystique et sensuelle qui ne laisse rien à profaner dans ses descriptions, — rien, pas même l'heure d'amour à laquelle il doit la lumière, — ou s'amuser à faire revivre ce triste et transparent héros, — Raphaël, qui ne sait que désertier les devoirs sévères de la vie et accepte les derniers sacrifices de sa famille appauvrie, afin de pouvoir aller s'imbiber d'amour et se perdre en oisives contemplations aux pieds d'une femme athée qui ne demanderait pas mieux que d'apaiser ses désirs, mais qui est retenue par une ordonnance de médecin ? Une ordonnance de médecin ! n'admirez-vous pas la forme idéale que revêt, sous la main de l'auteur, le sentiment de la fidélité et du devoir ? J'ignore si M. de Lamartine a voulu nous faire aimer Raphaël : il nous le fait connaître du moins au prix de nos chimères de jeunesse ; et dans ce jeune homme, qui se résigne à vendre le dernier diamant de sa mère pour savourer quelques jours de plus une égoïste volupté, n'y a-t-il pas le germe de celui qui, sur une autre scène, peut déchaîner une révolution pour y briller et avoir le droit

ensuite d'écrire ses commentaires, de parler de lui comme César ?

Raphaël peut bien, après cela, s'avouer à lui-même qu'il eût pu être indifféremment Démosthène ou Caton, Tasse ou Mozart ; il ne fait que mettre à nu une autre des misères de notre temps, où par une coïncidence qui n'a rien d'étrange au fond, la corruption de l'intelligence se combine avec la recrudescence de l'orgueil individuel de l'orgueil ! je me trompe encore, ce n'est point même de l'orgueil, c'est une vanité puérile et malade qui se caresse et s'exalte elle-même. Plus l'idéal des choses pâlit à nos yeux et s'abaisse, plus ce sentiment inférieur s'agite et se dresse comme un venimeux reptile. L'individualisme se couronne même de ses infirmités, la personnalité se fait jour avec un fiévreux emportement, la préoccupation de soi-même sert d'inspiration ; l'écrivain monte sur son trépied sans flamme pour vous entretenir de ses ambitions, de ses puérités et de ses trafics : heureux encore quand il ne vous met pas dans la confiance de la manière dont il a dépecé quelques morceaux de son cœur pour préserver quelques morceaux de ses terres ! Voilà un des traits de l'abaissement du niveau moral et intellectuel ! Voilà la contagion qui a gagné M. de Lamartine et qu'il propage aujourd'hui !

Et, hier encore, n'aviez-vous pas sous les yeux, dans M. Hugo, une autre des personnifications les plus naïves de ce faux esprit littéraire, adorateur de lui-même, prétentieusement puéril et acharné au succès, qui mutile les éléments humains et les combine, non dans la mesure de la vérité, mais dans la mesure de ses caprices et de ses calculs ? Les doctrines de M. Hugo, sur ces crises qui

effraient le monde, sont pour vous une énigme peut-être ; c'est que vous y cherchez quelque chose de politique, et de profond, et ce ne sont vraiment que des doctrines littéraires qui jettent leur dernier venin. Ne vous souvenez-vous plus de l'idée singulière de M. Hugo, que le poète est libre, qu'il peut croire « en Dieu ou aux dieux ; à Pluton ou à Satan... ou à rien ? » Oubliez-vous que l'auteur d'Angelo se crée, pour son usage, une société modelée sur ses drames, qu'il dispose d'une vérité historique, d'une vérité sociale qui consiste à mettre en opposition l'héroïsme et le génie des bouffons et des laquais et la dégradation des royautés et des noblesses, à faire triompher la vertu des courtisanes des vices des honnêtes femmes ? L'antithèse s'use pourtant ; on la siffle au théâtre, et il faut bien la rajeunir : de là cette impatience fébrile à se jeter sur cette source immense et douloureuse d'antithèses, la misère ! de là ces déclamations symétriques où vous voyez apparaître l'esprit clérical et l'esprit de progrès personnifiés et vivants comme des héros de mélodrame. Il y a pour ce faux esprit littéraire un besoin inhérent à sa nature même : c'est le besoin de paraître, de se draper dans ses métaphores, d'assembler les passants ; de tenter sans cesse la popularité et de primer sur tout. Il est donc bien difficile de rester à son poste, le simple et fidèle soldat du bon sens, de la vérité, de la justice sociale ; il y a donc des perspectives bien enivrantes dans le voisinage des armées qui n'ont point de chefs ! Olympio se lassait de n'être que Shakespeare ou Molière, il veut être Mirabeau, à moins que les lauriers de M. de Lamartine ne l'empêchent de dormir, et il s'essouffle à poursuivre l'éloquence des tribuns ; il médite ses sarcasmes, il discipline ses phrases



comme des soldats peints en rouge sur un damier, il calcule ses saillies, il allume à froid ses colères, et, pour prix, il a la chance de voir ses discours propagés avec les almanachs démocratiques, les chansons de M. Nadaud et la prose de M. Joigneaux. N'y pourrait-on pas joindre aussi Lucrece Borgia et Angelo, pour édifier la moralité populaire ? Les ambitions d'Olympio, au reste, lui réussissent si bien et fécondent si heureusement son génie, qu'il en arrive, de succès en succès, à ramasser, dans ce qu'on a justement et spirituellement nommé «des mélodrames de tribune», les petites incrédulités du libéralisme de 1820. Olympio est converti à Voltaire, qu'il appelait autrefois un singe de génie, et il a aujourd'hui, — qui le croirait ? — les hardiesses du *Dictionnaire philosophique* ! — S'il faut parler sérieusement, Voltaire du moins, quand il lançait ses injustices, quand il déployait cette verve injurieuse et funeste qui n'a rien épargné, avait en face de lui un clergé en possession des honneurs, des dignités et des richesses ; il parlait avant 93 ; avant l'heure sanglante des épreuves, et nulle ombre sinistre ne se projetait sur son sarcasme. Je crois rendre plus de justice à l'auteur de *l'Essai sur les Mœurs* qu'à M. Hugo, qui l'imité en le diffamant ; je crois rendre plus de justice à cet incomparable esprit en me figurant qu'il eût renié, avec cet instinct du courage qui ne s'acharne point aux vaincus, avec cet instinct supérieur du talent qui méprise les déclamations usées, cette postérité bâtarde, occupée depuis soixante ans à exprimer de ses livres tout ce qu'il y a d'humeurs agressives, de caprices injurieux et de vivacités émoussées. Peut-être même son ironie eût-elle changé de but : il n'eût point manqué surtout, j'imagine, d'étincelants sarcasmes pour livrer à la risée

publique ces esprits ambitieux et faux, saturés de fictions corrosives, qui traînent sur tous les théâtres l'orgueil de leurs sophismes vieillis et de leurs chimères ; — fatalistes honteux qui parlent hypocritement de Dieu et de la liberté, grands apôtres de morale universelle qui purifient de leur souffle l'adultère et l'inceste et poétisent les courtisanes, grands prétendants au style qui en viennent à recueillir dans les polémiques obscures ces lambeaux de phrases souillées sur le parti prêtre, sur les mystères du confessionnal, ou l'ombre des soutanes !

Un trait commun à ces talents faussés, qui abondent par malheur dans notre temps, c'est que la puissance des catastrophes ne parvient ni à les éclairer, ni à les émouvoir, ni à troubler un instant cette suprême satisfaction d'eux-mêmes où ils vivent. Ils sont aujourd'hui ce qu'ils étaient hier, les hardis et malfaisants spéculateurs de l'imagination. Ils se drapent glorieusement dans leurs haillons déteints, et ils semblent ne se point douter de tous les outrages qu'ils infligent au sentiment moral aussi bien qu'au sentiment littéraire. Ils jouent avec nos malheurs comme avec les éléments d'un roman ou d'un drame, ils triomphent même des ruines. Qu'importe à M. Dumas, l'un des héros de cette vie aventurière de l'esprit, que tout chancelle autour de lui. Il proclamera, dans une préface, la souveraineté de l'art, personnifiée en lui sans doute, au-dessus de tous les écroulements contemporains ; il tournera la roue de cette machine à production d'où sont sortis mille plagiats, mille compilations, mille récits sans génie, et d'où s'échappe encore aujourd'hui le *Collier de la Reine*, qui s'arrête modestement au vingt-cinquième volume ; ou bien il rédigera un journal pour raconter

dans le style de Monte-Cristo et des Filles, Lorettes et Courtisanes, les révolutions de la Hongrie et les malheurs de Venise. M. Dumas a un mérite original et rare : il trouve moyen de révéler des côtés bouffons et grotesques dans les désastres de l'intelligence littéraire. On oublie presque qu'on vit dans un monde sérieux, en voyant l'auteur des *Trois Mousquetaires* promener sa candidature universelle aux dignités politiques des Pyrénées au Rhin, de France au-delà des mers, et semer dans les journaux ces lettres, précieuses de ridicule, où il dit leur fait aux hommes d'état, pauvres hommes d'état qui ont le tort de ne point goûter la saveur généreuse des viols d'Antony, des accouchements clandestins d'Angèle et même des mystiques hystéries du Comte Hermann, cette révélation prophétique de l'art rajeuni ! Pourquoi ne point le dire en effet ? M. Dumas aspire à une gloire nouvelle, celle de régénérer l'art en le moralisant, en le spiritualisant, ainsi qu'il l'affirme. Et comment, je vous prie, travaille-t-il à cette régénération ? En offrant comme l'effort sublime du devoir, comme le type de la moralité idéale, le dévouement d'un honnête mari qui se suicide pour rendre la liberté à sa femme, qui aime un autre homme et est prête elle-même à se suicider avec son amant. L'auteur est-il bien sûr, loin d'avoir corrigé le matérialisme d'Antony, comme il l'avance, d'avoir fait autre chose que le compliquer d'un mysticisme prétentieux de sentiment et de langage ? N'est-ce point toujours l'idée de la passion primant le devoir qui s'élève ici à un degré d'incohérence étrange ? dernier et curieux spécimen de cette vanité qui se débat dans la confusion morale où elle s'enfonce, dans l'impuissance littéraire qu'elle s'est faite, et qui rêve, elle, aussi, les synthèses

sociales où apparaissent Louis XVI, Cagliostro, Mesurer, Charles X, et Louis-Philippe, passant et se succédant pour aboutir à la profonde et morale création du Comte Hermann !

C'est le malheur des lettres contemporaines d'avoir respiré cette corruption et de l'avoir communiquée à leur tour ; c'est le malheur de l'esprit littéraire réduit à cette déification vulgaire de lui-même ; dénué de ce souffle moral qui fait sa vie et son élévation, de s'être trouvé désarmé contre cette fatalité, qui, à mesure qu'elle lui ravit une ressource, une grâce, une vertu, lui crie encore : Marche ! marche ! et le pousse chaque jour à quelque sacrifice nouveau, à quelque profanation nouvelle. Et observez comme il y a une sorte de logique inexorable dans cette mutilation exercée par l'esprit littéraire sur lui-même, comme les effets désastreux en jaillissent un à un ! Quand on est hors des voies fécondes et sévères de l'art, où est le terme, où est le degré dans le morcellement ou dans la licence après lequel on pourra dire : Assez ? — L'excès devient le refuge du talent, de peu de foi ; l'observation, émoussée et inhabile à ressaisir les vraies nuances de l'âme humaine, la gradation naturelle des sentiments, se jette à la poursuite d'un autre élément de succès, ramasse tout ce qui s'offre à elle de voluptés grossières à peindre, d'entraînements effrénés à reproduire ; elle contracte le goût des impuretés et des souillures. Vous avez ce que vous donne aujourd'hui M. Sue, — *les Mystères du Peuple*, -l'idéalisation, si l'on peut se servir de ce mot, de tout ce qui se cache de folies révolutionnaires sous le nom de socialisme ! Vous avez la haine, l'envie, la diffamation à l'état brut et grossier. Je

donne surtout cette œuvre méprisante comme le résumé de tous les excès et de tous les abaissements de ce genre de littérature. Qu'est-ce donc que ce livre, imagé, orné de citations de chants bretons, de passages de M. Thierry ou de M. Guizot, qui « émeut, étonne, épouvante » comme dit l'affiche, et est destiné à opérer « la réconciliation du peuple et de la bourgeoisie ? » Ecartez cette tactique mielleuse et venimeuse d'une prétendue identification de la bourgeoisie et du peuple par le socialisme, — fantaisie que M. Sue n'a point imaginée, qu'il a reçue des mains d'un maître en ces sortes d'inventions ; — le sens des *Mystères du Peuple* n'est point une énigme : c'est toujours la pensée de la division de la société en deux classes irréconciliables que l'auteur appelle, selon l'habitude, les opprimés et les oppresseurs ; les mots importent peu ; — c'est la traduction un peu moins franche de cette terrible parole recueillie dans les manuscrits de Robespierre : « *Quand l'intérêt des riches sera-t-il confondu avec celui du peuple ? — Jamais !* »

Le livre de M. Sue n'a point d'autre sens que de reproduire cet antagonisme, de lui donner l'intérêt de la fiction romanesque ; il en fait la démonstration vivante aux passions contemporaines ; dans le passé comme dans le présent ; il donne la force des traditions pour appui aux ressentiments modernes, et enracine en quelque sorte la haine dans le sol historique, et Dieu sait quelle image de l'histoire souillée et envenimée se dégage des mains de l'auteur ! M. Sue ne remonte pas bien haut, en vérité ; il ne remonte qu'aux Francs et aux Gaulois, à Brennus et au druidisme qu'il restaure, sans doute pour opposer la religion des vaincus à la religion des oppresseurs. L'un des héros des *Mystères du Peuple* professe le druidisme,

en effet, et appelle ses enfants Sacrovir et Velléda. Pourquoi, étant en si bon chemin, l'auteur ne remonte-t-il pas, sur les traces de M. Proudhon, jusqu'à Caïn, le premier des propriétaires, et Abel, le premier des prolétaires ? Cet antagonisme traditionnel ; toujours vivant au dire de M. Sue, a ses personnifications contemporaines dans les *Mystères du Peuple*, dont la fable s'ouvre à la veille de février, à l'heure où va recommencer la lutte entre les vaincus et les vainqueurs, et, on l'imagine, les vices et les vertus sont assez inégalement partagés. Que vous dirai-je ? les fils des Francs, ce sont toujours les oppresseurs du peuple, dont la fortune a pour source la rapine, qui ont trempé dans tous les crimes de lèse-humanité et dans toutes les débauches. C'est un comte de Ploërmel, colonel de dragons qui vit avec les courtisanes, qui trouverait assez de son goût de déshonorer une jeune fille, et se console de n'être point marié en songeant qu'il doit bien exister quelque bâtard de son fait pour continuer son nom : soudard, du reste, dont le sabre est au service de toutes les tyrannies. C'est encore un cardinal de Ploërmel, selon l'imagination de M. Sue, — grand admirateur des jolies jambes de la maîtresse de son neveu, et grand politique aussi, qui raisonne le colonel et lui enseigne ce que c'est que le peuple : «Enchaînée à la glèbe, isolée et abrutie, l'engeance est plus domptable ; dit-il ; c'est là qu'il faut tendre et arriver.» Je ne vous priverai pas assurément du dernier mot de cette politique des Francs telle que M. Sue la dévoile à ses lecteurs : «...Cours prévôtales, rappels des crimes de sacrilège et de lèse-majesté depuis 1830, jugement et exécution dans les vingt-quatre heures, afin d'écraser dans leur venin tous les révolutionnaires, tous

les impies..., une terreur, une Saint-Barthélemy s'il le faut: la France n'en mourra pas ; au contraire, elle crève de pléthore, elle a besoin d'être saignée à blanc de temps à autre... »

Ceux qui sont aussi les Francs, ce sont « les ducs de l'hypothèque, les marquis de l'usure, les comtes de l'agio, » que M. Sue n'oublie pas dans ses peintures. Les fils des Gaulois, ce sont les opprimés, les serfs, les prolétaires, qui portent le poids de toutes les exactions et gardent l'immortelle rancune de la spoliation franque ; ce sont tous les génies, les vertus et les héroïsmes auxquels M. Sue donne pour théâtres les clubs, les barricades et les sociétés secrètes. C'est Marik Lebrenn, le héros de la «réconciliation de la bourgeoisie et du peuple,» le marchand qui prend pour enseigne : *A l'épée de Brennus!* qui a une de la toile le jour, préside le soir les sections des sociétés secrètes, et a des moments de lyrisme sur l'organisation du travail, la démocratisation du capital, l'immoralité de la concurrence et la tyrannie des « hauts barons du coffre-fort. » C'est George Duchêne, le sous-officier retiré et méconnu, soldat des conspirations occultes encore, type de vertu et de stoïcisme populaire, dont la fiancée a été jetée par le chômage à la prostitution, et qui fait un cours d'histoire prolétaire sur les rois, les grands, et leur allié le clergé, sur cette coalition éternelle cimentée par la haine du peuple, des Gaulois. J'oubliais un personnage, c'est cette « bonne vieille petite mère l'insurrection, » ainsi que l'appelle M. Sue. Comment l'oublier ? c'est la moralité qui plane sur l'œuvre ; elle est au frontispice, elle se dégage de toutes les lignes, elle suinte à travers la trame grossière de cette invention repoussante : mélange hideux de cynisme, de

venin, de perfidie, d'ignorance calculée et de corruption systématique ! Et quel est l'écrivain qui remplit ses pages de ces falsifications de la vérité, de la moralité humaine, de ces appels venimeux adressés à tout ce qui fermente de rancunes obscures, de haines furieuses, d'instincts inassouvis, et qui vient aujourd'hui, sous nos yeux, se faire l'un des héros du socialisme ? Ayez un peu de mémoire ! C'est celui qui, lorsque le vent soufflait ailleurs, se faisait un autre bagage pour arriver au succès. — C'est l'écrivain de la Vigie de Koat-Ven qui voyait dans la chute de « l'antique croyance monarchique et religieuse » et dans la disparition des inégalités sociales la source de tous nos malheurs, qui professait un assez aristocratique dédain pour le « philosophisme » et « le parti libéral et progressif, » pour les petits bourgeois besogneux, pour les rogneurs de budget et pour le paradoxe « de l'égalité et de la souveraineté » en vertu duquel tous peuvent prétendre à tout. C'est le démocrate assez dissimulé, on en conviendra, qui écrivait ces propres paroles : « Ceux qui méritent l'exécration..., ce ne sont pas ceux qui se battent..., mais ces habiles qui, pour parvenir au pouvoir et se le partager, ont dit un jour au peuple : Tu es souverain !... Ce sont les fous et les méchants qui, avec quelques mots vides et retentissants, le progrès, les lumières et la régénération, ont jeté en France et en Europe les germes de la plus épouvantable anarchie ! » et l'auteur des *Mystère du Peuple* appelait cela « la plus inébranlable conviction. » Ah ! si le peuple, en effet - non celui des manifestations, des processions patriotiques et des clubs souterrains, mais ce pur et vrai peuple qu'on caresse, qu'on entoure, qu'on sollicite pour en obtenir, qui la popularité, qui des emplois, qui des souscriptions ;



— si ce peuple, dis-je éclairé sur vos variations et vos mobiles, pouvait parler dans la liberté, dans la franchise de sa conscience et de son bon sens, comme il vous jeterait d'un accent fier et résolu ce mot sorti d'entre vos rangs : *A bas les masques !* Et comme il vous dirait aussi : « *Vous êtes des écrivains, et vous savez sans doute ce que c'est qu'écrire, ce que c'est que votre art dont je sens la grandeur sans en pénétrer les lois. Ce que je vous demande, ce n'est point de trahir et d'abaisser cet art, de faire de lui le complice de mes faiblesses et de mes passions, comme les marchands de liqueurs fortes spéculent sur les premiers éblouissements de mon ivresse, ce n'est point de vous faire un esprit et un langage avilis : ce que je vous demande, c'est de me respecter un peu plus et de m'adorer moins ; c'est de me procurer quelques connaissances saines, de m'offrir des images qui me rendent meilleur en me conduisant à l'élévation de l'intelligence, à la paix du cœur au sentiment de la justice ! Dans vos livres, destinés, comme vous dites, « à mes ateliers, à mes fabriques, à mes chantiers, » je ne vois que la suspicion jetée sur Dieu et les hommes, je ne vois, que la haine suer à chaque page. J'ai l'instinct du mépris secret que vous avez de moi en voyant les travestissements que vous prenez pour poursuivre vos bonnes fortunes auprès de ma simplicité, surprise. »*

La corruption du goût, dont les *Mystères du Peuple* sont le plus brutal témoignage, n'est point sans doute un phénomène inconnu et surprenant dans la tradition littéraire ; elle a su revêtir plus d'un masque et trouver plus d'une issue. Le XVII<sup>e</sup> siècle a eu ses corrupteurs, qui atteignirent même au succès, mais n'empêchèrent pas le

Cid, Phèdre ou le Misanthrope; le XVIII<sup>e</sup> siècle en a compté un plus grand nombre encore dans les hasards de sa vie audacieuse. Qu'un esprit de la trempe de Rétif de la Bretonne envahisse le domaine de l'imagination, promène une inspiration malsaine dans les régions honteuses, et se crée une langue digne de cette inspiration ; que ce génie des lieux suspects, réduit au cynisme par un sentiment superbe de son mérite, ainsi qu'il l'avoue lui-même, élève au niveau de l'histoire l'odyssée grotesque de ses aventures, et laisse torcher de ces paroles qui pourraient être inscrites au frontispice de plus d'une œuvre contemporaine : « Lecteur, je vous livre mon moral pour subsister quelques jours, comme l'Anglais condamné vend son corps ; » que cette intelligence naïvement dépravée ait, elle aussi, son ambition réformatrice, et promulgue ses plans de réorganisation sociale, — c'est une misère qui n'est point nouvelle. Ce qui est plus nouveau peut-être et plus frappant, c'est que cet hébètement cynique se transforme en idéal, c'est que les habitudes de l'auteur des *Contemporaines* s'étendent et se généralisent, et que ses inventions deviennent un type obsédant, les imaginations se reflétant dans cent œuvres diverses ; c'est que, en un mot, au fond de notre temps, vous retrouviez, non comme une exception, mais comme une fatalité de nos entraînements, cette double altération du sens moral et du goût dans les lettres.

— M. Hugo, de ce ton d'ironie légère où il est passé maître décidément après Voltaire, dressait ce qu'il appelait « l'état de services » de l'esprit clérical : ne pourrait-on pas aussi dresser « l'état de services » de cet esprit littéraire qui remplit notre époque de l'éclat de ses caprices ? Cet

esprit n'a point créé, sans doute, une situation morale d'où il est né, après tout, il en a fécondé les germes, il l'a aggravée et y a ajouté ses propres vices. Voyez-le se déployer dans notre temps sous toutes ses formes, — sous la forme de ces philosophies puériles et creuses trempées dans les vapeurs d'un lyrisme bâtard, sous la forme de ces falsifications passionnées de l'histoire, sous ces formes plus essentiellement littéraires, combinées de manière à vous séduire, à vous irriter, à vous vaincre en détail, à se glisser dans votre intérieur, dans votre foyer, à votre chevet même ! Sous toutes ces formes, il a altéré les notions sacrées par le cynisme de ses peintures et de ses sophismes ; il a jeté dans les âmes la semence de ce scepticisme qui ne distingue plus même entre le vrai et le faux, entre ce qui est beau et ce qui repousse dans une œuvre littéraire, qui se partage indifféremment entre les voluptés âcres, les sensations étranges et l'admiration de la vulgarité ; il a énervé le goût général, efféminé les intelligences, saturé les esprits de chimères : — sorte d'opium versé aux imaginations, qui laisse l'engourdissement au sortir d'un sommeil enflammé ! Un éloquent anathème était, dans ces derniers temps, jeté avec amertume à cette démagogie politique dont le crime est de faire reculer la liberté et de faire douter les peuples de ses bienfaits. La même haine vigoureuse n'est-elle point due à cette démagogie littéraire, qui crée à l'esprit des jouissances avilies et des goûts suspects, abaisse aux yeux des hommes le prix et la signification de la pensée, livre le monde aux rêves maladifs des intelligences épuisées ; et contribue, elle aussi, à faire naître cette situation extrême que dépeignait récemment un écrivain étranger, combattant la réduction des armées ?

« Ce sont les armes aujourd'hui, disait-il, qui mènent à la civilisation, ce sont les idées qui mènent à la barbarie ! »

Et, comme tous les phénomènes se tiennent dans une époque, il ne faut point être étonné d'avoir vu une autre tendance, corrélative de ce déclin moral, envahir audacieusement les mœurs littéraires et y entretenir mille caractères hideux ; — c'est le développement d'un matérialisme raffiné ou brutal aboutissant au règne de l'esprit d'industrie. Supprimez les mobiles plus purs, — le respect de la pensée, la fidélité à la conscience, la notion du but élevé de l'art ; — à mesure qu'ils déclineront, ce triste et ardent mobile du gain, qui est le piège des talents mal affermis dans leur foi et l'irrésistible appât de la médiocrité envieuse et cupide, apparaîtra dans sa puissance nouvelle comme un des plus actifs dissolvants du principe littéraire. La spéculation intéressée se mêlera à l'imagination dans ses élans, se donnant à elle pour mesure, la pliant aux plus fougueux de ses caprices. Vous avez vu le mercantilisme littéraire dans ses beaux jours, écrivant sa glorieuse histoire, faisant la confiance au public des mystères de la fabrication, paraissant au prétoire, où, par malheur, nul Aristophane n'était caché pour écouter et immortaliser cette bouffonnerie. Vous avez vu de plus récents et de plus tristes exemples encore, — l'auteur des *Méditations* lui-même ne sachant point se préserver d'une telle atteinte, envoyant à domicile ses demandes de souscriptions, et s'annonçant, lui aussi, comme prêt à courir la fortune des romans en seize volumes. Qu'est devenu l'art, livré à cette autre influence, sans force pour lutter contre cet ensemble de causes avilissantes ? C'est devenu une industrie dont on a subsisté, qu'on a exploitée, perfectionnée, qui a pu

donner à un homme une certaine surface commerciale, ainsi que le disait autrefois l'auteur de la *Comédie humaine*. Confondu, par une invincible assimilation, dans la foule des métiers vulgaires, l'art a participé de leurs conditions, a contracté leurs préoccupations et leurs mœurs, et a mis sa vie dans les mêmes moyens : — combinaisons économiques, mutualités besogneuses, agrégations factices, organisation d'une sorte d'alimentation intellectuelle, d'une sorte d'exploitation réglée des caprices publics ! Que sont aujourd'hui les *Mystères du Peuple*, si ce n'est une spéculation, audacieuse et habilement agencée, sur une fureur populaire ?

L'esprit de démocratie, dans ses aberrations les plus actuelles, a déteint plus qu'on ne pense sur ces mœurs littéraires. L'écrivain, lui aussi, a voulu un jour s'appeler un travailleur, et il s'est propagé dans le monde idéal de la pensée cette idée matérialiste d'une espèce de «droit au travail» littéraire analogue au droit à la vie politique ; et au «droit au travail» industriel ; revendiqué par tout ce qui s'élève de vocations flottantes, de velléités orgueilleuses et de suffisances vulgaires. Que dis-je ? L'association même n'a-t-elle point eu ses prophéties de fantaisie, qui annonçaient, dans un langage lyrique, les merveilles nouvelles près d'éclorre de cette confusion, et rêvaient déjà des œuvres gigantesques, des poèmes immenses comme les épopées indiennes, enfantés en commun par des légions de rapsodes enrôlés sous une raison sociale ? Crevez l'hyperbole, vous trouverez les associations avouées ou inavouées, publiques ou anonymes de M. Dumas. Quand la conscience même des

lois primitives et de la nature de l'art s'altère, quand l'originalité s'en va, c'est-à-dire ce qui différencie les hommes, — ce qui fait, ainsi que le remarquait déjà La Bruyère de son temps, que « Virgile fait seul l'Énéide, Tite-Live ses Décades, l'orateur romain ses oraisons, » Dante sa Comédie, Cervantès Don Quichotte, Racine Phèdre, Chateaubriand René, pourquoi ne s'associerait-on pas industriellement au point de vue de la production, de l'offre et de la demande ? Quand l'idée de la spontanéité individuelle dans les arts périt sous l'action incessante du sophisme démocratique, pourquoi ne se produirait-il pas pour y suppléer, d'autres combinaisons fondées sur la force collective et le nombre ? M. Chasles pénètre avec force dans cette situation dont il sonde la profondeur en artiste peut-être plutôt qu'en philosophe, en fantaisiste plutôt qu'en penseur ; il analyse et décrit cette vaste organisation de l'industrialisme littéraire, qui est une des hideuses merveilles de ce temps, et dans ses peintures je vois surtout un coupable : c'est l'écrivain qui ne se respecte pas, qui ne respecte ni son esprit ni son nom.

Observez un moment chacun des traits nouveaux de ces mœurs littéraires, chacune de ces déviations et de ces faiblesses, — un caractère commun se dévoilera à vos yeux dans leur diversité. Ce sont les vices de la démocratie transportés dans les lettres, les imprégnant de leur venin et se résumant dans ces symptômes trop évidents et trop palpables : abolition de la forte et sincère originalité au sein d'une vaste effervescence des imaginations, prédominance des suggestions violentes ou vulgaires sur les inspirations du goût des ardeurs

irréfléchies du succès sur la délicatesse morale, concurrence effrénée vers la fortune, irruption bruyante de la médiocrité dans le domaine intellectuel comme dans un pays livré à la conquête, transformation de l'art en métier, assimilation de l'intelligence à une industrie dans ses conditions, dans ses habitudes, jusque dans ces tentatives artificielles d'association, d'organisation, qui ne font que passer le niveau sur l'âme humaine ; — immense et confus travail de nivellement, enfin, où vous voyez les talents éminents périr de leurs secrètes blessures, les talents moyens eux-mêmes s'affaïsser encore, et les nullités seules triompher, en s'arrangeant pour vivre de leur vie ambitieuse et vulgaire, et en substituant par degré la douteuse juridiction de leur nombre à la juridiction de la science et de l'inspiration ! La démocratie a cru n'atteindre que les supériorités aristocratiques, les immunités sociales ; elle a atteint plus que cela, elle a atteint dans leur source la supériorité morale, la supériorité intellectuelle : elle a détruit l'aristocratie de l'esprit, l'idée de la distinction et de la hiérarchie dans les lettres. Le génie littéraire n'échappe pas lui-même à cette singulière logique de mutilation ; il me paraît assez traité comme fine excroissance féodale, ou, mieux encore comme le capital sur lequel le niveau démocratique a hâte de passer. Tandis que les qualités les plus heureuses et les plus profondes de l'art se dissipent ou s'égarant, ne sentez-vous pas comme une sorte d'impuissance ou du moins une incroyable difficulté de rajeunissement ? Tandis que les grandes et souveraines intelligences s'en vont, s'en élève-t-il de nouvelles pour recueillir et renouer leur tradition ? Aux talents qui fléchissent ou disparaissent, voyez-vous succéder de

nouveaux talents ? Et de là naît cet inquiétant et douloureux problème à mesure que la lumière intellectuelle semble se répandre, est-elle condamnée à perdre de son intensité ? il y a aujourd'hui plus d'hommes qui pensent peut-être ou qui ont toutes les apparences de la pensée : — l'intelligence a-t-elle la même force, la même vigueur, le même élan ? Le nombre de ceux qui participent à une certaine culture de l'esprit augmente sans doute : — le goût général conserve-t-il sa vivacité féconde : l'inspiration littéraire s'accroît-elle en proportion ? Ce phénomène de l'abaissement du niveau des esprits s'est révélé à plus d'une conscience contemporaine ; M. Thiers le montrait récemment se cachant sous la passion de la vulgarisation et des connaissances superficielles. Il était apparu à l'auteur du fragment sur *l'Avenir du monde*, qui voyait venir comme une menace, un ordre nouveau issu de cette fausse et dissolvante démocratie, où les facultés éminentes du génie devraient nécessairement mourir, où l'imagination et les arts iraient se perdre dans les trous d'une « société ruche. » Merveilleux indices des prospérités futures ! singulière ébauche de l'humanité nouvelle qu'on nous prépare en commençant par la mutiler dans ses éléments les plus généreux par la priver de son génie et de son âme, par la dépouiller de ce qui l'honore et la grandit !

Un des plus tristes caractères est cette défaillance du principe intellectuel, ce n'est point peut-être l'excès d'impuissance qui s'y révèle et qui pourrait n'être que le fruit avili de circonstances passagères, une surprise accidentelle de nos instincts trompés ; c'est que ces symptômes se reproduisent avec toute la rigueur d'une réalisation systématique. Ils sont en germe dans nos



doctrines sociales, dans nos philosophies sceptiques, qui ont bien soin d'envelopper leur poison de flatteries passionnées, qui, sous cette pourpre équivoque des systèmes, n'offrent autre chose, à l'homme que la théorie de son propre abâtardissement. Écoutez le sophisme le plus en faveur, celui qui a fait le plus de victimes peut-être : il vous dira comment le progrès réside justement dans cette annihilation des facultés individuelles ; il vous expliquera les merveilles de la répartition égale de l'intelligence ; il vous démontrera comment l'humanité, mise en possession d'elle-même, arrivant par degrés au niveau souhaité de vérité et de lumière, ne laisse plus même de place à l'essor et à l'action des talents éminents ; il vous révélera le secret de cet avenir où toutes ces choses qu'on nomme le génie, l'éloquence, l'inspiration ; sont des privilèges odieux et inutiles auxquels suppléent suffisamment l'instruction primaire et l'enseignement des droits du citoyen. C'est la philosophie de l'ignorance ajoutée à la philosophie de la misère. Admettez pourtant un moment cet étrange idéal d'une sorte de loi agraire intellectuelle en portant atteinte à ces qualités heureuses et rares par lesquelles les esprits se distinguent, qui les soumettent les uns aux autres et qui sont les mystérieuses faveurs de la nature, — changerez-vous aussi l'essence de cette nature, elle-même ? l'enchaînez-vous dans ses besoins incessants, dans ses désirs toujours prêts à renaître ? Est-ce que l'immobilité, le repos, même dans la conquête, — est la loi du développement humain, et y a-t-il autre chose que des haltes passagères ? L'homme voit bientôt se rouvrir la série de ses efforts et de ses ardentes recherches de l'inconnu. Telle est sa condition, qu'il se sent pris de dégoût parfois pour ce qui, de loin, lui

semblait le plus enviable et ce qui lui a coûté le plus à obtenir, qu'il est forcé de se créer un but nouveau, et de reprendre sa marche interrompue. La grande aventure de l'humanité recommence, et c'est là que se retrouve cette noble et heureuse nécessité des supériorités morales et intellectuelles, de cet héroïsme idéal dont l'imagination passionnée de Carlyle fait un culte. Culte étrange ! dira-t-on : — culte juste et fécond, dirai-je, — qui ne fait qu'exprimer ce besoin intime, incessant, pour une société civilisée, de sentir la vie se réfugier et palpiter dans des êtres d'élite, — politiques, penseurs ou artistes ! Mais si d'avance vous avez provoqué la stérilité des intelligences, si vous avez travaillé, comme à une œuvre méritoire, à la déconsidération du talent, si vous avez érigé la défiance de ces supériorités naturelles en vertu publique, vous n'aurez pas le despotisme du génie, cela se peut ; vous aurez préparé quelque chose de mieux, — le despotisme, la tyrannie des médiocrités ; qui se disputeront comme une proie le pouvoir, la science, la gloire politique ou littéraire, et vous feront passer sous les fourches caudines de leurs passions subalternes. Vous aurez les héros de lieux suspects escaladant la vie publique, les déclamateurs de tabagie dans le conseil et « tous les dialectes dans le sénat, » ainsi que le dit M. Chastes.

Ceci est ce qu'il y a de chimérique dans ces doctrines ; c'est le rêve creux de ceux qui caressent l'idée de l'égalisation universelle, qui imaginent une humanité abstraite où tout ce qui tend à s'élever est ramené au niveau commun, où la masse est prise pour type et pour idéal. Ce qu'il y a au fond d'hostile pour l'intelligence et pour l'esprit littéraire, qui vit du développement des facultés individuelles, n'est guère déguisé sans doute ;

voulez-vous voir la traduction franche et brutale de la même pensée mise à nu ? jetez les yeux autour de vous et observez ce qui s'est exhalé, depuis deux ans de violences, de venimeux outrages adressés à l'art et à l'esprit, de haines matérialistes ou d'injurieuses négations, et que M. Proudhon exprimait avec sa crudité cynique quand il disait : « *Travailler et manger, c'est, n'en déplaise aux écrivains artistes, la seule fin apparente de l'homme. Le reste n'est qu'allée et venue de gens qui cherchent de l'occupation ou qui demandent du pain. Pour remplir cet humble programme, le profane vulgaire a dépensé plus de génie que tous les philosophes, les savants et les poètes n'en ont mis à composer leurs chefs-d'œuvre.* »

C'est ce même sophiste intrépide qui triomphait à prouver dans son livre de la *Philosophie de la misère* que le talent est une difformité, que la littérature est le « *rebut de l'industrie intelligente* » et que, pour l'observateur philosophe, ce qu'on nomme la décadence de l'art n'est, après tout, « *que le progrès de la raison virile importunée plutôt que réjouie de ces difficiles bagatelles.* ». Ne vous souvenez-vous plus de cet obscur déclamateur qui, dans un jour de verve et d'épanouissement, assignait devant son tribunal la gloire de Chateaubriand, la gourmandait dans je ne sais quelle logomachie révolutionnaire, et lui accordait plaisamment quelques années encore pour s'éclipser, comme un astre éteint, du ciel démocratique ? Joignez-y cette troupe bariolée d'enfants stériles et mal venus de l'esprit occupés chaque jour à délayer dans une prose malsaine les paradoxes de Rousseau, politiques de club ou de journal, humanitaires, utilitaires ; — que sont, pour ces puissants civilisateurs des peuples, et le génie, et l'art immortel, et

le bon goût, et l'élégance de la pensée ? C'est la tradition rajeunie de ceux qui virent une fois dans les lumières de l'esprit un titre à la proscription, qui rangeaient parmi les suspects les hommes instruits, et qui écrivaient à la Convention ces propres paroles : « *L'esprit public est remonté dans ce département ; les savants, les beaux esprits, les plumes élégantes ne sont plus ! ..* » C'est la tradition de ce divin M. de Robespierre, qui ne voyait dans les écrivains que des corrupteurs publics. Qu'il y ait pourtant de véritables corrupteurs publics, là n'est point le doute. Ce n'est point peut-être Corneille trempant dans l'airain l'âme de ses héros, ce n'est point Racine idéalisant et purifiant la passion humaine, ce ne sont point tant de maîtres élevés de la science et de l'inspiration, ou même tant de talents dont la première loi est le respect de leur art. Cherchez plus bas : ce sont aujourd'hui ceux-là qui ont « sali l'âme de la France, » ainsi que le disait éloquemment M. de Montalembert ; ce sont ceux qui souillent l'imagination de l'homme, lui arrachent une à une ses convictions et ses croyances, et qui, après avoir tout détruit en lui, — tout, sauf la notion de sa propre intelligence, — s'efforcent encore d'obscurcir ce dernier reflet de son immortalité. — Ainsi, soit haine violente et stupide pesant sur l'essor de la pensée, soit corruption secrète s'insinuant dans les esprits au souffle de cette fausse idée de démocratie qui s'empare du monde, on aboutit, comme à une fatalité de nos malheurs, à cet épuisement de l'énergie intellectuelle, à cette dilapidation des dons sacrés de l'imagination, à cette déconsidération des facultés supérieures.

Quand enfin on aura songé à pourvoir à tous les besoins, à réparer tous les désastres, à relever tous les vaincus

dans notre société assiégée et menacée, il faudra bien aussi ne point oublier cet autre vaincu resté sur le champ de bataille de nos passions, — l'art littéraire. Il faudra bien songer à fermer, s'il se peut, cette blessure large et béante faite à l'esprit en France par nos entraînements et nos doctrines mortelles. Pensez-vous que ce ne fût rien aujourd'hui, pour réveiller le sentiment de la vie, qu'une belle œuvre, un beau poème, un beau travail d'imagination ou de science apparaissant dans son éclat imprévu ? Cette vie des lettres, comment renaîtra-t-elle ? Sera-ce par ces moyens matériels en quelque sorte, tels que le bienfait d'une loi protectrice sur la propriété littéraire, les encouragements clandestins ou publics dont les gouvernements disposent, la destruction de cette audacieuse piraterie de la contrefaçon, l'abolition de la censure ? Etes-vous de ceux qui croient qu'avec un décret, la promesse d'un bénéfice honnête ou la suppression d'une entrave illusoire, on panser les plaies de l'intelligence ? Etes-vous d'avis qu'il suffise de palliatifs et de remèdes de cette nature pour ranimer ces deux choses impalpables qu'on nomme la sécurité, la confiance en politique, — l'inspiration en littérature ?

C'est une des merveilleuses fortunes de l'art de ne point être soumis, dans ses prospérités et dans ses revers, à l'action de ces stimulants secondaires. La source de sa vie est ailleurs. C'est dans cette région invisible où fermentent et se transforment les passions, les tendances, les opinions d'une époque, qu'est le secret de la décadence ou du rajeunissement des littératures ; c'est dans ce drame de la vie morale d'un peuple que se cache, pour les lettres, le germe de la corruption ou le principe d'une fécondité nouvelle. Toute force, toute croyance,

toute illusion généreuse même que vous rendez à la société, n'est-elle pas un élément vierge pour l'art, pour la littérature ? Et c'est ainsi qu'au fond ce qu'on nomme la question littéraire n'est qu'une des faces de la grande et populaire question sociale. Grands politiques si ardents et si prompts à assumer l'entreprise du bonheur des sociétés, si jaloux de tenter sur elles l'expérience de vos rêves, ce n'est pas assez d'appeler la poésie et les arts réunis à nos fêtes comme des convives qui peuvent encore faire honneur, de leur demander de beaux ouvrages, des chants ou des statues : ils vous répondront par des hymnes des rues, par la prose des Bulletins de la république, ou par ces images monstrueuses et grotesques qui figuraient à vos pompes païennes. Il faudrait commencer par purifier cette atmosphère où nous vivons, par dissiper ces fanatismes vulgaires qui nous dévorent, par relever nos esprits flétris, rendre quelque noblesse à nos instincts, et raviver dans les cœurs l'intime notion de la vérité, du respect, de la supériorité morale. Il faudrait que le pays se sentît un peu vivre sous la sauvegarde des vérités sociales restaurées ; des principes de la civilisation de nouveau confirmés, en quelque sorte, par nos malheurs. Et ce n'est point seulement aux politiques que je m'adresse, c'est aux écrivains eux-mêmes. Les épreuves doivent avoir leur vertu pour les esprits comme pour les cœurs. Les humiliations de l'intelligence contemporaine n'ont point de sens, ou elles veulent dire que les écrivains aussi doivent puiser en eux la force de résolutions nouvelles. Il faut qu'ils épurent cette vie littéraire des éléments malsains qui s'y sont glissés, en rendant au travail son caractère et son prix, en fécondant leur inspiration par

l'étude, en se retrem pant dans les sévères douceurs de la discipline intellectuelle, en nourrissant l'amour de ces qualités rares qui font la puissance de l'art, en retrouvant le sentiment de la distinction et de la hiérarchie dans les lettres. Il faut aussi qu'il s'éveille une critique vigilante et fidèle, disposée à signaler chaque, jour et à chaque heure les révoltes brutales, les défections et les retours heureux. J'en appelle à cet esprit délicat et sûr, trop désintéressé peut-être dans la certitude où il est d'avoir conservé ce que tant d'autres ont perdu, et dont la clairvoyance révélait autrefois l'approche des barbares en littérature. C'est à tout ce qu'il y a de jeune en France aujourd'hui à songer que tout ce qui se tente, se prépare ou s'accomplit, politiquement, moralement et littérairement, c'est son avenir ; c'est à tout ce qu'il y a d'âmes fières et de raisons viriles à briser ce réseau d'influences désastreuses qui nous enveloppe, à rejeter l'injure de ces odieuses superstitions que l'esprit de sophisme met en honneur, et à se hâter de faire un choix. La démocratie est la loi du XIXe siècle ! soit ; mais, comme il ne s'est révélé jusqu'ici, dans toutes les voies de l'activité sociale, qu'une démocratie prenant pour symbole le niveau passé sur les facultés humaines, soulevant sur son passage un souffle destructeur de toutes les distinctions et de toutes les supériorités morales, et travaillant à créer une égalité dégradante dans l'abaissement de l'intelligence littéraire comme de l'intelligence politique, il faut bien qu'il existe une autre manière d'entendre la démocratie, qui puisse, en faire le règne des émulations généreuses du génie et de la vertu ; ou ce ne serait qu'un système indigne de trouver place dans l'âme d'un honnête homme et dans l'esprit d'un penseur.

CHARLES DE MAZADE.

## **Correspondance avec don Juan Donoso Cortès, marquis de Valdegamas**

Flamarens près de Lectoure (Gers) 14 juillet 49  
Mon cher et illustre ami,

Au milieu des secousses qui nous surprennent chaque matin, au milieu des devoirs nouveaux auxquels vos mérites vous appellent si bien, vous souvenez-vous encore d'une vieille connaissance qui vous a gardé pour sa part une amitié bien vive.

Une révolution a passé par-dessus la dernière lettre que je reçus de vous, de Madrid, cette révolution a changé bien des choses, elle n'a point changé mes sentiments, elle n'a rien ôté au prix que j'attachais à la bonne amitié que vous vouliez bien avoir pour moi et c'est au nom de cette amitié que je prend la liberté de me rappeler à vous. Je le fais du lieu d'une solitude dans le midi qui touche presque à votre Espagne. Que voulez-vous, mon cher ami, tant de révolutions auxquelles je cherche en vain un mobile juste, me font trouver un charme singulier à cette solitude. Je suis venu la trouver momentanément, quelque temps après la révolution. J'occupai des fonctions que je crus devoir quitter pour la satisfaction de ma conscience au beau temps du gouvernement provisoire. Je suis resté avec le soin seul de mes habituels travaux d'esprit et à ceux-là, la solitude va bien. Je n' imagine pas avoir perdu mon temps pour m'être retiré un peu en moi-même. Dans la méditation et l'observation



j'ai un peu pratiqué le mot de la sagesse pythagoricienne : dans la tempête adore l'écho ! La réalité n'a pas assez de charme pour que l'ombre ne suffise pas ! J'admire ceux qui se plaisent à cette course au clocher, aux folies des témérités, des bassesses, du cynisme, des impuissances que composent ce qu'on veut bien appeler la politique depuis quinze ans. Quant à moi qui ne crois pas à l'efficacité de beaucoup de choses ... depuis ce temps, fut-ce avec les meilleures intentions, qui ne voit pas même clairement l'heure du bien... Je regarde et j'attends ; j'ai même absolument refusé de me laisser porter comme candidat aux élections dernières, ici dans mon pays natal. C'est vous dire tout mon dégoût pour la stupide anarchie où nous sommes et où je vois s'abîmer la liberté et la moralité humaine.

Vous voyez les choses mon cher ami, d'un théâtre plus... au sein d'un monde plus étendu ; mais n'est-il pas vrai que l'Europe toute entière est atteinte d'un mal dont elle n'est pas près de guérir. C'est le cœur qui est attaqué ! C'est la foi religieuse qui est près de s'éteindre. C'est le sentiment moral qui s'efface, enfin c'est l'âme même de notre civilisation qui se joue sur une carte et d'où vient le mal ? Etes-vous de ceux qui croient qu'un jour le hasard, le 24 février, a tout fait ? A mon avis ce jour-là n'a fait que mettre à nu la plaie, elle existait (...) C'est comme un malade atteint d'un mal chronique, un accident survient et l'emporte et on rejette tout sur l'accident ; mais on ne songe pas que si l'accident ne fut point venu et quelque soit la gravité, le mal n'eut point préexisté. Que se passera-t-il ? Ce qui m'effraie c'est que beaucoup de ceux ont contribué à cette corruption sont ceux qui viennent nous offrir leur ... Ah ! s'ils avaient le courage de faire

leur... devant la société menacé, ne pourraient-ils pas s'avouer coupables, celui-ci d'avoir propagé l'esprit révolutionnaire, celui-là d'avoir aidé ...., un autre d'avoir ... dans le matérialisme, un autre d'avoir protégé.... Depuis trente ans j'aimerais mieux qu'ils confessassent leur faute que de les voir s'abriter sous leur... et d'en faire encore une gloire. C'est ce qui me met en défiance. Ils croient encore aux petits moyens, aux expédients, aux petites tractations intérieures, à la tactique ! Tout cela rajeunira-t-il l'âme défaillante de la société ?

Vous du moins vous êtes restés calmes en Espagne et dans ce temps-ci c'est quelque chose que de ne pas bouger. Vous êtes devenus des modèles ; il a fallu le monde en combustion pour pacifier l'Espagne ; soyez sûr que j'y tourne bien souvent les yeux. D'ici je vois la montagne qui nous séparent et je vous envie.

Ma réclusion dont je vous parlais, n'est point à vrai dire absolue. Ainsi ce printemps j'ai eu le regret de passer à Paris 3 ou 4 jours après vous quand vous alliez à Berlin. C'est le duc de Sotomayor qui m'a annoncé cela et jugez de mon chagrin. Je suis revenu de Paris il y a peu de temps et je me propose d'y rentrer bientôt pour reprendre plus activement quelques travaux. Tout ce tumulte de révolution m'a empêché de réaliser le projet que j'avais de faire mon étude sur vous et vos écrits. A présent je désire m'y mettre le plus tôt possible.

(....)

Veillez toujours croire à mon dévouement et à mon affection

Paris 10 décembre 1849

Mon cher ami

Il faut que je sois bien mal servi par ma fortune pour arriver toujours quand vous êtes passés ! En arrivant à Paris j'ai appris que vous en étiez partis depuis peu pour Madrid. Votre lettre de cet été et mes propres progrès me faisaient pourtant espérer que je serais assez heureux pour vous rencontrer. C'eut été pour moi une bien vive satisfaction.

Je désirais vous voir mon cher ami pour vous d'abord, pour la satisfaction de mon sentiment d'attachement pour vous. Dans ce tourbillon qui nous emporte, heureux quand on peut dans l'intervalle de deux orages, serrer une main amicale. Je le désirais encore, mon cher ami, pour l'accomplissement immédiat de mon projet de faire une étude sur vos ouvrages. Si j'avais tous les matériaux là, sous la main, je m'y mettrais de suite et en attendant votre conversation m'eut été précieuse pour pouvoir réaliser aussitôt que possible ce projet. Je m'adresse à vous, maintenant qu'étant sur le lieu vous pourrez disposer de tout ce qui peut m'éclairer. Vous m'avez annoncé divers ouvrages dont l'un sur Pie IX, vos principaux discours, vos lettres et permettez moi, aujourd'hui, mon cher ami, d'insister auprès de vous pour vous prier de me transmettre tout cela, en y joignant même si cela se pouvait vos lettres d'autrefois sur ***l'Heraldo***. Je vous demande en un mot de compléter ce que j'ai et qui ne consiste d'ailleurs qu'en quelques-uns de vos premiers ouvrages ou article de revue. Pourquoi ne vous prierais-je pas franchement pour compléter cela, d'y

joindre une des vos biographies, la plus récente ? Tout ceci n'est qu'une réclamation amicale faite à votre bienveillance. J'ai l'intention de faire une étude complète, comme vous voyez. Je vous prie franchement de m'y aider de tous les documents que vous pourrez me communiquer, au besoin même je me permettrai de recourir à l'obligeance de M. de Montalembert au sujet de la correspondance échangée entre vous. C'est vous dire avec quel soin je me propose de travailler à cette étude que j'aurai doublement plaisir à faire.

L'occasion ne me manquera pas, mon cher ami, d'entrer dans le vif de nos questions. Elles sont communes à toute l'Europe. Elles sont saignantes pour tous et je serai heureux de marcher auprès de vous. Aussi bien, les questions ne sont pas résolues pour nous. Elles sont, au contraire, à mon sens, plus pendantes que jamais. La lutte pourra prendre des formes nouvelles ; elle n'est pas près de finir ! Au milieu de tous ce tracas européen, vous êtes heureux d'être si sages et si calmes en Espagne, dieu vous y tienne, mon cher ami,

Ne seriez-vous pas par hasard l'auteur d'un certain article qui a paru dans ***l'Univers*** sur l'Allemagne et qu'on a attribué ici à M. Guizot ? Veuillez me le dire.

J'attends mon cher ami, votre paquet qu'il vous sera aisé de me faire tenir par l'ambassade. Je l'attends avec bien de l'impatience, soyez-en sûr, pour me mettre à l'œuvre.

Adieu mon cher ami, veuillez toujours compter sur mon dévouement sincère et mon plus vif attachement.

Paris 23 mars 1850

Mon bien cher ami,

J'aurais à me reprocher fortement de n'avoir pas répondu plus tôt à votre lettre et au bienveillant envoi de vos divers écrits que vous avez pris la peine de me faire, si mon retard ne s'expliquait pas par plusieurs causes, la première c'est qu'au moment où j'ai reçu votre paquet j'étais occupé à finir quelques petits travaux et j'ajournai jusqu'à ma libération ; la seconde c'est que depuis ce temps, j'ai été extrêmement souffrant et peu en état de m'occuper d'une manière suivie. Cela ne m'empêchait pas de me rapprocher de vous par la pensée mais malheureusement d'une façon assez stérile. J'éprouve aujourd'hui une jouissance véritable à m'entretenir avec vous, en songeant que vous voudrez bien excuser mon silence un peu prolongé.

J'ai reçu comme je vous le disais et le paquet contenant vos ouvrages et les discours que vous avez prononcé depuis. Vous savez que j'aime, en quelque sorte naturellement, ce que vous faites, aussi ai-je lu et relu toutes ces pages avec un véritable intérêt, y trouvant toujours cette élévation de pensée qui vous est habituelle.

J'ai lu tout cela attentivement et plume en main et je vais maintenant me mettre à mon travail sur vous et vos œuvres, ce qui est pour moi une vraie jouissance d'esprit et d'âme, croyez-le bien. Vous le savez, mon cher ami, le

sens général de vos jugements si hautement sévères et tristes sur notre temps, me parait le seul admissible. La doctrine catholique me semble l'unique substance de nature à rendre la force et la vie à l'humanité par sa vigoureuse efficacité. Chacun de ses dogmes, chacun de ses enseignements s'applique à quelqu'une de nos vies, à quelqu'une de nos erreurs. De plus ces dogmes et ces enseignements sont parfaitement supérieurs à nous-mêmes et forment le dépôt de vérités immuables. S'il n'en était point ainsi qu'elle serait notre mesure pour juger les efforts de la raison humaine, pour savoir si elle s'élève ou si elle s'abaisse, si elle s'égare ou si elle est dans le droit chemin ? Si la raison humaine était pleinement indépendante, si elle était la source exclusive d'où procèdent les principes de la civilisation, il n'est point douteux qu'après avoir confessé certaines vérités sociales, après avoir reconnu certaines conditions d'existence pour la société, elle n'eût le droit de la changer et de leur opposé ce qu'il lui serait bien permis alors d'appeler des vérités nouvelles, des conditions nouvelles d'organisation. Maintenant je vous demanderai : quelle conclusion pratique faut-il déduire de là, pour en tirer une règle de conduite et diriger les efforts ? Qu'elle est l'application directe que peuvent recevoir utilement et efficacement ces vérités supérieures de la civilisation catholique ? Qu'en doit-il résulter notamment en politique ? Faut-il croire que nous n'avons, pour nos générations condamnées, qu'à mettre la tête sur le sillon en attendant que la charrue passe pour nous couvrir de terre et pour faire place à des générations plus imbues du suc nourricier ? Je fais effort pour éloigner de moi cette persuasion amère ; et voilà pourquoi je vous répète ma

question. Je serai heureux d'en recevoir votre avis, autant que le temps vous le permettra et je me figure que c'est encore une consolation pour des esprits désintéressés de s'entretenir de ces choses supérieures par-dessus nos agitations mesquines et stériles.

Je ne vous apprendrai rien de neuf, mon cher ami, en vous disant le bien qu'a eu ici votre discours. Il a beaucoup frappé, tout le monde s'en est occupé. C'est le signe de la puissance des idées que vous manifestez en même temps que du talent avec lequel elles sont exprimées. Il est seulement une chose que je vois avec tristesse moi qui crois comprendre votre pensée. De ce que vous avez dit, que la force était l'extrême ressource de la civilisation pour se défendre, était un élément de restauration sociale aujourd'hui par l'exemple de discipline et d'abnégation qu'offrent les armées, de singuliers esprits font tourner cette juste apologie à l'appui d'un matérialisme d'idées d'où ils ne peuvent s'arracher. Bref, cela est visible, ils invoquent la force pour se dispenser de se réformer dans leurs idées et dans leurs habitudes morales, et c'est là assurément ce qui n'est point dans votre pensée.

Du reste, à vrai dire, mon cher ami, je ne sais pas où nous en sommes et qui le sait ! Tandis que le ver est à la racine de l'arbre, chacun s'occupe à rechercher comment on taillera les branches et on les étendra pour nous donner un peu d'ombre. Le travail de dissolution va bon train et en attendant on s'amuse aux incidents, on a fait grand bruit des élections dernières, on a trop triomphé d'une part et trop désespéré de l'autre, à mon sens.

Je vous le demande, quand le résultat électoral eut été en sens inverse, la difficulté de notre situation ne serait-elle pas la même ? Qu'y-a-t-il de changé à notre état ? Voilà comme on se fait des illusions et des déceptions gratuites !

Nous avons beaucoup causé, un des ces jours, de vous, avec un des nos avis, Lavergne, il est aujourd'hui professeur d'agriculture à Versailles et fort optimiste sur toutes nos choses et vous, mon cher ami, que faites-vous ? Vous proposez-vous de revenir bientôt à Berlin et passerez-vous par Paris ? Je voudrais que cela fût. Et que fait votre Espagne ? J'y tourne toujours les yeux et l'envie parfois. J'attends de vos nouvelles avec empressement. J'espère que vous ne ferez pas trop expier mon propre retard.

J'ai vu ici un jeune péruvien nommé Ingunza qui m'a dit vous avoir vu à Berlin et m'a demandé de vos nouvelles en me chargeant de son souvenir pour vous.

Adieu mon cher ami, veuillez croire à ma fidèle affection et à mes sentiments de dévouement complet.



Paris 16 mai 1850

Mon cher ami

Je me préparais à vous écrire quand je viens de recevoir votre lettre du 8 et, pour répondre de suite à votre question, je vous disais que la dernière lettre que j'ai reçu de vous est du 30 mars. Je n'en ai point d'autre. Celle-là répondait à certaines questions que je vous soumettais au sujet de quelques interprétations de votre dernier discours.

Bien qu'elle n'exigea pas une réponse immédiate je me proposais pourtant bien d'y répondre ; toujours heureux de me rappeler à vous ou de recevoir de vos paroles, fier d'avoir une petite place plus intime dans votre gloire nouvelle qui vous est faite, vous me permettez bien d'y tenir, moi, que cette gloire n'a point surpris et qui la sentais venir, en quelque sorte, en laissant ce qu'il y avait en vous, en m'associant à la sympathie générale. Je suis égoïste mon cher ami, j'y vois la réalisation d'un de mes pressentiments, le triomphe d'une prévision. Vous êtes une des consolations de notre temps si pauvre en croyances, et même en courage et en talents pour les exprimer ; vous êtes une de nos vengeances contre cette révolution qui monte, bouillonne et ne produit que de l'écume.

Je me suis plongé dans vos livres et vos discours ; si je n'ai point terminé tout à fait encore mon article de manière à ce qu'il ait déjà paru, excusez-moi, je vous prie, les mauvais moments que me fait passer souvent ma santé délabrée en est la cause ; mon travail est pourtant avancé et paraîtra dans un des prochains numéros de la

revue. Ce sera une étude complète. J'espère n'avoir rien oublié. C'est ce hasard de la maladie qui a fait passer avant, un autre petit article que j'avais fait précédemment et qui devait venir plus tard.

J'ai eu l'occasion dans ces derniers temps de me trouver avec M. de Montalembert. Nous avons beaucoup causé de vous et je n'ai pas besoin d'ajouter dans quels termes vous reveniez naturellement au milieu de la conversation qui roulait sur tout ce qui se fait et se déroule. M de Montalembert m'a paru un homme plein de générosité d'esprit, de droiture de cœur, d'ardeur courageuse, de conviction, mais un peu dépaysé sur le terrain de l'action pratique où les circonstances l'on jeté en en faisant un des chefs du parti conservateur français. Vous savez les petites dissidences qui se sont élevées entre diverses fractions du parti catholique, ici, et qui l'ont exposé à des oppositions auxquelles il ne s'attendait pas ; cela l'a peut-être un peu ému et lui pèse ; et de fait, mon cher ami, le moment est-il bien choisi pour ces dissidences ? S'il faut vous dire toute ma pensée, je crois que de tous côtés dans les partis, la presse en fomentant, en envenimant les petites luttes, les dissidences de détail, en les créant souvent ou en leur donnant un caractère d'antagonisme aisément poussé à l'irritation, est un de nos plus palpables dangers. Elle travaille de son mieux à la dissolution générale ; elle nous inocule cette autre ivresse de la parole où l'esprit titube aussi, s'énerve et n'agit plus.

Que vous dirais-je de nos affaires, mon cher ami, que vous ne sachiez ? Nous voici replongés dans une de ces crises aiguës d'où il faut sortir ; nous en sortirons, je le

crois et nous ne serons guère mieux après. Seulement combien faut-il de ces crises pour que le malade succombe ? Voilà la question ? Elle sera posée en ces termes tant que le remède moral ne prévaudra pas. Ce ne sera point à mon sens, sans nouvelles épreuves qui rendent plus manifeste encore la nécessité de ce remède, qui épurent les cœurs, domptent les dépravations, disciplinent les caprices et retrempent les âmes. J'ai foi au résultat final de ces épreuves : c'est notre devoir d'y travailler, de désarmer le mal et de chercher les voies d'une providence bienfaisante. Mais il nous faut peut-être répéter la parole de de Maistre : ce soleil ne se lèvera que

....

Je ne vous dirai pas, mon cher mai, de nous répéter souvent vos hautes vérités. Je suis persuadé que vous avez pris le bon parti en choisissant vos moments et en ne morcelant pas vos jugements dans les polémiques mais je serais personnellement heureux de recevoir de vous quelques mots de votre pensée en attendant qu'elle se formule dans quelque autre manifestation publique. Comptez-moi au nombre de ceux qui vous suivent, un vieil ami dévoué.

J'ai vu votre nomination au Conseil royal. Voilà qui m'enlève l'espoir de vous revoir prochainement, en vous tenant fixé à Madrid.

Adieu, mon cher ami, quand vous aurez un moment donnez-moi de vos nouvelles qui seront reçues comme une preuve précieuse d'amitié et comptez toujours sur mon dévouement à toute épreuve.

## **Un penseur catholique en Espagne**

Revue des Deux Mondes, Nouvelle période, tome 7, 1850  
(pp. 142-169).

Voici le début de l'étude évoquée dans les lettres

UN PENSEUR CATHOLIQUE EN ESPAGNE.

M. DONOSO CORTES, SES ECRITS ET SES DISCOURS.

I - Collección escogida de los Escritos del exemo señor don Juan Donoso Cortés, marqués de Valdegamas. 2 vol. in-8°. Madrid, -1849.

II. — Discours parlementaires, par le même. 1849-1850.

"Les révolutions, heureusement pour la dignité de la pensée humaine, ne triomphent pas sans soulever dans le monde intellectuel des résistances généreuses, des contestations viriles qui puisent dans l'anxiété universelle un caractère particulier d'éloquence. Sous le coup même de ces explosions souveraines, par un saisissant contraste, vous voyez s'élever quelques-uns de ces mâles et religieux esprits où le sentiment du péril commun reflue en quelque sorte, où se concentre comme une force mystérieuse de réaction, et qui marchent droit, à la clarté d'une foi supérieure, sur l'idée révolutionnaire grandissante. Doués d'une singulière hauteur d'inspiration, ils se font les contemplateurs et les juges de cet ordre de choses anarchique dont ils ne condamnent pas seulement les excès, dont ils nient le principe générateur ; ils sondent sans trembler cette orgueilleuse plaie du mal révolutionnaire, écrasent l'intelligence révoltée sous le poids ironique des lois providentielles, pressentent les catastrophes, jettent le cri de détresse des

sociétés menacées. L'imagination a une rare puissance en eux : sans cela, ils ne recevraient pas des spectacles de leur temps cette commotion qui se traduit en éloquence enflammée et à demi prophétique ; ils nourrissent secrètement un religieux instinct de la moralité humaine sans cela, ils se rangeraient à cette loi du succès où tant d'âmes molles se rangent. Les prenez-vous pour des mystiques ? Ce sont du moins des mystiques qui touchent aux plus palpitantes réalités et les analysent avec une sagacité cruelle. Il y a en eux quelque chose d'entier, de sincèrement passionné, et c'est ce qui explique comment ils sont volontiers absolus dans leurs jugements. Ce n'est pas dans le foyer le plus ardent d'une révolution que ces esprits se produisent parfois, c'est au dehors, dans des conditions plus indépendantes, assez près pour assister en témoins émus à ces puissants phénomènes, assez loin pour pouvoir en mieux dégager le sens général. Tandis que nous luttons avec des incidents, tandis que nous nous épuisons dans la tactique, dans des expédients sans doute nécessaires, ils remettent sous nos yeux les grands côtés, la signification universelle, la mystérieuse et inexorable logique de ces mouvements qui nous entraînent. C'est le propre, en particulier, de la révolution française considérée comme l'expression de la civilisation moderne dans ses crises, dans ses ambitions avortées, dans ses laborieuses incertitudes, de rencontrer, à chacune de ses phases, en Europe, quelques-unes de ces vigoureuses intelligences destinées à en mesurer la profondeur, à lui jeter, comme un défi, l'éclat provoquant de leurs contestations, la hardiesse originale de leurs conjectures."

# La Revue Générale

## RÉCEPTION DE M. DE MAZADE A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

M. de Champagny a été canonisé le 6 décembre à l'Académie française. M. de Mazade officiait. Le consciencieux écrivain avait pris pour texte de son discours ce passage de La Bruyère : « A qui me faites-vous succéder ? A un homme qui avait de la vertu. » (La Bruyère. Discours de réception). M. de Mazade n'a point débité en moins d'une heure et quart un panégyrique de vingt-cinq pages. La vertu de M. de Champagny lui-même eût été mise à une rude épreuve.

M. de Mazade s'est excusé d'être admis à l'Académie française. C'est l'usage. Après tout, cet aveu du récipiendaire n'a point trop semblé un lieu commun, malgré quelque insistance dans l'humilité. - Sémonide ayant à chanter la louange d'un vainqueur obscur des jeux olympiques « matière infertile et petite » se rejeta, dit l'histoire, sur Castor et Pollux. Le panégyriste de M. de Champagny s'en est tenu à son héros. Il a montré quel fervent chrétien, quel homme intègre la mort avait enlevé à l'Académie. « J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage », a dit le poète. Vraiment M. de Champagny a fait tant de bien que ses ouvrages en ont quelque peu été oubliés. Les auditeurs de M. de Mazade ont pu se croire reportés de plusieurs mois en arrière au discours annuel sur les prix de vertu. Le « vénérable » défunt a paru à tout le monde comme un candidat idéal aux prix fondés par M. de Montyon. Sans doute il eût mérité de les recevoir autant que de les décerner.

Une jolie page, émue et tendre, c'est celle où M. de Mazade nous montre, au milieu des siens, le juste qu'il

était chargé de louer. Ce passage est charmant, hélas ! ce n'est qu'un passage. - M. de Mazade entre dans de longues considérations sur la décadence des Romains : il y a toujours quelque inconvénient à rappeler Montesquieu, même en imitant M. de Champagny. - M. de Mazade menaçait même d'étudier en détail l'œuvre de son prédécesseur : où nous aurait mené une semblable analyse ? Ni le public, ni l'Académie ne semblaient bien exactement le savoir.

Mais l'orateur est allé droit à l'éloge de Richelieu. Bref, les points les plus saillants de ce discours dont nous indiquons d'un trait les grandes lignes, ont été trois allusions satiriques à l'adresse de la République. Ces allusions ont été très heureuses elles ont fourni à M. Mézières des répliques d'un bel effet.

Le discours de M. Mézières qui a quelque peu déconcerté par sa hardiesse les amis du récipiendaire, par sa nouveauté l'Académie elle-même, ce discours est un excellent morceau d'éloquence. Le Directeur de l'Académie française s'est excusé de parler politique à l'écrivain politique de la *Revue des Deux-Mondes* : il a gardé beaucoup de mesure ; le député n'a pas trop percé sous l'académicien.

M. Mézières a repris quelques thèmes traités par le chroniqueur de M. Buloz, mais, grâce au ciel, sans verser dans l'antique. Voici d'abord une étude sur Cavour. Elle est très jolie cette étude. Les Italiens y pourront sentir certaines épigrammes fermes et fines qui sont d'un maître. Puis viennent les trois grands portraits qui occupent le reste du discours. D'abord celui de Gambetta. Louer l'illustre tribun en pareil lieu, n'était-ce pas bien de l'audace ? Les conservateurs endurcis se sont un peu

agités sur leurs bancs ; mais l'orateur a déployé tant de talent, il a si bien ménagé les nuances, sans affaiblir les couleurs, qu'il a su imposer à tous la vérité et qu'il a pu s'écrier dans un très bel élan : « A une heure tragique de notre histoire il était passé dans Gambetta quelque chose de l'âme même de la patrie. »

Nous arrivons à l'éloge de Chanzy, - second portrait, M. Mézières a fièrement campé son héros tout le monde a battu des mains. J'aime moins, quelque patriotique, quelque entraînant qu'il soit, le récit des opérations dans l'Ouest. Ce récit est très brillant, il a grand air, mais il ressemble trop à un pastiche de Bossuet. Nous sommes sur les bords de la Mayenne : nous pourrions nous croire dans les plaines de Rocroy.

Pour finir, troisième portrait celui de M. Thiers. L'éloge du grand homme d'État avait déjà plus longuement résonné sous ces mêmes voûtes de l'Institut. Mais les efforts de M. Henri Martin avaient-ils suffi à épuiser le sujet ? Quoi qu'il en soit, M. Mézières n'était pas mal venu à évoquer une fois encore, pour lui rendre un digne hommage, ce mort glorieux entré dans l'histoire. - L'orateur s'est tiré à merveille de cette dernière épreuve. Doudan l'y a bien un peu aidé, mais ne cherchons pas injustement querelle à l'éloquent académicien. Son discours est un des meilleurs qu'ait entendus l'Académie. Son discours durera.

Telles ont été les péripéties principales d'une séance qui n'aura point manqué d'éclat. M. de Mazade a triomphé avec lui, une publication fameuse s'est vue à l'honneur. La Revue des Deux-Mondes doit être satisfaite de son succès: le propre de la sagesse est d'aimer en tout la modération. Paul Morel



**M. CHARLES DE MAZADE**  
**SUCCESSEUR DU COMTE DE CHAMPAGNY**  
**Séance de réception du 6 décembre 1883.**  
**Le Clairon, 7 décembre 1883.**

L'Académie française a admis, dans son sein, pour remplacer le comte de Champagny, M. Louis-Charles – Jean-Robert de Mazade-Percin, qui collabore depuis près de quarante ans à *la Revue des Deux-Mondes*.

Le récipiendaire est un homme de soixante-deux ans, à la figure reposée, encadrée par une barbe grisonnante ; simple d'allures et peu expansif, il se confine volontiers dans son appartement du 33, de la rue Saint-Jacques, aime peu à sortir. Aussi, allait-il, pour la seconde fois, à l'Académie ; sa première visite date de la réception d'Alfred de Musset.

Bien avant l'ouverture de la séance, une nombreuse assistance se pressait sous la coupole.

A une heure, entrée du bureau, composé de MM. Mézières, président; Sully-Prudhomme, et Camille Doucet, secrétaire perpétuel.

Bientôt après, M.Mignet, revenu d'Aix tout exprès, et M. Maxime Du Camp, présentent le nouvel immortel, qui prend la parole en ces termes :

## DISCOURS DE M. De MAZADE

*Messieurs,*

*En venant prendre au milieu de vous une place due à vos bontés, je veux me défendre de toute illusion. C'est un privilège de l'Académie, privilège vieux comme elle, devenu la plus précieuse de ses traditions, et toujours rajeuni, de ne pas connaître de limites dans ses choix. Elle aime à se faire honneur des noms brillants, de tout ce qui est la lumière, la force ou le charme de cette société française dont elle est l'image, et elle ne dédaigne pas les noms modestes. Vous avez voulu cette fois, sans doute pour ne décourager personne, accueillir parmi vous un prétendant à vos faveurs qui ne vous était recommandé ni par l'éclat des grands rôles, ni par le retentissement de la tribune ou des chaires publiques, ni par le succès de la poésie, du roman ou du théâtre, un homme qui n'a été jamais qu'un modeste écrivain, faisant sans bruit son devoir, un simple soldat de l'armée littéraire.*

Après cet exorde plein de modestie, l'orateur trace le portrait et la biographie de son prédécesseur. C'est avec une émotion communicative qu'il raconte un événement douloureux de la vie de M. de Champagny.

Citons :

*Il est des points délicats auxquels on ne peut toucher qu'avec respect. M. de Champagny, peu après 1830, lorsque son père, le duc de Cadore, vivait encore, avait fixé sa vie intérieure. Il avait choisi dans sa propre famille une personne digne de lui, une compagne qui méritait d'être associée à toutes ses pensées, à ses sentiments, à ses épreuves, et qui, jusqu'à la dernière heure, l'a entouré du plus touchant dévouement. Il n'aurait eu, rien à envier si, aux graves douceurs de cette longue union sans trouble, n'était venu se joindre pour lui un chagrin aussi cruel qu'imprévu.*

*Je me souviens d'avoir entendu raconter par un de vous qu'un jour, il y a peu d'années, on avait été frappé de l'intérêt avec lequel votre confrère suivait une discussion sur les sourds-muets : peu de personnes connaissaient la raison touchante de cet intérêt. C'est que M. de Champagny avait eu d'assez nombreux enfants qui ne pouvaient ni l'entendre ni lui parler, et, de plus, il les avait perdus successivement. Il avait été surtout cruellement atteint par la mort d'un fils arrivé à l'âge de dix-huit ans, le seul de ses enfants qui eût la parole. Pendant sa maladie, ce jeune homme, se débattant déjà dans l'agonie, sous le regard désespéré de ses parents, laissait échapper ce seul mot : « Mon père ! »*

*Et M. de Champagny, se tournant vers la mère en larmes, lui disait d'un accent navré : « Écoutons-bien ce mot-là ; désormais, nous ne l'entendrons*

*plus ! » Ce nom de père, recueilli sur les lèvres d'un fils expirant et douloureusement regretté, M, de Champagny ne devait plus l'entendre, en effet. Il ne lui restait qu'une fille qui ne pouvait le lui donner, mais qui a pu du moins tempérer pour lui l'épreuve amère par ses qualités ; en faisant, de plus, revivre cet homme de bien dans des petits-enfants, à qui la nature plus clémente n'a pas refusé le don de la parole.*

M. de Champagny était un chrétien sincère ; le sentiment religieux qui l'animait se traduisait « sous la double forme d'une piété sévère et d'une bienfaisance aussi active que discrète ».

Avant cet éloge délicat, l'orateur a fait une vigoureuse étude de la société romaine, qui donne lieu à de singuliers rapprochements.

Puis, en passant, il rappelle que, comme rédacteur de la *Revue*, il est déjà le collaborateur et le pair de la plupart des académiciens présents.

Il termine par un souvenir de Richelieu, et fait là presque une incursion sur le domaine de la politique. *Votre confrère pouvait, par votre propre histoire, remonter le cours de l'histoire de la vieille France jusqu'à celui qui fut voire fondateur, qui, selon le mot de votre illustre doyen « rechercha la gloire de l'esprit et se fit le chef des hommes de lettres », en même temps qu'il « étendait une de ses mains sur l'Europe et portait l'autre sur la France troublée... préparant ainsi l'ordre et la fécondité du grand*

*siècle ». Et si le nom de Richelieu revient ici, ce n'est pas seulement par un vieil usage, c'est qu'il y a des instants où une nation éprouvée sent plus vivement le besoin d'attacher ses regards sur l'image de ses grands serviteurs.*

*Je me souviens d'avoir pu un jour voir de près, toucher avec une indicible émotion, ce qui reste de la tôle de Richelieu, le masque énergique et fin qui a eu autrefois la vie, sous lequel ont germé de si puissants desseins.*

*Ce grand débris humain, perdu dans les révolutions, puis retrouvé, est déposé ailleurs ; vous avez ici du moins une part de la pensée du glorieux ministre, vous êtes une de ses œuvres. Il vous sied à vous, messieurs, et vous n'êtes pas disposés à abdiquer cette mission, il vous sied de garder plus que jamais la mémoire et l'honneur de celui qui a tant contribué faire la France, quand l'infatuation des partis prodigue les apothéoses à tan d'autres qui la défont.*

L'assemblée a chaleureusement applaudi cette péroraison.

M. Mézières, autre collaborateur de la *Revue des Deux-Mondes*, a répondu dans la même note. Mais pourquoi a-t-il reproché à M. de Mazade de n'être pas assez républicain ? Pourquoi a-t-il fait de la politique à outrance, exaltant Gambetta, auquel il a intempestivement associé le nom du brave général Chanzy, parlant de M. de Cavour, de l'unité italienne, de M. Thiers, etc.?

## DISCOURS DE M. MÉZIÈRES

*Monsieur,*

*Lorsque vous traciez, tout à l'heure, un portrait si vivant de la famille de Champagny, à la fin du siècle dernier, ne retrouviez-vous pas, parmi les ancêtres de notre regretté confrère, quelques figures que vous connaissez depuis votre enfance ? N'appartenez-vous pas, vous aussi, à cette vieille noblesse de province, noblesse de robe et noblesse d'épée, plus riche d'honneur que d'argent, étrangère et indifférente aux intrigues de cour, accoutumée en général à ne recevoir du roi d'autre faveur que la permission de se ruiner ou de se faire tuer pour lui ? Du haut de leurs cadres ternis par le temps quelque chevalier de Saint-Louis, quelque, aimable chanoinesse, quelque grand-oncle poudré et voltairien ne vous souriaient-ils pas à votre entrée dans la vie ? Ne vous conseillaient-ils pas, comme à M. de Champagny, de ne rien demander aux pouvoirs de ce monde ? Vous leur devez sans doute, comme lui, ce sentiment d'indépendance qui vous a écarté de toutes les fonctions publiques. Vous non plus, vous n'avez voulu rien être, excepté académicien, pour le grand honneur et le grand profit de notre compagnie.*

L'orateur rappelle l'œuvre considérable qui occupa la plus grande partie de la vie de M. de Champagny,

*L'Histoire de l'Empire romain* puis il s'adresse au récipiendaire :

*Un goût irrésistible vous porte vers les questions historiques et politiques ; quoique très attentif aux qualités du style, à la pureté et à l'élégance du langage, vous n'éprouvez presque jamais la tentation d'étudier une œuvre ou une vie purement littéraire ; votre critique si ferme et si mesurée s'attaque rarement à la poésie, au théâtre, au roman, aux ouvrages d'imagination ; elle ne se trouve à l'aise que sur le terrain solide des faits. Comme M. Buloz vous connaissait bien, avec quelle sûreté de jugement il devinait votre véritable vocation lorsqu'il vous confiait la chronique politique de la Revue des Deux-Mondes où vous ne cessez, depuis quinze ans, de justifier son choix ! Vos travaux antérieurs l'avaient éclairé ; en tacticien consommé, après vous avoir vu au feu, il vous désignait au poste de combat.*

*Partout, en effet, où vous porte votre infatigable curiosité, vous jugez les hommes et les choses avec le désintéressement d'un esprit indépendant, avec l'accent d'un libéralisme sincère. Aussi bien vous êtes-vous formé de bonne heure à l'école la plus libérale de ce siècle ; vous avez vécu par la pensée avec M. de Serre, avec Cavour, avec Lamartine, avec M. Thiers. La leçon principale que vous ont donnée ces grands esprits, c'est de vous attacher aux institutions libres, comme à la seule forme de*

*gouvernement que puissent supporter les sociétés modernes. Vous avez vu plus d'une éclipse du régime parlementaire, vous avez assisté au repentir de plus d'un libéral converti à la doctrine du pouvoir absolu. Votre foi n'a pas faibli. L'idéal de votre jeunesse reste encore celui de votre âge mûr. Ni les victoires de la force, ni l'emportement de passions populaires ne vous ont pas pour complice. Vous ne donnez raison aux vainqueurs que si les vainqueurs commencent par mettre la raison de leur côté. Vous ne craignez pas d'être compté parmi les vaincus si le droit est vaincu avec vous.*

*Préférer la défaite aux capitulations de conscience, les sacrifices de fortune aux sacrifices d'opinion, voilà le véritable signe de la probité politique. Aussi votre nom est-il entouré d'un légitime respect. Que de causes justes vous avez déjà défendues, que de fois vous avez rappelé à la modération, au bon sens, à l'équité, les victorieux enivrés de leurs succès ! Peut-être même, tenez-vous un peu trop à rester du parti des vaincus. On dirait que vous avez peur de paraître indulgent pour les représentants du pouvoir. On ne vous reprochera jamais à leur égard aucune complaisance. Ne pourrait-on vous reprocher quelque sévérité ? Oui, monsieur, du haut de cette tribune de la Revue des Deux-Mondes où, deux fois par mois, vous parlez non seulement à la France et à l'Europe, mais aux parties les plus lointaines du monde civilisé, vous êtes quelquefois sévère pour les gouvernements. C'est votre droit, je*



*n'y contredis pas, et je vous avoue même tout bas que je pense souvent comme vous. Mais ne vous arrive-t-il pas quelquefois de vous reporter en arrière et de comparer l'admirable liberté dont vous jouissez aux précautions que la dureté des temps imposait à vos prédécesseurs ? Songez-vous à ce qu'il fallait de souplesse à un Forcade, à un Prévost-Paradol, pour faire entrevoir quelques vérités courageuses sous la prudence calculée du langage ? Les plus grandes hardiesses se bornaient alors à des sous-entendus ingénieux, à des allusions discrètes qui vous paraîtraient aujourd'hui bien timides. Vous avez le champ plus libre, monsieur, votre critique n'a de limites que votre bon goût et la délicatesse naturelle de votre esprit.*

Après avoir étudié l'œuvre de M. de Mazade, l'orateur conclut ainsi :

*Votre travail est à peine achevé ; vous venez de le terminer pendant que vous attendiez le jour de votre réception. C'est un nouveau titre que vous ajoutez à tous ceux que vous possédiez déjà. L'Académie vous est reconnaissante de cette activité ; elle y voit la promesse de nouvelles œuvres ; Vous êtes de ces vaillants sur lesquels nous comptons pour réparer nos pertes. Votre chronique est attendue tous les quinze jours à l'étranger, comme l'expression de ce que des hommes distingués pensent en France sur la politique contemporaine ; beaucoup de personnes*

*ne nous jugent que par vous. La Revue, où vous tenez une place si honorable, représente un des éléments essentiels de notre influence extérieure. Continuez à entretenir au dehors la bonne renommée de l'esprit français. Qu'on sache par vous qu'à travers les fluctuations des partis, il y a toujours chez nous une élite qui reste toujours fidèle à la politique modérée, une majorité laborieuse à laquelle l'anarchie et la violence font horreur.*

*Ménagez-nous des amitiés, nous en avons besoin. Dites surtout bien haut que nous ne menaçons personne, que notre unique ambition est de travailler en paix au relèvement de la patrie en respectant les relations internationales.*

*Vous nous rendrez un autre service lorsque vous aurez le loisir d'entreprendre encore une de ces biographies dans lesquelles vous excellez. Vous continuerez ainsi une galerie de portraits qui honorent la France. L'Académie vous avait depuis longtemps distingué, monsieur; elle avait bien des motifs de vous ouvrir ses portes. Soyez le bienvenu parmi des confrères qui ont le sentiment très vif de ce que vous faites, de ce que vous ferez longtemps encore, nous l'espérons, pour l'honneur des lettres françaises.*

H. de Lironac

## **PRÉFACE à L'Espagne moderne, Ch. De Mazade Michel Lévy, 1855**

Ces études sont le fruit d'une collaboration trop constante et trop précieuse pour moi à la *Revue des Deux Mondes* pour que je ne sois pas heureux de transporter ici ce témoignage de leur origine, comme on aime à dire la maison d'où l'on sort et d'où l'on est. Elles ont vu le jour dans le cours de ces dernières années durant lesquelles l'Europe a plusieurs fois changé de face, et l'Espagne elle-même a offert successivement dans son histoire le singulier et double contraste de son calme victorieux au milieu des effervescences de 1848, de ses perturbations nouvelles dans l'universel apaisement d'une époque plus récente. Entre les premières et les dernières de ces études, dans l'ordre de leur composition, il y a donc eu déjà plusieurs révolutions, cette suprême et terrible pierre de touche des opinions et des jugements. A quelque date que se rattachent ces pages, qu'elles aient précédé ou suivi les dernières révolutions, j'ai la confiance que, d'une part, on ne les trouvera pas absolument dénuées d'à-propos au point de vue de l'état actuel de la Péninsule, et que, d'un autre côté, on n'y découvrira point la trace de ces contradictions ou de ces oscillations d'idées que les événements violents produisent parfois.

Partout l'impression est identique au fond comme le sujet était le même. Ce n'est pas que ce livre ait la prétention d'être une histoire complète de l'Espagne contemporaine;

je sais trop ce qui lui manquerait sous ce rapport, ce qu'il omet et ce qu'il laisse à dire. Il m'a semblé seulement qu'il pourrait n'être point sans intérêt de chercher à ressaisir certaines situations principales, certaines tendances dominantes, le travail des idées et des mœurs, et de grouper ces faits, ces situations, ce travail moral et intellectuel autour de quelques noms qui en sont comme l'expression naturelle, en rattachant le laborieux développement de la Péninsule au mouvement de la vie universelle. C'est là la pensée commune, l'intime lien de ces études sur un peuple trop souvent oublié, ce me semble, dans l'inventaire des œuvres de ce siècle. Peut-être ces simples essais sur quelques épisodes de la vie politique et intellectuelle de la nation espagnole ne sont-ils pas dépourvus aujourd'hui d'un caractère particulier et triste d'opportunité. Au moment où l'Espagne entrait dans une carrière nouvelle, en 1834, elle sembla retrouver tout à coup une sève singulière. Il y eut au delà des Pyrénées une véritable efflorescence d'idées et de talents. Une génération de publicistes, de poètes, d'inventeurs, d'écrivains de tout genre se forma et grandit à mesure que la guerre civile et les crises politiques faisaient passer cette société remuée par les dramatiques épreuves d'une transformation qui avait à la fois à s'attester et à se régler. Cette génération a rempli la scène. Depuis, malheureusement il est arrivé ce qui arrive presque toujours. Bien des voix éloquents se taisent. Un homme, qui alliait la grâce du cœur à la supériorité de l'esprit et qui avait acquis une renommée européenne, Donoso Cortès est venu mourir prématurément parmi nous pour l'affliction de ceux qui l'ont connu, — car, en dehors de ses idées et de ses talents, le connaître c'était l'aimer, et nul

ne l'a connu et aimé plus que moi : qu'on me permette cet unique et simple souvenir personnel. Un autre écrivain d'une rare portée, Balmès, est allé s'éteindre au sein de ses montagnes natales de la Catalogne dans toute la virilité de l'âge et de l'intelligence. Larra s'est tué à vingt-huit ans ; Espronceda est mort victime des entraînements d'une organisation fougueuse.

Ces vingt années qui viennent de s'écouler forment comme une période qui tend déjà vers sa fin : non pas qu'il n'y ait encore au delà des Pyrénées beaucoup d'hommes remarquables de la même génération intellectuelle ; il y a seulement de moins la sève des premiers jours. La dispersion est venue, ceux qui ont disparu n'ont point de successeurs. L'Espagne, pour tout dire, est visiblement tombée dans cet état d'incertitude et de transition où sont beaucoup d'autres pays, et cette diminution, ou si l'on veut, ce ralentissement de la vie intellectuelle vient coïncider avec une explosion nouvelle des passions politiques. Après s'être tenue au repos, quand tout s'agitait, ainsi que je le disais, l'Espagne s'agite quand tout est au repos. Elle s'est à son tour jetée en face de ce problème des révolutions devant lequel tous les peuples ont pâli. Or, quel est le sens, quel est le caractère, quel est le but de ces événements nouveaux ? Voilà une question complexe qui peut recevoir des solutions très différentes, selon qu'on s'arrête aux apparences ou qu'on observe de plus près les éléments réels et permanents de la société espagnole.

La révolution a repris possession de l'Espagne, cela n'est point douteux. Mais qu'est-elle venue faire? Quelle est sa raison d'être? Est-elle venue inaugurer une nouvelle ère sociale, modifier les rapports des classes ? Il n'y a point

de pays où il y ait entre les classes plus de solidarité et moins de ces barrières morales, de ces inégalités, propres à mettre aux prises, un jour donné, des intérêts ou des passions héréditaires. La révolution est-elle venue changer les conditions religieuses de la Péninsule ou proposer au peuple espagnol un autre principe de gouvernement, un idéal politique plus large, la république en un mot, comme le dernier terme de ses métamorphoses? Si elle eût osé avouer une telle pensée, elle n'existerait déjà plus ou l'Espagne serait encore une fois plongée dans la plus effroyable guerre civile. Est-elle venue plus simplement enfin réformer des abus de gouvernement, corriger des vices administratifs, donner une impulsion plus régulière aux intérêts? On peut trouver alors que les moyens dépassent singulièrement le but, et que, dans tous les cas, c'est prendre un étrange chemin, pour régulariser la marche d'une nation, que de commencer par la bouleverser.

La révolution dans son essence a un très grand malheur au delà des Pyrénées : elle est une atteinte à toutes les traditions dans le pays qui a le plus le culte des traditions ; elle inquiète toujours la religion et la monarchie chez un peuple du sein duquel les plus violentes perturbations n'ont pu déraciner jusqu'ici le sentiment religieux et le sentiment monarchique ; elle est un désordre gigantesque là où la seule, la vraie et grande nouveauté serait celle qui consisterait à maintenir intacte l'autorité de la loi, fût-ce de la loi qu'on n'a point faite, à faire vivre un ordre régulier et protecteur, à mettre fin à l'instabilité des choses. Il s'ensuit que la révolution, telle qu'on l'entend communément, va au rebours de tous les instincts et de tous les besoins de la Péninsule. De là sa faiblesse, son

impuissance, ses contradictions, son impopularité même, bien que cela semble étrange en présence des événements qui viennent de s'accomplir. Oui, la révolution est impopulaire au delà des Pyrénées : je caractérise ainsi un ensemble de faits et d'idées très factice, très artificiel, qui n'est l'expression d'aucun travail national profond et distinct, qui passe comme un orage sur un peuple, et qui devient périodiquement l'objet des plus éclatants désaveux de ce peuple même. C'est ce qui explique la destinée de la révolution dans les phases successives de l'histoire moderne de l'Espagne.

Qu'arriva-t-il, au commencement de ce siècle, de cette entreprise des législateurs de Cadix qui imaginèrent de rassembler dans une constitution espagnole toute l'idéologie révolutionnaire française de 1791 ? Le roi Ferdinand rentrant en Espagne en 1814 eut à peine besoin de souffler sur ce merveilleux édifice pour qu'il n'en restât plus rien. Il n'eut pas un combat à livrer pas une résistance sérieuse à dompter. Il put même abuser sans péril de son autorité au point de persécuter des hommes qui n'avaient eu cependant d'autre tort que de nourrir beaucoup d'illusions, et dont le nom restait après tout inséparable de cette héroïque défense nationale de six années. Qu'arriva-t-il une seconde fois en 1820, lorsque la révolution se releva moins par sa propre force que par les fautes du pouvoir, moins par une insurrection du pays que par une sédition militaire ? La révolution commença par se dévorer elle-même ; elle trouva les masses d'abord tièdes et indifférentes, bientôt infidèles et hostiles, et l'inter-vention française n'eut d'autre effet que de précipiter un dénouement devenu inévitable, et qui se fut accompli dans des conditions bien plus terribles et

bien plus tragiques peut-être, s'il eût été uniquement le fruit de la réaction intérieure.

Si la question se fût posée dans les mêmes termes en 1834, elle n'aurait point eu probablement une autre issue. Contre la révolution seule, don Carlos eût triomphé selon toute apparence; il a failli réussir malgré tout. Que ce succès eût été sans durée, rien n'est plus vraisemblable. Mais la Péninsule restait toujours fatalement placée entre deux extrêmes, entre l'immobilité absolutiste et l'anarchie révolutionnaire. Ce fut la fortune de l'Espagne, à cette époque, de trouver dans les entrailles de son histoire un moyen de vaincre cette fatalité par le rétablissement du vieux droit d'hérédité royale. La royauté d'Isabelle II avait le caractère d'un pouvoir qui réunissait, quoi qu'on en ait dit et quoi qu'on en dise encore, tous les titres de légitimité monarchique, - la légalité stricte, la tradition, la popularité même de l'ancien droit, — et qui tirait en même temps des circonstances une signification entièrement nouvelle. Elle pliait la tradition, sans la rompre, à toutes les nécessités modernes; elle rassurait à la fois tous les instincts conservateurs et tous les instincts de progrès ; elle maintenait l'autorité du droit monarchique en rendant possibles toutes les réformes et toutes les innovations légitimes dont elle devenait elle-même l'instrument et la garantie.

Mais justement à cause de ce double caractère, qui était sa raison d'être politique et sa force, justement parce qu'elle était une grande transaction entre toutes les traditions et tous les intérêts, elle devait avoir à combattre l'absolutisme et la révolution. L'absolutisme a été vaincu une première fois le jour où le drapeau de don Carlos s'est replié des montagnes du pays basque. La



révolution a déjà essuyé plus d'une défaite ; sera-t-elle victorieuse aujourd'hui?

Et qu'arriverait-il en définitive, si la révolution triomphait à Madrid, si elle refusait la vie à cette monarchie nouvelle, autour de laquelle elle s'agite sans oser y toucher encore ? Le résultat ne serait point douteux. L'Espagne se trouverait rejetée dans cette cruelle alternative dont elle se croyait affranchie, elle se trouverait de nouveau placée entre ces deux choses qui s'engendrent l'une l'autre éternellement, la révolution et l'absolutisme ; elle aurait perdu le bénéfice d'une situation merveilleuse que toutes les passions auraient conspiré à compro-mettre. Quand donc les partis reviennent au combat, c'est de cela qu'il s'agit entre eux ; c'est au point de vue de cette situation que se jugent leurs symboles, leur politique, leurs actes, leurs tendances. Le parti modéré constitutionnel est certainement celui qui a fait le plus énergique effort pour créer la politique de la monarchie nouvelle. La politique du parti conservateur espagnol, elle est tout entière dans ce double caractère que je signalais et qui se compose d'un mélange de tradition et d'innovation.

Malheureusement les opinions ne s'appliquent pas toutes seules ; elles ont besoin des hommes, et les hommes ont leurs faiblesses qui se traduisent en antagonismes et en déchirements. Le parti modéré espagnol n'a qu'un bonheur dans ses disgrâces : quand il est à bout de morcellements et de divisions, le parti progressiste arrive après lui, et vient donner amplement raison à sa politique. Ce n'est pas que le parti progressiste lui-même, sauf quelques indivi-dualités excentriques, méconnaisse au fond les conditions essentielles de la situation de la

Péninsule; mais il est dominé par ses doctrines et ses entraînements. Jeté au pouvoir par le hasard d'une révolution, il se croit tenu de donner des gages à la révolution : un jour il lui livre un peu de monarchie, un autre jour un peu de religion, le lendemain tout l'ordre administratif, une autre fois l'ordre financier : de telle sorte qu'en paraissant reculer devant les conséquences les plus extrêmes du principe révolutionnaire, le parti progressiste arrive presque au même résultat par une agitation permanente et stérile. Insensiblement tout y passe, et dans cette succession de faiblesses, d'incohérences, le pays s'épuise voyant ses institutions disparaître, ses forces se dissoudre, ses ressources se fondre, son avenir tout entier s'obscurcir au milieu des nuages amoncelés par une révolution qui se prolonge sans trop savoir où elle va. C'est là présentement l'état de la Péninsule.

L'histoire actuelle de l'Espagne, comme l'histoire contemporaine de la plupart des pays de l'Europe, serait bien stérile si on n'y voyait un nouveau témoignage en faveur des idées et des régimes modérés. Mais ces régimes n'ont point duré, ils sont tombés au premier souffle, dit-on — Rien n'est plus vrai, ils étaient servis par des hommes et les hommes leur ont manqué. Les peuples eux-mêmes leur ont fait défaut ; ils ont cru sans doute que ce n'était point leur affaire, et qu'il n'y avait pas beaucoup à se fier à des régimes qui ne vivaient pas tout seuls, par leur propre vertu. Il y aurait seulement une simple question à se faire : dans notre siècle où tout a été essayé, où les gouvernements de la nature la plus diverse se sont fondés, quel est donc celui qui a duré? Et si on prenait ce succès matériel pour mesure, le régime modéré

n'aurait-il pas encore l'avantage ? Il a duré en France pendant trente quatre ans sous une double forme ; il vient de durer pendant dix ans en Espagne, — chose assurément nouvelle ! Et il n'a pas seulement duré : tant qu'il est resté dans son intégrité, tant qu'il ne s'est pas perdu dans les passions et les divisions des hommes, il a été un grand système de gouvernement qui a assuré la paix publique, a rendu à l'Espagne son rang en Europe, a réorganisé le pays, et a conduit la Péninsule à travers une crise universelle formidable sans la laisser sombrer dans le naufrage commun. Ces dix années de sécurité et de repos sont à coup sûr un témoignage de l'efficacité de ce régime. Par une coïncidence étrange, dans cette lutte des partis qui se poursuit depuis vingt ans au delà des Pyrénées, il se trouve même que la véritable force intellectuelle est encore du côté des opinions modérées. En réalité, parmi tous ces écrivains nouveaux qui se sont élevés de notre temps et qui forment la littérature moderne de l'Espagne, la plupart se rattachent aux idées conservatrices ; ils s'en inspirent, ils les expriment ou vivent dans leur atmosphère. Les poètes eux-mêmes, le plus en dehors des partis, ont été liés à cette cause: — tant il est vrai que là jusqu'ici est la véritable force de l'Espagne contemporaine !

Voilà donc ce qu'il faudrait montrer, non par de simples paroles, mais par l'autorité éclatante des faits: c'est que dans cette masse toujours vivante d'idées et d'instincts modérés se trouve la puissance morale des gouvernements, la garantie des peuples, l'inspiration saine des intelligences. Il y a aujourd'hui en Europe, dans tous les pays, une lutte singulière engagée ; il s'est formé des écoles qui se croient très-supérieures et très logiques,

parce qu'elles nient tour à tour et dans le sens le plus opposé, soit les plus simples lois de l'ordre universel, soit les plus simples prérogatives de la liberté humaine. Placées à des points de vue très divers, elles s'entendent merveilleusement pour ne point vouloir de milieu. L'absolutisme ou la révolution ! Il faut que l'humanité marche au pas ou qu'elle s'affranchisse de toute loi ; il faut qu'elle s'immobilise ou qu'elle roule dans les convulsions. Rien n'est plus simple en effet, c'est la logique à outrance. Il ne manque en tout cela que la vie régulière et normale, c'est-à-dire le développement des sociétés par l'équilibre moral des forces humaines, c'est-à-dire, en un mot, ce qui constitue la civilisation elle-même.

Mars 1855

## Toutes les œuvres

Odes [Texte imprimé] / par Ch. de Mazade / Paris : P. Barbot , 1841

L'Espagne moderne [Texte imprimé] / par Charles de Mazade / Paris : M. Lévy Frères , 1855

Chronique de la quinzaine [Texte imprimé] / [Ch. de Mazade] / Paris : Bureau de la Revue des deux mondes , 1857

L'Italie moderne [Texte imprimé] : récits des guerres et des révolutions italiennes / par Charles de Mazade / [Paris] : Michel-Lévy frères , 1860

Trois mémoires sur la Pologne [Texte imprimé] / Berlin : B. Behr. , 1861

La Russie sous l'empereur Alexandre II [Texte imprimé] / Charles de Mazade / Berlin : sn , 1862

La Pologne contemporaine [Texte imprimé] : récits et portraits de la révolution polonaise / par Charles de Mazade / Paris : Michel Lévy frères , 1863

Le Marquis Wielopolski et les réformes du gouvernement russe en Pologne [Texte imprimé] : le Comte André Zamoyski et le Marquis Wielopolski / par le Comte Roger Raczynski / par Ch. de Mazade / Berlin : Librairie B. Behr, 1863

L'Italie et les Italiens [Texte imprimé] : nouveaux récits des guerres et des révolutions italiennes / par Charles de Mazade / Paris : Michel-Lévy frères , 1864

Deux femmes de la Révolution [Madame Roland, Marie-Antoinette] / par Charles de Mazade / Paris : Michel-Lévy frères , 1866

Les révolutions de l'Espagne contemporaine : quinze ans d'histoire : 1854-1868 / par Ch. de Mazade / Paris : Didier et Ce, libraires-éditeurs , 1869  
 Lamartine [Texte imprimé] : sa vie littéraire et politique / Par Ch. de Mazade / Paris : Didier , 1872  
 Lamartine, sa vie littéraire et politique / par Ch. de Mazade / Paris : Didier , 1872  
 Portraits d'histoire morale et politique du temps / Victor Jacquemont, Guizot, De Montalambert, Le père Lacordaire Michelet, Madame de Gasarin Madame Swetchine, Taine, Albert Tonnelé par Ch. de Mazade / Paris : E. Plon , 1875  
 La guerre de France [Texte imprimé] : 1870-1871 / par M. Ch. de Mazade / Paris : Plon , 1875  
 The Life of count Cavour [Texte imprimé] : from the French / of M. Charles de Mazade / New York : G. P. Putnam's sons , 1877  
 Le comte de Cavour [Texte imprimé] / par Charles de Mazade / Paris : E. Plon , 1877  
 Le Comte de Serre. La politique modérée sous la Restauration / Ch. de Mazade / Paris : Plon E , 1879  
 Réception de M. de Mazade-Percin [Texte imprimé] : discours prononcés dans la séance publique tenue le 6 décembre 1883 / [Charles de Mazade, Alfred Mézières] ; Institut de France, Académie française / Paris : Institut de France , 1883  
 M. Thiers, cinquante années d'histoire contemporaine / par Ch. de Mazade, / Paris : E. Plon, Nourrit et Cie , 1884  
 Funérailles de M. Mignet,... le vendredi 28 mars 1884 [Texte imprimé] / Discours de M. de Mazade, [M. Martha, M. Hauréau et M. Jules Simon] ; Institut de France, Académie française Paris Institut de France, 1884

Monsieur Thiers [Texte imprimé] : cinquante années d'histoire contemporaine / par Ch. de Mazade / Paris : E. Plon, Nourrit , 1884

Correspondance du maréchal Davout, prince d'Eckmühl [Texte imprimé] : ses commandements, son ministère, 1801-1815 / avec introduction et notes, par Ch. de Mazade ... / Paris : E. Plon, Nourrit et cie. , 1885

Funérailles de M. le baron de Viel-Castel,... le samedi 8 octobre 1887 [Texte imprimé] / Discours de M. de Mazade,... ; Institut de France, Académie française / Paris : Institut de France , 1887

Réception de M. Jurien de la Gravière [Texte imprimé] : discours prononcés dans la séance publique tenue le jeudi 24 janvier 1889 / [M. Jurien de la Gravière, M. de Mazade] ; Institut de France, Académie française / Paris : Institut de France , 1889

Un chancelier d'ancien régime : le règne diplomatique de M. de Metternich / par ch. de Mazade ... / Paris : E. Plon, Nourrit et cie , 1889

L'Europe et les neutralités [Texte imprimé] : la Belgique et la Suisse / Charles de Mazade / Paris : Plon, Nourrit et cie , 1893

L'opposition royaliste [Texte imprimé] : Berryer, de Villèle, de Falloux / par Ch. de Mazade,... / Paris : E. Plon, Nourrit et cie , 1894

Jasmin et la poésie populaire méridionale / Ch. de Mazade

## Préfaces

Mémoires du prince Adam Czartoryski et correspondance avec l'empereur Alexandre Ier [Texte imprimé] / préface de M. Ch. de Mazade, Paris : E. Plon, Nourrit et cie , 1887

Mémoires du prince Adam Czartoryski et correspondance avec l'empereur Alexandre Ier. / préface de M. Ch. de Mazade ... / Paris : E. Plon, Nourrit et Cie , 1887

Le Prince de Ligne et ses contemporains / Victor Du Bled; avec préface de Charles de Mazade, Paris : C. Lévy , 1890

Alexandre Ier et le Prince Czartoryski, 1801-1823 [Texte imprimé] / par le Prince Ladislas Czartoryski ; avec une introd. par Charles de Mazade / Paris : Calmann-Levy , [1865?]

Correspondance du maréchal Davout, prince d'Eckmühl, ses commandements, son ministère, 1801-1815, avec introduction et notes / par Ch. de Mazade,... / Paris : E. Plon, Nourrit et Cie , 1885

Réception de M. de Mazade-Percin [Texte imprimé] : discours prononcés dans la séance publique tenue le 6 décembre 1883 / [Charles de Mazade, Alfred Mézières] ; Institut de France, Académie française / Paris : Institut de France , 1883

Funérailles de M. de Mazade,... le samedi 29 avril 1893 [Texte imprimé] / Discours de M. François Coppée,... ; Institut de France, Académie française / Paris : Institut de France , 1893

Réception de M. José-Maria de Heredia [Texte imprimé]: discours prononcés dans la séance publique tenue le jeudi 30 mai 1895 / [José-Maria de Heredia, François Coppée]; Institut de France, Académie française / Paris : Institut de France 1895